ROGER GILBERT-LECOMTE

Œuvres complètes

II

Poésie

ÉDITION ÉTABLIE
PAR JEAN BOLLERY

AVANT-PROPOS
DE PIERRE MINET

nrf

GALLIMARD

ROGER GILBERT-LECOMTE

ŒUVRES COMPLÈTES

II

ROGER GILBERT-LECOMTE

Œuvres complètes

II

Poésie

ÉDITION ÉTABLIE
PAR JEAN BOLLERY

AVANT-PROPOS
DE PIERRE MINET

nrf

GALLIMARD

AVANT-PROPOS

Lorsque, durant la dernière partie de sa vie, Roger Gilbert-Lecomte parlait de son œuvre, il exprimait parfois le regret de n'avoir pas pu, de n'avoir pas su mener à bien le livre pour lequel il s'était cru fait, et qui, avec une ampleur et une exactitude dont il s'enthousiasmait encore, eût rendu compte de sa pensée. Il est vrai qu'il accompagnait ces propos de justifications discutables, et que, d'ailleurs, il se rabattait sur l'orgueil de pouvoir prétendre au titre de « plus grand poète de notre temps ».

Je tiens à répéter ici ce que j'ai dit dans l'introduction au volume consacré à la prose, à savoir qu'au cœur même du désastre, alors qu'il n'aurait pu tomber plus bas, il n'a jamais douté de sa valeur, ni cessé de croire à sa réputation future. Sans doute se riait-il doucement de tout, et se sentait-il absent de sa propre existence. Il n'empêche que les cris qu'il avait jetés le garantissaient de l'oubli, et constituaient à ses yeux sa meilleure sauvegarde.

Ces poèmes retracent toute sa carrière. Partis comme lui de l'humour, d'une vue désopilante des choses, de la joie de vivre à l'envers, ils expriment la fermeté de sa vision, la richesse de ses convictions à l'époque précisément où, aidé de René Daumal, il se hâtait de récolter, en prévision des sécheresses prochaines. Les derniers d'entre eux — joyaux tirés de la boue de la route, larmes au creux de l'épouvante, appels dans la pleine tempête, dans l'ouragan de la solitude — sont aussi les plus beaux et composent

1) « Poèmes ».

2) « Rêves ».

Pour organiser cet ensemble nous nous sommes référé à ce qu'écrit Roger Gilbert-Lecomte, en particulier dans les lettres suivantes (*Correspondance*, Gallimard, 1971) :

lettre à Roger Vailland du 2 septembre 1925, p. 57;

lettre à Roger Vailland du dimanche (1925), p. 90;

lettre à René Maublanc du 2 février 1926, p. 104;

lettre à Roger Vailland et René Daumal du 13 février 1926, p. 106;

lettre à Roger Vailland du jeudi (1926), p. 141 et 142;

lettres à René Daumal du 2 août et du 13 août 1932, p. 218 et p. 225;

enfin, la lettre, essentielle, à Benjamin Fondane, du 22 mars 1933 (*Cahiers du Sud*, n° 377, 1964, p. 389).

III. Cet « ensemble » groupe les fragments d'un roman poétique dont le héros s'appelle Tic Lapeur.

Pour chacun de ces « ensembles » nous avons respecté dans la mesure du possible l'ordre chronologique.

Nous remercions toutes les personnes qui nous ont communiqué des manuscrits, et Henri-Josèphe Maxwell et Claudio Rugafiori dont les conseils nous ont beaucoup aidé dans ce travail.

JEAN BOLLERY

SOURCES

PREMIÈRE PARTIE :

1. *La Vie l'Amour la Mort le Vide et le Vent:* Éditions des Cahiers libres, 1933, et un manuscrit qui semble avoir servi à cette édition, auquel ont été jointes quelques feuilles volantes présentant des variantes ou ébauches de poèmes.

2. *Le Miroir Noir:* Éditions Sagesse, Feuillets n° 57, 1937.

Pour chacun des recueils, un appel de note renvoie, en fin de volume, à des informations plus complètes, ainsi que pour certains poèmes de *La Vie l'Amour la Mort le Vide et le Vent.*

DEUXIÈME PARTIE :

1. *Poèmes autographes:*

a) Poèmes écrits sur des feuilles volantes diverses : feuilles détachées de cahiers d'écolier, morceaux de feuilles déchirées, feuilles de papier à lettres.
Désignés en note par : Ms.
b) Poèmes adressés de Reims par Roger Gilbert-Lecomte à René Maublanc, résidant à Paris, entre le 1er février 1923 et le 2 février 1926 (cf. *Correspondance,* Gallimard, 1971) et faisant partie du Fonds Doucet, Bibliothèque Littéraire Jacques-Doucet, Paris.
Désignés en note par : Ms. Maublanc.
(René Maublanc avait été professeur de philosophie au lycée de Reims et participait à la revue rémoise *Le Pampre.*)

c) Poèmes écrits dans un petit carnet à couverture de moleskine noire :

— format : 15 × 9 centimètres;

— intérieur de la couverture : bleu; en haut à gauche, écrit à l'encre : R. Lecomte;

— feuillets à petits carreaux : les 15 premiers feuillets ont été découpés du carnet, restent 32 feuillets dont 7 feuillets vierges, au milieu.

Désignés en note par : Ms. petit carnet.

d) Certains fragments de *Tic Lapeur* écrits dans un cahier d'écolier à couverture de moleskine noire :

— format : 21,5 × 16,5 centimètres;

— intérieur de la couverture : bleu;

— feuillets à petits carreaux : les 41 premiers feuillets ont été découpés du cahier, restent 30 feuillets, dont 23 vierges, à partir du 8e feuillet.

Désignés en note par : Ms. cahier.

2. *Poèmes dont nous n'avons pas de version autographe :*

a) Poèmes parus en revue :

— « Les Souvenances » (*Le Pampre*, nos 7 et 8, 2e année, 1923).

— « Tétanos Mystique » (*Cahiers du Sud*, no 340, avril 1957).

b) Poèmes parus dans *Testament* (Collection « Métamorphoses », Gallimard, 1955) :

— « Complainte du ludion »; « Hommage fraternel »; « Les quatre éléments »; « Au Vent du Nord »; « L'Éternité en un clin d'œil »; « La Tête couronnée »; « Rêve de Mort »; « L'Oiseau la Mort »; « Rêve de Mort »; « Rêve à combler »; « Les Arguties de la conscience du rêve »; « Le rite obscur du mythe souterrain ».

c) Textes publiés par le Collège de Pataphysique :

— Petit Théâtre (Collège de Pataphysique, AN.EP.L.XXXIV).

— Le Lyon Rouge (Collège de Pataphysique, Collection Haha 91).

Le lecteur qui le désire peut, pour chaque poème de cette deuxième partie, se reporter à une note en fin de volume précisant, outre la source du poème suivie de la date *probable* de composition, d'autres informations afférentes au poème, quand c'est possible, en particulier les variantes intéressantes.

Première partie

LA VIE L'AMOUR
LA MORT
LE VIDE ET LE VENT[1]

1. Cf. Notes p. 221.

PRÉFACE
ou
LE DRAME DE L'ABSENCE EN UN CŒUR ÉTERNEL

SCÈNE I

(La scène représente l'infini non manifesté.)

PERSONNAGES

D'abord : Dieu seul,
puis : Dieu et l'Absence-de-Dieu.

DIEU-EN-SOI

J'ai le mal de l'absence en mon cœur éternel.

(Silence.)

DIEU-HORS-DE-SOI

FIAT NEMO!

L'ABSENCE-PAR-SOI-CRÉÉE-DE-DIEU

ECCE NEMO!

(Rideau.)

SCÈNE II

(Même décor, mais l'infini est manifesté.)

PERSONNAGES

La Vie.
L'Amour.
La Mort.
Le Vide et le Vent.
Dieu et son Absence.

DIEU

Qu'est-ce que la vie?

SON ABSENCE

L'amour du vent.

DIEU

Qu'est-ce que la mort?

SON ABSENCE

L'amour du vide.

DIEU

Et qu'est-ce que l'amour?

SON ABSENCE

La vie du vent, la mort du vide.

(Silence.)

DIEU

Quel est le but de la vie?

SON ABSENCE

C'est la mort.

DIEU

Quel est le but de la mort?

SON ABSENCE

C'est la vie.

DIEU

Quel est le but de la vie et de la mort?

SON ABSENCE

C'est le vide et le vent.

(Silence.)

DIEU

Et quel est le but de l'amour?

SON ABSENCE

C'EST LA MORT DANS LA VIE ET LE VENT DANS LE VIDE!

(Rideau.)

SCÈNE III

(Même décor.)

PERSONNAGES

Dieu seul avec son Absence.

DIEU

Adieu?

SON ABSENCE

A L'ENVERS!

(Rideau de l'éternité.)

La Vie

LA BONNE VIE

Je suis né comme un vieux
Je suis né comme un porc
Je suis né comme un dieu
Je suis né comme un mort
Ou ne valant pas mieux

J'ai joui comme un porc
J'ai joui comme un vieux
J'ai joui comme un mort
J'ai joui comme un dieu
Sans trouver cela mieux

J'ai souffert comme un porc
J'ai souffert comme un vieux
J'ai souffert comme un mort
J'ai souffert comme un dieu
Et je n'en suis pas mieux

Je mourrai comme un vieux
Je mourrai comme un porc
Je mourrai comme un dieu
Je mourrai comme un mort
Et ce sera tant mieux

LA VIE EN ROSE

Elle était jolie
Je l'aimais beaucoup
J'en attrapais des ours aux amygdales
Et je riais je riais
Je riais comme un œuf de statue ailée.

Quand elle est morte j'ai chanté comme une pleureuse
En poussant des gueulements
Abominables
Ensuite j'ai souri gracieusement

Pour changer un peu
Je suis mort à mon tour
En odeur de sainteté
Autant que faire se peut
Comme il se doit

SOMBRE HISTOIRE

Les saltimbanques en or dansaient dans la cretonne
Le roi des cieux pissait
Le trombone
Avalait

La mort sans phrases avait les yeux dans les oreilles
Le persil chantait
Les merveilles
Mouraient

La fin du ciel au monde aspirait les entrailles
La pierre de taille hurlait
Sous l'entaille
Du bossu

Le chapeau de la mort disait ses patenôtres
L'œuf enflait
L'apôtre
Déglutissait

Alors le vent qui souffle au delà de l'abîme
Prit feu
Le crime
Eut lieu

LE DRAME DANS UNE CONSCIENCE ENFANTINE

à G. RIBEMONT-DESSAIGNES
auteur de

N (OUI) N

Tagada oui oui oui
Tagada oui maman
Tagada oui oui oui
Tagada oui mais non

Tagada si si si
Tagada non maman
Tagada non non non
Tagada oui mais non

Tagada non mais oui
Tagada hi hi hi

La conscience enfantine en effet
Vient de recevoir une taloche
Monstrueuse sanction
De ce premier effort de subversion

FAUX DÉPART

L'homme qui jadis
Partit sur les routes
Sans regarder derrière lui
Comme ça

Se réveilla

Assis dans un fauteuil
Tananarive
vec une
blette sur les genoux

LE CHANT MALIN DU RAT

Le devenu rat de l'eau rive
Entournure à l'amerri coq
L'on pierre la plaintive

Dora
De mousse à l'or y vient le temps
Que pâturera l'urée fine
Galvanisez mâtine
Au chant fourbu d'Iran t'en
Venait dévide
Frise autant d'heures du monde
Par l'échelle votive au trot
D'aimantation blême
Environ
S'il s'enivre aux détroits
Rouge le rêve au rat détruit rongea
Les trois doigts rugissants

POÉSIE IMPURE

Au fond des eaux
Vertes de mort

S'enfle la bulle
Où dort le nain d'or

Qui se réveillera
Un jour en criant feu

MONSIEUR CRABE, CET HOMME CADENAS

Merci j'éternue du sol le plus creux d'où les os les pleurs les oiseaux de la peur montent et sautent à la corde des puits de feu de la nuit de la fin des mondes et des dieux il semble que parfois et toujours si l'on vient préviens-moi je serai sur mes gardes et la peur qui s'enfuit par les fentes des nuits les failles de la mémoire les courbures du ciel et les hanches des marbres aplatira tout court il demeure évident pour quelques-uns dont l'âne que l'heure est grave et la moisson sempiternelle des comètes et des coccinelles ne laisse rien prévoir du prochain déluge qui attend debout derrière la porte de l'occident des grandes eaux l'espace diminue à vue d'œil et prend la forme d'une oreille à laquelle on ne peut plus s'habituer malgré la sincérité désespérée des efforts dérisoires tant il est dur de se faire à l'oreille lorsqu'on a vécu d'espérance depuis la plus tendre enfance à fond de cale et faction dont les phénomènes particulièrement pointus furent rendus roulants par l'éminent Bœuf s'il peut agir de lui dans ce cas éclairant occupez-vous plutôt des scies du ciel et des offrandes je dis j'offre et je prends de ma main rapace et pourrissante ce que je donne en retenant entre les dents des éboulis de cris à m'en boucher la bouche flambons ensemble enfant trop belle flambons en flamme à l'unisson brisante amante dans la sécheresse éperdue des cendres chaudes et des manchots rôtis dont les jambes sont déjà loin disparaissent derrière la courtine de l'horizon qui court en rond l'anneau du ciel qui tourne parce que c'est là son rôle le plus vain mais le plus vénéneux il ne reste plus rien dans cette coupe creuse que l'écho mort et renaissant tous les mille ans de l'antique appel dont le son déchirant a pénétré la première nuit de l'intérieur de l'homme de cette grande horreur que l'on a dit panique alors qu'elle est sans nom tais-toi au

premier tournoiement des frondes la voie lactée se décroche et se noue en écharpe autour de la statue en forme de poire élevée à la mémoire des morts de rire étouffant fin tragique

L'HISTOIRE DE FRANCE A L'ÉCOLE DU SOIR

(Je dis bien.) Lisse-toi rôde œuf rance allez colle du sou erre Ouvre hache cour ornée par lac caca démis franche aise

Note rabot paix y sape aile l'affre anse mets-y sape pelée eau très froid légaux laids ses habits tant ça pelait les gauleoies ils savaient des œufs bleus aidés mousses tachent tombe hante.

Légaux lois : « *Nous ne craie gnon qu'une chose c'est que la scie elle nous tonde sur la tête* »

Les drues ides aux dès but de gens vie est :
« *Aux guirlandes d'œufs* »

Les uns vas-y on

Qu'a-t-il là roide et un : « *Je suis le fléau qui bat Dieu* » — « *L'air benêt pousse plus où le sabre beau de manche ovale appas sait.* »

Clos vice : « *S'ouvrent vingt toits du vase de soie zon !* »

Sein remis sa cloche visse : « *Courbe la tête fière s'y cambre bru de ce que tu as doré et dors ce que tu as bu lait* »

L'âne ouïe du moi hyène hache Char Limagne (je dis bien)
Chat relit ma hargne hampe erreur d'occis dent :
« *Mauve aise écho lié tu seras fécond te pâle à teint* »

Lobe ombre oie dague obère et ceins tes lois

Lèche oval lié ocre oies à de : « *Mon doigt ceint de nids !* »

L'œuf hisse dure oie j'en le bon à poux hâte y est :
« *Père preux nez gare dingue hoche*
Père preux nez gare dada d'ouate ! »

Je âne dard queue lard l'or haine :
« *Bouteille en glaise or d'œufs rances !* »
La puce ailée grillée enrouant par laids angles laids cricri : « *Nous sommes foutus nous hâves ombre hurlée hune ceinte !* » (Je dis bien) : « *Nous hommes pères dûs mousse savon brûle et hurle sainte !* »
J'île de raie (je dis bien) Chyle d'heure hait dit bar bœufs bleus fêle pas quête avait queue ça tend :
« *Sept ans ment gens de peu tigre arçon queue j'aime âme use* *. »
L'étang mot d'air ne
Lard nez sens :
Quatre rings de Mèdes ici :
« *Dix visées pour raie niée* »
France oie première appas vit :
« *Tous tes pères dûs forts d'odeurs* »
En rite oie « *Homme à chair !* » (je dis bien) « *Heaume hâche air !* »
En rit quatre : « *Raillez-vous à la ganache blanche !* »
« *Pou l'eau peau !* »
« *Pante oie bras vœux gril on nous avons vingt culs et tu n'étais pas là avec le tien !* »
L'ouïe quatorze : « *J'essuie leur oie-soleil !* »
« *Laids tassez-moi !* »
L'où y quinze à fonte aux noix :
« *Messieurs les Anglais mourez les premiers !* »
« *Après moi le* DÉ... ! »
Louise aise aime à rire en toilette :
Marie en toilette : « *Sinon pape hein qu'ils mangent des gas tôt* »
Le curé hâle ouïe décapé : « *Mon Théo ciel pisse des seins l'ouïe* » (je dis bien) « *pisse des cinq louis !* »
Loup hisse aise : « *Couic !* »

* (Cf. l'abbé louve rage devin sang huis d'eau broc (je dis bien) vingt cent huit daube rôt un tutu *l'Eschyle doré.*)

« L'âme or s'enfle rase ! »
« Houle et tombe ours de cent terres ! »
La raie vole hue sillon (je dis bien)
Lard Eve ô luth si on (je dis bien)
Rêve évolue Sion
Mire nabot homard qui des deux braizé
« Monsieur allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté de l'Absurde et que les baïonnettes (oui laid bail honnête !) *du sens rassis se piqueront les doigts avant de nous en déloger »*
Lent pire
Les gros nids art :
« Vive lampe horreur ! »
Nappe ô Léon en neige hip te :
« Sol dodu ode ces pis rats humides cas rente sicles vous comptent amples »
« Solde ah je suis con tant de vous »
Le pape pis anas pôle et on :
« Comédie hantée crache édentée »
Le peu tiroir d'heure homme :
« Pipi caca popo lolo »
Le gêné râle cambre aune (je dis bien) le jeai nez rat le camp broc nœud :
« Mère de la gare dos meurt messe rampa ! »
La conque quête de la légère hi (je dis bien) La qu'on quête que dalle j'ai ri
Les mirabelles cas d'air nappe hue de ce mat-là
Sel à photo père bus-je eau !
Laids Zouzous hâves : *« Latte eut vue lac as quai tel à casse-quête l'étuve eut laitue la tue-vue là cas sec ghetto taupe herbue jeu haut »*
Laqué hère rôdeur sois sans taudis (je dis bien) Lac quai errent deux oies se hantent et disent (je dis bien) Là gueux héros déçoit sans honte aide hisse (je dis bien) l'équerre de Soissons t'aide Ys (je dis bien) La queue air de soi s'en tiédit (je dis bien) Elague ère de soie sans tes digues et redeçoit sans Teddy (je dis bien) Guet raide sou a cent et dix (je dis bien)

Là guère d'eux disent oui sans sous à cent têtes d'y ceux (je dis bien) Laquais rat dessous à sang Thétis « *Il n'aime en queue pas un bout tonde guette rat* »

N'a peau Léon-le-peu tic à pie tue las aidant (je dis bien) Harpie tulle à cède-ans.

La gué air mont dit hâle :

« *S'élague air d'use-hure* » « *Thèse Eve houx mais fiez-vous laids orteils haine amie veaux et coûtent* »

L'aise alme an les sales menthes lèpre hue sienne aile et bâve-à-rois :

« *D'œufs tes chalands tube air hâle Hesse !* »

Les ans gais : « *A tisse aile angle ouais tous types rares hi hâte hisse l'ongle ouais tout de go !* »

Hésite à liens : « *Vie veut le maquereau nid et mousse au lit nie !* »

Lèse amerris-Caïns : « *La faille aide nous voit scie !* »

L'œuf rance : « *Aime air si fils de vache un gueu tonne !* »

Zut les pots l'eau nez qui resucent site en Corse où ! Les belles jambes racées parle à pâte rire qu'on est sente.

« ONT LES OS RATS ! »

« DE BOUE LES MORTS ! »

Et maintenant attend sillon
le heaume au goût d'eau entre l'étang :

« LE PROLETARIAT NE RIGOLE PAS * »

* Vladimir Ilitch, *Lénine*.

CHANSON FRANÇAISE
(sur l'air : *Savez-vous planter les choux*).

I

Si vous êtes devant le commissaire
Pour vous faire bien engueuler
Munissez-vous d'un clystère
Mettez-le lui dans le gosier

REFRAIN

Vive la gale, vive la gale
Vive la gale aux doigts crochus
Vive la gale vive la gale
Vive la gale au crou du tul

2

Si une jeune fille trop précoce
Escalade votre espalier
A seule fin de lui faire une bosse
Donnez-lui un petit coup de pied

3

Si elle joue à la pucelle
Ne manquez pas de protetter
Je ne suis qu'un bec d'ombrelle
Vous allez me casser le nez

4

Si une femme vous désespère
En ne voulant pas vous aimer
Pendez-la à la patère
Jusqu'à ce qu'elle crie assez

5

Si dans l'ordre hiérarchique
Un supérieur vous ennuie
Traitez-le de porc pas épique
Ou de fœtus de parapluie

6

Si par un jour de soleil
Vous rencontrez un curé
Mettez-le dans l'appareil
Qui s'appelle l'écrase-curés

7

Si un général qui défile
dit chapeau bas devant le drapeau
Enfilez-le par les narines
Pour voir s'il pondra des veaux

8

Si un moustique vous chatouille
A l'intérieur des narines

Arrachez-lui les deux bouilles
Et supprimez-lui la fine

9

Si pour cet acte cruel
Un philanthrope vous blâmait
Répondez-lui Cher Abel,
Je recommencerai plus jamais

10

Si ce repentir l'amadoue
Et qu'il veus vous pardonner
Plongez-le dans la gadoue
Avec un air étonné

11

S'il a l'air un peu colère
En en sortant tout nerveux
Flanquez-le dans une soupière
Ça fera un bon pot-au-feu

12

Si un poète vous aborde
Pour vous lire ce qu'il a gié
Pendez-le au bout d'une corde
Par le plus petit doigt de pied

13

Malgré ce traitement sévère
S'il persiste à dégoiser
Enfoncez-lui dans le derrière
Le premier meuble que vous trouverez

14

Si ces couplets ô merveille
Commencent par vous lasser
Secouez-vous les deux oreilles
En vous prenant par le nez

15

Si le refrain parle de la gale
Il ne faudrait pas s'en étonner
C'est un charmant animal
Intelligent comme un Français

LA VIE MASQUÉE

Grande statue de femme en cire pâle et lourde
La statue qui pivote avec une lenteur effroyable
  toujours
Toupie tournant dans l'huile de dormir
Phare aux yeux fermés dont la face à éclipses
Ne projette que les rayons paralytiques de l'effroi

Grande prison de cire en forme de femme
Qui renferme muré dans le creux de son moule
Un cadavre vivant de femme
Mangeant l'intérieur de sa face de statue

A chaque tour de lenteur effroyable
Le cadavre vivant de femme muré
Pousse un seul immense cri silencieux
Qui fait imperceptiblement frémir la cire

Pour le spectateur envoûté
Au premier tour la face est masquée d'un nuage
Rouge et qui s'étire
Comme la pieuvre du sang au fond des mers

Au second tour la face apparaît noire et close
Comme un masque de suie pulvérulente et grasse

Au troisième tour avec une lenteur effroyable
La face découvre ses dents

Le spectateur s'endort

Se réveille muré
Dans le ventre vivant du cadavre moulé de cire
Dans un monde tournant de lenteur effroyable
Plein de scies et de rats

L'Amour

L'ÉPAISSEUR D'UN POIL

Sous les déluges
Les avalanches
Jouissent
A plat
Sur la tête

LES RADIS CONTIENNENT DU RADIUM

Le radis rose
Du radis homme

Le radis gris
Du rat dit homme

Il fait un somme
Au paradis
Du radium

LA SAGESSE INUTILE

L'homme cherche l'amour et le pou cherche l'homme
L'homme cherche le pou qui se cache prudent
Dans la forêt des poils où l'homme trébuchant
Les yeux bandés cherche l'amour colin-maillard

LES FRONTIÈRES DE L'AMOUR

Entre les lèvres du baiser
La vitre de la solitude

L'ART DE LA DANSE

I

L'ART FRANÇAIS DE LA DANSE

En place pour le quadrille
Les vingt et un doigts du corps humain sur une même ligne
Par ordre de taille en pente douce
Le premier le tambour-major

II

L'ART SAUVAGE DE LA DANSE

Cris de peau du tambour
Des paumes qui se giflent

L'oiseau l'hippopotame
Au cœur sourd du tambour

L'hippopotame danse
Si l'oiseau bat de l'aile

Plumes de corbeaux
Les pailles les peaux

Et les rides blanches
Des masques-mystères

Trémolo des queues
Des peaux des renards

Houle des ceintures
C'est le roi sauvage

L'œil du ventre des femmes
Danse cligne et chavire

Les pieds en cadence
Commencent à chanter

Les pieds piétinant
Le ventre des mères

Les pieds entêtés
Fouillant les entrailles

Des terres le long
Du fil de l'échine

Monte le tonnerre
En fer du délire

Les faces s'effacent
Entre les épaules

Absence de tête
En forme de trou

Trou de la serrure
A la clé de ciel

Où danse un feu noir
Miroir du zénith

III

L'ART DE LA DANSE ET DU CRISTAL

I

Je m'écorche aux cristaux qui dansent dans mon corps

2

Sur le gel en fleur du cristal
Coule l'ombre imperceptible de l'eau noire
De moire aux reflets en lueurs de l'ombre

Le cristal bat de l'aile de ses angles
Ses lèvres murmurent
Le chant du mercure et du prisme

Le cristal sourit
Blanc comme un éléphant
Et la dame blanche de la peste

3

Sur l'océan solide et les gemmes du sel
Danse en flambant pointu tout au fond de ton cœur
Dors emmitouflé dans ta tête

Je sonne de fer et je crie de loups
Devant la mobilité rétractile des sources
En verre filé de lune roulante et grondante

Des montagnes jaillissent salubres
Dans les fentes des lames de la mer

Dans les fentes des lames de parquet de la mer
S'étale un fouillis chanteur de cristaux
Aiguisant leurs angles à ma vue toute dansante et
chantante de larmes

Sauvages de moi donnez l'assaut dans ma poitrine
Je vais m'illuminer dans la coque du feu
Et danser dans ma tête en cheveux sur les dents

FAIRE L'AMOUR

I

Amour souterrain
Source du Zambèze

Château de la nuit
Palais des mamans

Citerne sans fond
Miroir de la lune

Soumise aux marées
Sœur de l'océan

Caverne de glace
De glace brûlante

Antre de la flamme
Et grotte du sang

Stalactites rouges
Blanches stalagmites

Où vient se coucher
Le soleil couchant

Entonnoir du ciel
Ventouse du monde

Ô gueule édentée
La petite étoile

Luette sans glotte
Sanglote en bavant

Ô maison muqueuse
Ô patrie lointaine

Repaire du feu
Qui naît en frottant

II

Appel de la lune
Hissant l'obélisque

Cavales sans rênes
Les reins ont des ailes

Les bons reins sautés
Les reins ont la reine

Les reins dans l'arène
S'en vont en chantant

Les reins dans la reine
Se vident en dansant

Ô mes castagnettes
Mon Himâlaya

Offrande de l'eau
Offrande du sel

Sainte caravane
Des animalcules

Pompés aspirés
Par l'aspiration

Trompette de l'ange
Coup de casse-noisette

Lumière aveuglante
D'éclipse totale

Évidente et fausse
Illumination

Éclair de la foudre
Qui meurt en naissant

III

Tourmente apaisée
Berce la nacelle

La nef des momies
Le vaisseau dormant

Somnambule mort
Après le tourment

Du vert qui tonne
Du verre qui sonne
Le VER qui HOMME



Le MYTHE lieu de coïncidence universel : *Cette image de l'*ISIS NOCTURNE *tomba sous mes yeux peu de temps* après *la naissance du poème suivant.*

SACRE ET MASSACRE DE L'AMOUR[1]

I

A l'orient pâle où l'éther agonise
A l'occident des nuits des grandes eaux
Au septentrion des tourbillons et des tempêtes
Au sud béni de la cendre des morts

Aux quatre faces bestiales de l'horizon
Devant la face du taureau
Devant la face du lion
Devant la face de l'aigle
Devant la face d'homme inachevée toujours
Et sans trêve pétrie par la douleur de vivre

Au cœur de la colombe
Dans l'anneau du serpent

Du miel du ciel au sel des mers

Seul symbole vivant de l'espace femelle
Corps de femme étoilé
Urne et forme des mondes

Corps d'azur en forme de ciel

II

Territoire fantôme des enfants de la nuit
Lieu de l'absence du silence et des ombres
Tout l'espace et ce qu'il enserre
Est un trou noir dans le blanc plein

Comme la caverne des mondes
Tout le corps de la femme est un vide à combler

III

L'aube froide
Des ténèbres pâles
Inonde les pôles
Du ciel et de la chair

Des courants souterrains de la chair et des astres

Au fond des corps de terre
Les tremblements de terre
Et les failles où vont les volcans du délire
Tonner

Entez sur le trépieds
Celle qui hurle
La bouche mangée
Par l'amertume
En flammes du laurier de gloire
Écume
De la colère des mers
La femme à chevelure
D'orages
Aux yeux d'éclipse
Aux mains d'étoiles rayonnantes
A la chair tragique vêtue de la soie des frissons
A la face sculptée au marbre de l'effroi
Aux pieds de lune et de soleil
A la démarche d'océan
Aux reins mouvants de vive houle
Ample et palpitante

Son corps est le corps de la nuit
Flamme noire et double mystère
De son inverse identité qui resplendit
Sur le miroir des grandes eaux

IV

Visitation blême au désert de l'amour

Aveugle prophétesse au regard de cristal
Que les oreilles de ton cœur
Entendent rugir les lions intérieurs
Du cœur

Le grand voile de brume rouge et la rumeur
Du sang brûlé par le poison des charmes

Et les prestiges du désir
Suscitant aux détours de ta gorge nocturne
La voracité des vampires

Danse immense des gravitations nuptiales
Aux palpitations des mondes et des mers
Au rythme des soleils du cœur et des sanglots
Vers le temple perdu dans l'abîme oublié
Vers la caverne médusante qu'enfanta
L'ombre panique dans la première nuit du monde
Voici l'appel la trombe et le vol des semences
L'appel au fond de tout du centre souterrain

Danseuse unissant la nuit à l'eau-mère
Végétal unissant la terre au sang du ciel

V

Comme Antée reprend vie au contact de la terre
Le vide reprend vie au contact de la chair

Je viens dans ton sein accomplir le rite
Le rythmique retour au pays d'avant-naître
Le signe animal de l'extase ancienne

Je viens dans ton sein déposer l'offrande
Du baume et du venin

Aveugle anéanti dans les caves de l'être

VI

Mais qui saurait forcer le masque de ta face
Et l'opaque frontière des peaux

Atteindre le point nul en soi-même vibrant
Au centre le point mort et père des frissons
Roulant à l'infini leurs ondes circulaires
Tout immobile au fond du cœur l'astre absolu
Le point vide support de la vie et des formes
Qui deviennent selon le cercle des tourments
Le secret des métamorphoses aveugles

D'où vient l'espoir désespéré
D'amour anéanti dans une double absence
Au sommet foudroyé du délire
Acte androgyne d'unité
Que l'homme avait à jamais oublié
Avant la naissance du monde

Avant l'hémorragie
Avant la tête

VII

Paroles du Thibet
Il est dit autrefois
Qu'errant éperdue dans l'informe
Éparse dans l'obscurité
La pauvre ombre sans graisse du mort
La bouche pleine de terre
Dans le noir sans mémoire tourbillonne il fait froid
L'espace ne connaît que le glissement glacé des larves
Soudain
Si phalène que tente une lueur lointaine
Elle aperçoit la caverne enchantée
Le paradis illuminé des gemmes chaudes
Le règne des splendeurs et des béatitudes
Aux confins du désir essentiel
Qui jamais satisfait perpétuel se comble

A l'appel enivrant d'odeurs vertigineuses
Qu'elle y entre
Ombre morte
Et s'endorme
Pour se réveiller à jamais enchaînée
Engluée aux racines d'un ventre
Fœtus hideux voué pour une vie encore
Au désespoir des générations
Roulé par la roue de l'horreur de vivre

Du vieux fœtus aïeul
A notre mère putride
La pourriture aïeule
En robe de phosphore

La reine démente
Qui fait et défait
Les destins et les formes

Et du corps étoilé
De l'éternelle femme
Livre les ossements à l'honneur de la cendre

Impose à l'orgueil de statue des chairs
L'horizontalité effroyable de l'eau

La Mort

UN SOIR

Un soir Il viendra vous surprendre
Mais apprenant soudain que Il
C'est trois boules multicolores
La peur vous allume la tête

Sous ce diadème de boules
Et la colonne de mercure
Un homme se trouve si seul
Qu'il en demande un ciel au ciel

Ne sachant pas encore ou plus
Que par des chemins inconnus
A cette heure monte vers lui
Annoncé par l'oiseau tempête

Le cheval volcan de tout feu
Né du frottement des trois boules

LA NÉNIE DU BON VIEUX

Le bon vieux est mort
Il ne coulera plus
De toute la majesté fluviale de sa barbe

Le bon vieux est mort
Il ne rira plus
De la façon inexpressive qui lui était si particulière

Le bon vieux est mort
Il ne pourra plus
Faire à tous les enfants des misères

Le bon vieux est mort
On ne dira plus
Qu'il était perpétuellement en colère

Le bon vieux est mort
Il ne jouera plus
A faire rouler les tonnerres

Le bon vieux est mort
Il ne régnera plus
Au ciel et sur la terre

Le bon vieux est mort
Pourrissant trésor
Il dort l'œil ouvert

Sous le tas des terres

FORMULE PALINGÉNÉSIQUE

Sur l'éparse viande des morts
Jetez la poudre des griffons
Pour que d'un cadavre en haillons
Naisse un fantôme dont le corps
Veuf de sang orphelin d'eau-mère
Se sculpte au sel marin des pleurs
Dont le cristal d'essence amère
Mime le nombre de la fleur

De la fleur-serpent de l'abîme
Fleur du soleil noir qui fascine
Fleur-vertige des mondes creux

Cette fleur par son cœur de perle
Étant la sœur de ce nouvel
Intersigne et spectre-de-sel

ABSENCE VORACE [1]

Jamais jamais le sang lumineux qui n'est pas
Le don du mot sombré dans l'ombre sans mémoire
Et la trombe tournant au fond du puits des yeux
Perdus crevés sanglants et bleus où la mort glisse

Ô glissade des morts parois des précipices

Qui n'est pas qui n'est plus ne sera plus jamais
L'impersonnel instant d'éternité du vide

La soif du creux qui hante un volume à vouloir
Se nier en s'invaginant figure d'ombre

Ô masque de la mort aux yeux de précipices

L'appel hurle du noir à vaincre le vain jeu
Des épaisseurs et des couleurs comme des lignes
Rien est un bloc de marbre absolu qui tient tout
L'espace irrévélé dans son unité seule

Morts aux masques joyeux rires de précipices

La chair tombe et la nuit au château sidéral
Et le désert s'enfonce immensément au centre
Du circuit infernal des horizons rompus
Ventre dont l'ombilic est l'antre prophétique

La mort masquée y crie un cri de précipice

Ces grands cris de silex au signe étincelant
Le vent drapant le sable en forme de fantômes
A qui les yeux du ciel prêtent un regard fou
Font le sabbat d'absence au fond des solitudes

Mort démasquée absence au cœur du précipice.

LA MORT NOCTURNE

Dans le ciel de la nuit
Tête de bois
Bande de faims

Dans le bois de la faim
Tête de nuit
Bande de ciel

Dans la nuit de la fin
Tête bandée
Ciel en bois.

LE NOYÉ NOYAU[1]

Un noyé dénommé Noyau
Tomba dans l'eau comme une enclume
Par un soleil de clair de lune
Commentaire Il aimait trop l'eau

Or tous les Noyaux aimaient l'eau
Mais ils restaient à la surface
Pour faire voir leur belle face
En en cachant l'envers qui dit-on n'est pas beau

Mais ce noyau qui fut noyé
Dénommé le Noyé-Noyau
Avait pris le bas pour le haut
C'est ainsi que son corps devint mort car noyé

MORALITÉ :

Si vous vous dénommez Noyau
Noyez-vous sans remords ni crainte
Et votre fin paraîtra sainte
A Dieu qui sachant tout sait que noyénoyau

LE PENDU

Au creux de l'estomac
Toute l'angoisse du monde
Qui serre
Le nœud coulant

SUPPOSITIONS MORTELLES

I

Un jour se réveiller tout noir
Et privé du seul don de la vie le délire
La souffrance

2

Ou bien juste une seconde
Après la fin du monde
A jamais réveillé sans rien dans le blanc

3

S'endormir
Se rêver mort
Ne plus jamais se réveiller

LA TÊTE A L'ENVERS

Pourquoi mourir encore alors qu'on vient de naître
A la vie à la mort

Sous le rire concave du ciel
Quand la nuit ronge

Que la tête à l'envers sombre sous l'horizon
Lestée d'un poids universel à la mâchoire
Hantée d'un vide universel à la mémoire

Défoncée aux portes des tempes
Un trou criard dans l'occiput

L'imagination peuplée de rêves roses
Qui s'ébattent au marais implacable du sang et de l'eau

Les yeux crevés retournés qui se perdent
Au vertige sans fond de leurs tunnels internes

Et déjà les cils grandissent et blanchissent

Entre les tempes tendues
S'étendent sans fin des steppes de nuit
Barrées à l'horizon par la banquise

Le grand mur blanc sans issue de la nuit

Et la tête engloutie dans la mer des ravages
Meurt de dormir

L'AILE D'ENDORMIR[1]

Il remontait si loin le courant de sa vie
Qu'il se trouvait perdu au pays à l'envers
Où l'on erre avant la naissance

Il rêvait rêvait-il
Il changeait de planète
S'éveillant s'endormant sans cesse et tour à tour
Au tic tac cérébral de l'horloge du sang

S'endormant chaque fois dans des sommeils plus creux

S'éveillant chaque fois plus loin dans la lumière
Plus près du feu
Plus bas dans l'eau mortelle des ténèbres

Sa couche le berçait somptueuse litière
Attelée d'épaules ailées
Puis l'immobilisait de l'arrêt dur des pierres
Que dressait son tombeau

Le va-et-vient sorcier de l'aile d'endormir
Faisait de ses yeux morts jaillir des étincelles
Puis au retour effaçait son regard

Et ses yeux repartaient en si lointain voyage
Que ses orbites se creusaient
Et crispaient comme des lèvres d'amertume ses paupières

Il se sentait grandir à devenir le ciel
Devenir le beau temps pleuvoir faire arc-en-ciel

Et puis les meules de l'espace l'écrasaient
Et l'aplatissaient comme une ombre...

(A suivre.)

LE FILS DE L'OS

Sorti de l'empyrée des océans supérieurs
Sorti du zénith des cieux souterrains
Le petit bout d'os
Le fils de l'os mon beau poisson
Miroir transfigurant os à jus
Face pâle incendie des miroirs colorés déteints mais déformants
Pleure ricane
Car le jour qui se lève est le jour de l'affront
Du blanc
Le grand jour blanc qui passe à travers les murailles
De boue
Mais parle au moins dis quelque chose
Et surtout tais-toi ne fais pas peur
Dis quand même que
Ce jour ne passera pas sans poches
A explosions inimaginables
Et qu'il pleuvra
Du beurre et du sang agglutinés
Alors le fils de l'os s'endort en s'éveillant et dit
Renoncule somnambule
Que le chapeau haut de forme qui recouvre les maisons
ne doit pas décevoir
Je souffre
Et j'aime
Un œuf de pou particulier et ta sœur

C'est pourquoi j'imagine un immense délire
Où se noie l'ivre-mort qui croit apercevoir
L'aurore horrifiée dont on ne peut que dire
Qu'elle porte en son sein l'immense amour du noir
Que les hommes explosion à faces d'étincelles
On n'en fait plus
Ou si peu
Que les queues
Des serpents à sonnettes et des dieux
Sonnent amphigouriques à mort
La mort en dentelles des morts
Miroir en plâtre
En dansant avec des danseuses si belles
Qu'elles échauffent
Des danseuses si belles
Que leur beauté fait penser à l'œuf
A la houle à la mort
Le fils de l'os s'éveille en s'endormant et dit
Bonjour
Vous ne pouvez y croire mais cela arrive
Pourtant
Il fait bleu il fait soif il fait boire
Il fait feu il fait noir il faut boire
Et manger
L'hostie le beefsteack le sandwich le calice
La Palisse et ta sœur
Si belle
Qu'elle en crie
Comme aux jours trépassés où sa beauté naquit
Parmi les pleurs les schistes les glaives et les rois
Qui ne pouvaient survivre à leurs désastres rocailleux
Et moins encore à eux
Le fils de l'os tout écailleux s'endort en s'endormant et bien éveillé dit
Bonsoir
Et ajoute poire sans savoir pourquoi

C'en est trop
On l'agrippe par chèvre-feuille qui chèvre-pied
Mais juste
A ce moment béni des oiseaux de leurs plumes
Le fils de l'os marche sur la tête
De ses pieds
C'en est trop l'entrepôt est bondé
Jusqu'à la garde
Barrière républicaine et myope
Alors le fils de l'os s'endort en s'éveillant
Et crie
A cause de la journée de huit heures
On ferme
Aussitôt les fermes répondent à son appel
Bondissent en mugissant de toutes leurs vaches à cornes
Alors le fils de l'os disparaît en disant
Adieu
Dieu paraît c'est la fin de tout donc il faut rire
Mais le fils de l'os pleure
Et son délire empire
Nul ne sait calmer
Sa colère collant l'air où nul ne sait aimer
Sa sœur
Qui devient tricolore et sournoise
Et pleure
Sa sœur laitière où Dieu par les cornes veut boire
Sans soif
Alors le fils de l'os se corne en mugissant les vaches

Le chapeau des maisons devient mansuétude
Pour faire rire tout le monde et les dieux [1]
Qui pleurent leurs cornes
Dévorées à jamais par le fils de l'os qui crie c'est
Assez
Les cétacés arrivent c'est une baleine
De corset

Qui crie à boire le jus
Du fils de l'os de dieu de la vache
Dont les cornes empestent
Ma joie délirante
Malheureusement se suicide
Par mégarde républicaine et vache
Dont les cornes et les dieux
Ont soif également
Et chapeau haut de forme
Qui pleure
Sur le fils de l'os de dieu dont les cornes sont vaches
Pour le toréador plein de mansuétude
Qui pleure
Sur le sort de la vache qui chante
Chante chante chante
Sans savoir au juste pourquoi

LE FILS DE L'OS PARLE

Je frappe comme un sourd à la porte des morts
Je frappe de la tête qui gicle rouge
On me sort en bagarre on m'emmène
Au commissariat
Rafraîchissement du passage à tabac
Les vaches
Ce n'est pas moi pourtant
Qui ai commencé
A la porte des morts que je voulais forcer
Si je suis défoncé saignant stupide et blême
Et rouge par traînées
C'est que je n'ai jamais voulu que l'on m'emmène
Loin des portes de la mort où je frappais

De la tête et des pieds et de l'âme et du vide
Qui m'appartiennent et qui sont moi
Mourez-moi ou je meurs tuez-moi ou je tue
Et songez bien qu'en cessant d'exister je vous suicide
Je frappe de la tête en sang contre le ciel en creux
Au point de me trouver debout mais à l'envers
Devant les portes de la mort
Devant les portes de la mer
Devant le rire des morts
Devant le rire des mers
Secoué dispersé par le grand rire amer
Épars au delà de la porte des morts
Disparue
Mais je crie et mon cri me vaut tant de coups sourds
Qu'assommé crâne en feu tombé je beugle et mords
Et dans l'effondrement des sous-sols des racines
Tout au fond des entrailles de la terre et du ventre
Je me dresse à l'envers le sang solidifié
Et les nerfs tricoteurs crispés jusqu'à la transe
Piétinez piétinez ce corps qui se refuse
A vivre au contact des morts
Que vous êtes pourris vivants cerveaux d'ordures
Regardez-moi je monte au-dessous des tombeaux
Jusqu'au sommet central de l'intérieur de tout
Et je ris du grand rire en trou noir de la mort
Au tonnerre du rire de la rage des morts

LE GRAND ET LE PETIT GUIGNOL

Nous étions dans la houille et tu parlais de mort
Les destins passaient rouges en hurlant
Les moutons de la mer se suicidaient
En heurtant du crâne les roches des rives

Nous étions dans la mer et tu parlais d'embruns
Aux bulles de la mer imbuvable
Les poissons du ciel passaient aux lointains
Nous étions prisonniers des pieuvres et du sable

Nous étions dans le noir et tu parlais d'espoir
L'heure est passée il n'est plus d'heure
Le ciel renversé comme un bol se vide
Dans le trou du noir

Nous étions dans les pierres et tu parlais encore
Du sang qui fait mal et des larmes
Nous étions arrivés au tréfonds des bas-fonds
Nous étions dans les glaives

Nous étions dans le feu tu parlais du suicide
Universel

Le Vide et le Vent

LE VIDE DE VERRE

Un palais aux murs
De vent

Un palais dont les tours
Sont de flamme au grand jour

Un palais d'opale
Au cœur du zénith

L'oiseau fait d'air pâle
Y vole vite

Laisse une traînée blanche
Dans l'espace noir

Son vol dessine un signe
Qui signifie absence

JF N'AI PAS PEUR DU VENT

Toi qui hurles sans gueule
Mords sans dents
Fascines sans yeux
Face creuse
Toi qui fais bondir la pantomime des ombres et des lumières
Coupes sans faux
Arraches claques et bats

Sans bras sans mains sans fouets sans fléau
Fléau toi-même vent levant du Levant
Toi qui mets le tonnerre au cœur de la forêt
Et fais courir les géants de sable au désert
Père des vagues des cyclones des tornades
Déformant d'hystérie la face de la mer
Jusqu'à la trombe
Coït de l'eau salée et du ciel sucré
Char ailé de la dame blanche reine des tempêtes de neige
Toi qui bossues les dunes
Et les dos des chameaux
Toi qui ébouriffes la crinière des lions
Qui fais gémir les loups
Et chanter les roseaux les bambous
Les sistres et les harpes
Toi qui fais tomber les pots de fleur sur les sommets des citoyens pour leur ouvrir la tête siège de la compréhension
Et descendre les avalanches dans les vallées pour les emplir
Toi qui berces les ailes étalées du sommeil de l'oiseau sans pattes
Qui naît en l'air
Et va se suicider aux cimes coupantes du ciel
Toi qui trousses les cottes
Et dévastes les côtes
Les côtes en falaises et les côtes en os
Toi qui horripiles les peaux
Secoues les oripeaux les drapeaux les persiennes
Les plis des manteaux des voyageurs égarés les arbres
Les fantômes et les allumettes perdus dans l'immensité
Toi qui ondules les ondes et les chevelures
Fais cligner les yeux et les flammes
Claquer les oriflammes
Grand voyou chérubin démesuré
Clown des tourbillons
Sculpteur de nuages
Roi des métamorphoses
Toi qui fais vivre éperdument les choses qui sans toi

Seraient vouées à l'inertie la plus plate
Immense père des spectres et des frissons
Toi qui animes la gesticulation des rideaux mystère
Dans les châteaux hantés
En gueulant partout
Dans les couloirs les cheminées et les fosses d'aisance
Toi qui fais voyager la pluie et le beau temps
Quand ils s'ennuient
Et t'amuses à faire peur aux petits oiseaux
En agitant les épouvantails à moineaux
Polichinelles sans fils
A moins que tu n'introduises dans ces simulacres en haillons
Les âmes trémoussantes des morts de mort
Violente et criminelle
Toi qui fais tourner le lait des nourrices les aiguilles des montres les tornades et les moulins à vent
Toi qui effrayes les enfants emmerdes les parents
Fais la joie des pirates et des voiles
Des pirouettes des feuilles
Et des girouettes que tu prends pour des girouettes
Toi par qui tremblent les trembles
Et trébuchent les vieillards pitoyables
Sans cœur Affreux Dégingandé Vicieux
Alizé mistral tramontane simoun de malheur vilain sirocco
Toi qui retournes comme des omelettes les jolis bateaux
Et les avions comme des pétales de rose
Toi qui joues aux ballons avec ceux d'entre eux
Qui ne sont pas captifs ou qui ne le sont plus
Toi qui tortilles la raideur des tuyaux de poêle
Assassin des cheminées voleur de chapeaux
Apache Jeteur de poivre aux yeux
Père du hâle qui aime les peaux Face de rat
Toi qui étires les formes
Déformes les visions
Et fais aux parois de l'univers des déchirures et des dentelles frémissantes

Toi qui portes le son comme un nourrisson
Toi qui fais courir la lune sans arriver à faire trembler l'arc-en-ciel
Vent du large
Toi dont le souffle égal et la rumeur chantante
Bercent endorment tes adorateurs maritimes
Le jour
Toi qui renverses à minuit sur les hommes
La grande urne de l'insomnie la sueur des cauchemars et l'éboulement écraseur de l'angoisse
Tant tu pleures et gémis
Vent noir des nuits dans ta solitude affreuse Ecorché
Toi qui sèches les larmes
Toi qui sèches le linge
Terreur des bouts de papier des concierges des navigateurs timorés des insectes des caravaniers des armateurs des armatures de parapluie des ornements de la toilette féminine de certaines grosses bêtes et des personnes sensibles et nerveuses
Toi qui réjouis les pilleurs d'épaves et le pétrel des tempêtes les cheveux lyriques les gouttes d'eau et les poussières qui dansent le pollen amoureux le frisson des moissons le cerf-volant le camp-volant le vol-au-vent
Et les gens peu recommandables
Je n'ai pas peur de toi
Je te dis Vent bonjour
Je te dis Bonjour Vent
Emporte mon bonjour
Au pays du Levant
Et maintenant
Vent rageant cinglant
Fous le camp
En agitant tes grands bras mous méchants
Et en courant sur tes grandes jambes pâles munies de pieds invisibles mais gigantesques
Adieu vent

J'oubliais rendez-vous au zénith à l'auberge de la rose des vents
Et sans rancune

Mais
Si jamais
Contre l'os interdit de mon front
Tu déchaînes ta rage à la voix de tonnerre
Ta colère aux gestes d'orage
Ta vengeance ouragan
Alors ô père vent
Jusqu'à tarir ton divin sang
Plus ancien que les eaux de l'abîme océan
Jusqu'à tarir ton souffle aïeul des dieux vivants
Et fossoyeur de leurs cadavres
Jusqu'à l'effacement
De l'antique regard absent
Qui fit naître la nuit au fond de tes yeux caves
Jusqu'au silence jusqu'au blanc
Je te fouetterai vent esclave

Je te fouetterai vent

LE FEU DU VENT

Il est dit qu'avant
Les temps et les lieux

Seul le vent vivant
Tournait dans le vide

Le souffle du creux
Antérieur au cœur

Et du frottement
De son tourbillon

Naquit le point d'or
Du feu primitif

QUAND VIENDRA LE JOUR DU GRAND VENT

Le vent remue à peine à la pointe du ciel
Et grandissant en soi
Se pensant plus vivant
Et plus vaste et mouvant de l'instant en l'instant
Le vent effraye
La pointe de feu du ciel Peur

Ton cœur de marbre noir ô rose d'ombre ô nuit
Nourrit par sursauts étouffants trop brusqués
L'arbre tonnant de tes veines
Le spectre de corail de tes artères

Ton cœur sentant qu'on frôle en lui
Au centre cachée
La perle inconnue

Et voici le grand vent qui mêle les étages
De l'espace

Cap d'ombre au seuil des nuits d'où sortir météore
Va-et-vient d'arc-en-ciel sur le cristal du soir
Ce qui va ce qui vient c'est la hache des ailes
Décapitant l'espace ivre de lambeaux noirs
Chaos engloutissant les faces et les masques

C'est le moment du silence qui hurle Éclair
Un frisson de la terre engloutit les marées
Sous le vent des fantômes
La terre est parcourue du frisson de la mort

Aux plages hautes de l'étendue
Dans les antres d'éther du feu
Au roc bouillant céleste
Le grand vent des métamorphoses
Travaille les formes
Monstres multicolores hydres d'arc-en-ciel
Étoiles de mer et de ciel
Étoiles d'air séparées de l'air par nulle membrane
Changeantes et multiformes idées

Quand le grand vent pénétrera
Nul ne sait la couleur que prendra la lumière
Sur l'aspect de prodige des beaux monstres créés
Quelle éclipse de peur quels incendies d'effroi
Le grand vent allumera
Aux espaces inférieurs où rôde le soleil
Roi des bas-mondes.

LE VENT D'APRÈS
LE VENT D'AVANT

Depuis jamais
Je sais toujours
Souvenir d'avenir après toute vie révolue
Prévision d'autrefois d'avant tout mouvement
Avant que soit
Le premier mouvement le vent
Pour quel crime immense inconnu
D'un juge qui n'est que moi-même
Ma condamnation au présent à perpétuité
Éternité
Depuis jamais
Je sais toujours
Prévoir me souvenir du vent qui vient de plus loin que la lune
Et les étoiles
Le vent de bêtes légion
Qui glisse de plus loin que l'humaine illusion de tout l'espace
  oblong
Le vent de bêtes et de griffes
Qui hurlent dans les caves du ciel
Déchirent des lambeaux de soie noire aux parois supérieures de
  l'éther
Le vent qui vient de plus loin que tout l'espace plein
Le granit d'un seul grain de granit
Granit sans grains
Le granit plein
Le vent qui vient de plus loin que l'éternelle limite
Où le marbre est perméable au tulle
Et les étoiles alvéoles perméables à l'éther dentelles
Le vent qui n'a jamais dépassé
L'ourlet croquant de mon oreille

Le vent qui n'a jamais pénétré sous mon crâne
Jamais fait résonner les grottes de mes tempes
Le vent qui secoue l'étendue onduleuse de tout
Mais le vent qui ne peut secouer moi le vide
Le trou d'absence dans le monde
Le défaut du cristal le crachat de l'émeraude
L'entonnoir le trou

Espace que détient mon corps statufié dans l'espace
Mon corps est le seul lieu où je ne me sais pas
Le seul lieu où je ne sois pas
Moi qui suis le vent d'avant tout mouvement
Le vent vivant après toute vie révolue
Le vent qui vient de plus loin que la forme oculaire de l'infini de l'homme
Limite de souffrance la peau la seule opacité
Nuit du tambour increvable
Que les volcans du vent fassent éclater mon crâne
Retournez-moi comme un gant
Dévaginez-moi jetez-moi nu tout vif écorché à l'amour souterrain de l'ombre de l'envers du monde

Arrachez la viande de mes joues
Pour que je voie enfin mon rire de mort

L'INCANTATION PERPÉTUELLE [1]

Ce masque atroce instantané
La stupeur-solitude
Le fige à la surface
Du vieux torrent de chairs en chairs accidentelles

Ce masque atroce instantané
De stupeur-solitude
Ta face

Que la grande rafale l'efface en fasse
Un néant brillant un vide éclatant
aveugle-voyant des ténèbres blanches
Être à jamais la proie du vent

LE MIROIR NOIR [1]

CHANT DE MORT
CRISTAL D'OURAGAN

Le feu terrestre meurt au cœur toute lumière
Déchirante blêmit au péril du couchant
Tu voulais attester l'or du feu par ton chant
Le vainqueur noir chante la mort de la lumière
Homme au regard panique exilé de toi-même
Le soleil de la soif aspirait ton sang pur
Voici le cristal noir voici le gel obscur
Le glacial cristal éternel de toi-même
Et des astres peinant aux lointains d'agonie
Lueurs sanglots vibrant aux distances qu'ils nient
Pour le sang de ton cœur battements fraternels
Que t'importe la mort de ton soleil mortel
Le vieux tonnerre roule aux gradins des orages
Les lances des éclairs dans ta gorge de fiel
Hurle éclate et disperse-toi par les étages
Du haut espace aux cimes creuses du plein ciel
Né du feu bas connais l'origine sauvage
Où l'aspiration de l'abîme fait rage
Vide plein flamme aveugle et trou noir du soleil
Sombre éveillé debout au cap du grand sommeil
Écartelé vivant déchiré de toi-même
Centre en exil de tout
Roi proscrit
Monstre extrême

DANS LES YEUX DE LA NUIT

Une femme s'endort sur un toit c'est la nuit
Abandonnée antique au péril du vertige
Aux traîtrises rêveuses des gestes du sommeil
Songeuse ensevelie en glissades mortelles
Sur le haut toit déserte glace tendue face à l'espace
Sur le zinc oxydé de vieux soleil tueur
Et de lune ancienne empoisonneuse en larmes
La grande somnambule y crie de tous ses ongles
De ses doigts déments naissent des diamants crissants
Et des gouttes de sang qui chantent en dansant
La danse en perles du mercure
Vers la femme qui dort sur le monstre du vide
Une cheminée fume un nuage en haillons
Dans la soie noire de la suie le vent des nuits
Dresse une tente errante
Creuse l'antre céleste nomade
Pour l'adoration des yeux prodigieux
De la femme endormie aux paupières battantes
Ses trop longs cils vibrants émeuvent les rayons
Des étoiles rétractiles
C'est la nuit la dormeuse un œil clos l'autre ouvert
Tout le monde à jouer contre ce qu'elle voit.

LA SAINTE ENFANCE
ou
SUPPRESSION DE LA NAISSANCE

Je parlerai du noir
Poupée de porcelaine
Enfouie dans l'humus de la forêt oublieuse et traîtresse
Où dansent les squelettes en robes d'araignées
Des feuilles mortes en dentelles
Je parlerai du noir
Au souffle des cavernes
Dans la champignonnière aux yeux phosphorescents
Je parlerai du noir aux escargots noués
Je parlerai du noir
A la pluie à la suie
Au cercle d'eau de lune étale au fond du puits
Aux tonneaux qui roulaient dans la cave à minuit
Quand la dame blanche gémit
Je parlerai du noir
A l'envers des miroirs
Je parlerai du noir
De l'immortel tourment
Du plus vieux désespoir
Devant le monde absent
Alors qu'il fera blanc
Je parlerai de voir
Toujours en m'endormant
Cette femme endormie
Sur la terre en pleurant
Admirable tête de morte
Voilée de noir espoir d'enfance assassinée
Un mauvais regard bat des ailes
Près du lit vide ensanglanté

Il faudra pendre l'accouchée
Pour le crime ancien des limbes
Le mort-né retourné vers son lieu d'origine
Ne croira pas au jour menti par le soleil
L'air noir n'a pas souillé le seuil de sa poitrine
Sans que palpite sa narine
Sans que son œil s'entr'ouvre à l'atroce réveil
La vie reniée avant d'être
Il s'en retourne au lieu de naître
Par le fil qui relie le nombril au zénith
Aux sources de cristal des merveilles du vide

DEUIL D'AZUR

Comme un cœur ruisselant
De lentes larmes pâles
Sous ce masque de perles
Étouffe un grand cri rouge
Étrangle le hurleur
Du sang tourbillonnant cyclone
L'oiseau pourpre abattu
De l'arbre de la vie
Les pieuvres du vertige
De tous leurs bras l'étreignent
Une agonie en proie
Aux baisers des ventouses
Palpite et frissonne
De plumes éteintes
A son dernier sursaut
Bat d'une aile brisée
Dénonçant la présence
Immobile des mortes

LA CHANSON DU PRISONNIER

J'errais dans les pierres
La pierre a crié
Et la bête immonde
M'a ensorcelé
Oublieux des ciels
Oublieux des heures
Où naissent et meurent
Lunes et soleils
Prisonnier des pierres
Dans un noir cachot
J'ai souffert du froid
J'ai souffert du chaud
Remonter au jour
Chez les rossignols
Cela m'a semblé
Par trop ridicule
Et pour retrouver
Les hommes toujours
Plus sourds plus aveugles
Plus seuls que les pierres
La pierre écrasant moins
Que le sommeil des hommes
Celui qui s'est un jour
Réveillé pour toujours.

JE VEUX ÊTRE CONFONDU...
ou
LA HALTE DU PROPHÈTE

A Claude Sernet

Vous vous trompez je ne suis pas celui qui monte
Je suis l'autre toujours celui qu'on n'attend pas
Ma face sous le masque rouge gloire et honte
Tourne au vent que je veux pour seul guide à mes pas
J'assumerai l'immobilité des statues
Sous la colère de l'orage aux gestes tors
Qui rompt au sol vos fronts ruines abattues
Mais me laisse debout n'ayant raison ni tort
Qu'espérez-vous de moi seul droit dans la tourmente
Terriblement absent roide et froid sans sommeil
Pour parler aux vieux morts il faut trouver la fente
Par où filtre un rayon noir de l'autre soleil
Et si je tombe avant le soir sur la grand'route
La face contre terre et les deux bras en croix
Du fond de tout l'influx de force sourd en moi
Je me redresserai pour la nuit des déroutes
Et je remonterai vers vous comme la voix
Des grandes eaux hurlant sous les nocturnes voûtes
Avant l'heure et le signe advenus laissez-moi
Laissez-moi seul vous tous qui niez le prophète
Transmuant toute vie en un retournement
Du sens illuminé par d'immortels tourments
Laissez-moi dans le vide atroce de ma tête
Confondant confondu confondu confondant

TESTAMENT

Je viens de loin de beaucoup plus loin
    Qu'on ne pourrait croire
Et les confins de nuit des déserts de la faim
    Savent seuls mon histoire
Avec ses ongles avec ses dents celle qui est partout
    M'a fait mal
Et surtout surtout son affreux regard de boue
    M'a fait mal
Si maintenant je dors ancré
    Au port de la misère
C'est que je n'ai jamais su dire assez
    A la misère
Je suis tombé en bas du monde
    Et sans flambeau
Sombré à fond d'oubli plein de pitiés immondes
    Pour moi seul beau

Deuxième partie

I[1]

Ô! LUNA

Doux astre des beaux soirs, sous ta clarté sereine
le rêveur te contemple et aime ta clarté
de la nuit parfumée il te nomme la reine
il t'appelle Sélen, Hécate, blanche Astarté

Belle amie du rêveur, errant dans la nuit brune
tu éclaires sa route, et son esprit inquiet.
Un hibou te regarde et doucement hulule
un chien « hurle à la mort » dans le pays muet

Mince croissant d'amour regardé des amants
dans la nuit constellée des étoiles lointaines
tu regardes les couples enlacés, passant
ou s'asseyant sur le blanc marbre des fontaines

Pleine lune montant dans le ciel et sans bruit
ô! gros disque blafard épandant ta lueur
sur la terre endormie. Tu éclaires la nuit
le vieux berger guidant son blanc troupeau rêveur

Dernier croissant sanglant, faucille d'or druidique
baignant d'argent blafard les noirs dolmens d'Armor
où aux siècles passés le vieux prêtre celtique
te sacrifiait le cœur, d'un jeune guerrier mort

Froide Sœur d'Apollon, le dieu de la lumière
toi tu sèmes la mort où il met sa clarté.
Ton fluide immatériel, comme un drap mortuaire
ensevelit la vie, ô déesse Astarté

Domaine de la mort, triste séjour des ombres
ô Sélené la vie a quitté ton sol froid.
Dans les nuits de sabbat, les sorcières immondes
dans leurs incantations te prient avec effroi

LE PÔLE SUD

SONNET

Clamant comme un corbeau dans le silence austral
Le vent du Sud hurlait sur la vaste Antartide
Et jetait un linceul sur les steppes arides
D'obscurité lugubre en un ciel sépulcral

Tel un spectre sanglant jetant son cri fatal
Il passait, secouant de son aile morbide
L'eau glauque qui se plaint et la glace livide
Aboyant dans la nuit le cri du noir chacal

Dans les déchirements des nuages funèbres
Brillait la Croix du Sud comme l'œil des ténèbres
Sur la froide pâleur des immenses glaçons

Qui montent à l'assaut des rochers solitaires
Échine monstrueuse où courent des frissons
Sinistres craquements troublant la Nuit Polaire!

RÉVOLTE

J'ai refermé sur moi la porte étroite et lourde
J'avais sur mon cœur marqué d'un fer rigide
La trace éphémère de nos derniers soupirs,
J'ai regardé le ciel. Les divinités sourdes
Ont fermé leur épouvantable et lent cortège
Pour s'asseoir et pour dire
« Cessez un instant de pleurer! Battez-vous
La guerre c'est ce métal qui coule et redore
Sur les fonts baptismaux d'une auréole nouvelle
Les trop fidèles espoirs
De vos muscles de pierres —
Nous tresserons pour vous des guirlandes de fleurs
Mais vous irez mourir au-delà des colonnes
Dans des retraits profonds
Et des vallées rougies,
Où dorment des serpents
Dont les anneaux meurtris au sépulcre des
Vôtres —
Vous marquerez l'infini
D'un doigt toujours malsain
Dressé vers l'infortune ».
Mais je me suis tourné vers eux
Pour leur cracher au visage
Sans craindre leur bave.
Adieu, les dieux.

UN FILOU

D'autres ont un idéal; lui, une fiche anthropométrique.
Mais il lui restait des principes!
Soigneusement, chaque soir, il se repliait en quatre
parties égales et se rangeait au fond et à droite de
son casier judiciaire.
Alors il s'endormait du sommeil du juste.
Mais un matin il fut guillotiné.

SCHAMPOING...

à René Daumal

Au ventre du Cadavre erre un fumet d'encens
Allah est grand!... Mais moi je suis héautophobe
Très hyperesthésiquement et je pressens
L'espoir du crépuscule et l'effroi nu de l'aube.

SONNET A B...

pour le féliciter de sa nouvelle décoration.

Verdeur de ta lubricité décorative,
Frère du nourrisson des muses de Renard *

* Poil de carotte.

Ô brave homme un peu roux venu un peu trop tard
Déjà si artistique, encore t'enjolivent

Palmes que te donna le ministre de l'Art
Amant de l'hyperesthéticité native
De ton esprit. Hélas! ma muse maladive
Ne sait décrire assez l'ardeur de ton regard.

La bave qui verdit ta bouche frémissante
Poursuivant l'idéal. Assoiffé de beauté,
Ô cher monsieur, je te salue : évanescente

Émanation de toute idéalité
Toi toute ardeur, toute vertu, toute science
Splendide outil (de toute gloire de la France).

L'ENFANTEMENT DU STRYGE

Or, c'était en un temps historique et débile
Où les faunes dansaient au bord des encensoirs,
Où les longs maquereaux se mariaient en file,
Où les chevaux de frise avaient des cheveux noirs

Horreur! Les escargots valsant sur la salade
Allongeaient leurs pieds nus sur les plafonds bourbeux
En pleurnichant « Maman, je suis un peu malade!
J'ai trop mangé d'idiots et de vers scandaleux. »

Un goret fox-trottait dans une chape sombre
Sous l'œil de sa conscience et sous un bec de gaz
Se grisant éperdu de l'harmonie, à l'ombre
D'un pompier cascadeur aux cheveux coupés ras.

Les fakirs accroupis pissaient leurs patenôtres
En longs torrents de boue écumant des crétins —
Mais quittons ce sujet, car il n'est pas des nôtres
Parlons donc, voulez-vous, des nouilles aux grattins

Ô nouille en longs serpents se tordant hystérique,
Donnant des maux de cœur aux chérubins caducs,
Aux matrones — horreur! — la colique hépatique
Faisant à cloche-pied la tournée aux grands ducs

Parlons des épinards aux longues mains fluettes,
Parlons théologie ou parlons torpilleurs,
Parlons de croque-mort et parlons de squelettes,
Parlons des vieux buccins, qui sont, à tort, pilleurs.

Ou plutôt taisons-nous, c'est mieux, car le silence
Au prix des faux-filets vaut bien plus cher encor.
Et les sistres brûlants se demandent si l'anse
du pot au lait crémeux aime le son du cor

Or donc chantons, amis, puisqu'il nous faut nous taire,
Et brûlons les serpents dans les vinaigriers
Mettons cette sangsue en ce vieux phalanstère
qui sèche suspendu aux poutres des greniers

Clamons donc aux pavés, en des cris de triomphe,
Le blasphème latent dans les water-closets
Qui s'en ira horreur! les pieds devant, et l'on fe-
..ermera la fenêtre en soufflant les quinquets.

Clamons le cri tonitruant de la sardine
Nageant dans l'huile — horreur! des boîtes en fer blanc
Sous les regards pointus de l'idiot qui badine
Avec ses bleus orteils et une brosse à dents

Il avait un hibou dans son porte-monnaie
Et ses dents s'enfonçaient en l'aube d'un jour noir
Étant célibataire, elle n'était pas née
Et pédéraste fou, mangea un urinoir.

Dans une lune langoureuse et monotone
Un pléonasme errait, avalant son dentier
Élevant au carré la somme des automnes
Qui énumère les voitures en entier

Alors un espagnol aux lèvres purpurines
Tomba dans le boîtier de sa montre, et surpris
Trouve un taureau pendu, froidement le surine..
Et s'en alla sifflant un air très malappris

En s'en allant, mon dieu, il vit une gargouille
De cathédrale lascive et pris d'un soudain
mal de cœur, — à son nez pendaient deux, trois andouilles
Il écumait de rage et fumait comme un train.

APOTHÉOSE

Ayez pitié de nous, ô stupides chandelles,
Nous pleurons, sanglotant comme pissent des veaux
A vos genoux cagneux, ô reine des macrelles,
Et nous mangeons, hagards, des yeux de chat, sur l'eau.

L'ORGIE DANS LE CATAFALQUE[1]

Les grands yeux des crapauds mangeaient du vermicelle
Sous le regard estomaqué de la macrelle,
Tel un glaive de beurre, au sein d'une pucelle
Tel un polichinelle ou un bout de ficelle.

L'homme ôtait sa chaussette, et la lune béait.
Car il était unijambiste, anabaptiste
Et son foie, au fond d'un tombeau, se balançait
Chantant la carmagnole en mangeant des fleuristes.

Dans la profondeur glauque, une verte harmonie
Retirait son chapeau haut de forme et sa vie
S'en allait dans la quatrième dimension
Sombre, vaste, et funèbre et folle vision.

Un petit poisson d'or jouait avec sa queue
Et sa virginité. Un œuf dur sous l'eau bleue
Buvait, épileptique, immonde et, diapré
L'essence d'un moteur et d'un baiser nacré

Teutatès s'excitait au fond d'un encensoir
Moloch se masturbait auprès d'un urinoir
Et tous deux, en un rut vert et catabathmique,
S'agitent d'un remou phantasmal et rythmique

Dans un Empyrée ivre, où des anacoluthes
Se brisaient au comptoir du barman —, à volutes.
Crispé sur un linceul où la jaune araignée
Se vautre, Mussolini, barbe mal peignée,

Un vieil épicier veuf suçait les poils roussis
D'une brique espagnole aux purpurins sourcils.
Et la goule au pied sale, avalant son cigare
Hurlait « il est cocu, ce sacré chef de gare! »

Mais, sur le front jaspé d'un vieux bouc tout rempli
De crottin de cheval, la jupe à petits plis
Arrondis, sautillait au pied d'un gibet blanc,
Sautillante gitane, à foutre sous un banc!

Ô les gentils navets sur mes orteils chenus
Se baisant sur la bouche et montrant leurs culs nus
En chantant le Te deum et mangeant leurs yeux!
S'ils fumaient l'opium, ils auraient des cheveux

La mandragore Hélas n'a plus d'épithalame
Pour clamer le printemps et le stupre de femme
Qui mange le gendarme en suçant le Vouloir
Avec un indicible et morne nonchaloir

APOTHÉOSE

Stupides trémolos sur les dos des cavales,
Orgues grondant parmi l'âpre forêt des râles!
Mucus gluants râpés par la langue des rats,
Lamma Sabachtani — Amen — Et cetera...

SCHEMM' HAM PHORASCH!

R. Daumal Rog-Jarl

L'ÉPOPÉE DU MORPION[1]

Parmi les chapeaux qui, en file interminable,
Prient le Seigneur Très-Haut, en suçant des homards.
Son crâne plat couvert de feuillage minable
Est parfumé d'encens, de pétrole, et de nards.

Sur un piédestal d'ambre, avec, dans ses yeux jaunes,
Le feu vert des minuits, avec « danger de mort »,
Une grenouille atroce à force d'être atone
Mange l'aile d'un rat, qui n'était pas très fort.

Avale ta cravate, ô toi qui, sans vergogne,
Fais le signe de croix sous un pot à tabac,
Et, si tu trouves un rat qui pleure ou chante, cogne
Sur sa queue — et très dur — en mangeant un baba.

Car le Malheur est un, et le Mal n'est Silence
Qu'autant que le chacal est un invertébré;
Or donc, il faut pleurer, ou, si tu ris, avance!
Le Mal ronge ton crâne, ô vieil enténébré!

Et, bien loin, les longs luths hululaient en sourdine
Ô sistres susurrants, ô crotales sonneurs,
Ô magie... Et là-bas, où l'on brûle, où l'on dîne,
Le yoghi phantasmal avalera son cœur!

Cependant qu'en un gîte empli de puanteurs
La sorcière affolée a mordu ses mamelles,
Élevant jusqu'au ciel ses bras et ses rancœurs.
L'autophagie et la mysticité sont belles!

Torpeur engourdissante au creux chaud des aisselles
Où les petits poux blonds, pleins de languidité,
S'embarquent pour Cythère — Et les sorcières, elles,
S'endorment dans les bras d'un aspic irrité.

OR UN ÉLÉPHANT NAIN[1]...

Or un éléphant nain souriait dans la lune
Pauvre petit à peine issu du lupanar
Tout englué, tout parfumé de spika-nard,
Enténébré de l'heure où va courir la rune.

Fils d'un lémure simple d'esprit, d'une amibe
Aussi d'eau douce que dodue, et du Chacal
Mangeur de morts au fumet ammoniacal
Qui pourrissait au flanc noir de sa diatribe.

Ce n'est pas tout car un toutou lui tient de père
— *le Toutou vert de l'eau putride où va le vent*
Plangorer comme l'œuf d'un vieil engoulevent —
Et voici venir, à petits pas, sa grand-mère.

Oh! la douce sardine à l'œil plein de lumière!
Oh! généalogie où court mon désespoir!
Quand je songe qu'un archangel était son hoir
J'ai peur de ne tisser jamais plus la lisière!

Son plus beau pyjama (camisole de force
En peau de bouc, et teinte de bleu céladon)
— Mort aux rats, mes amis, et vive l'amidon! —
Il l'avait étendu sur son doux petit torse.

Son petit torse torse et tortillé, doux être!
Doux être glapissant tel le Crapaud de mes
Rêves d'enfant chéri des Alcyons charmés —
Vois surgir le Dément qui t'emmènera paître!

Hélas! Hélas! Il est celui des soirs d'angoisse
Celui des soirs de glace, où l'iceberg en deuil
Sanglote ses stalactites fines au seuil
Du rêve pantelant où tout se plaque et poisse.

Ô sang coagulé de la lune frigide
S'éternisant en glas dans les limbes d'orfroi
Le ciel est plat et gras, qui distille l'effroi
Noir et chaud dans mon crâne horrible qui se vide

Sur la nuit d'externat l'éléphant se décalque
Et l'escargot, jouant du saxophone, tel
Pyrrhus au bord du Gange, — ennui sacramentel! —
Oh! l'ennui bleu qui tombe autour du catafalque.

Hors du jupon froissé, dressant sa trompe nue
Il bondit. Alors se passa la Chose. Soit! —
Taisons-nous, Sabaoth! si l'éléphant déçoit
L'attente du cosmos, immanez sa venue!

Lecomte - Daumale
Classe d'Histoire
Décembre 24 [1].

LE LYON ROUGE[1]

« ... cherchant la fortune chimique personnelle. »

Terne comme un or
Que voile tel souffle
Issu d'athanor
A l'étrange mufle

Voici, terre brute
Aux poumons liquides,
Le miel de la flûte,
Le fiel du lumide.

Outre que l'enclume
Étincelle & clame
Éventail de plumes
Paillettes de l'âme

Lampassé de gueules
Le Cheval d'abîme
Souriait aux seules
Caresses du crime.

Ah ! qu'il s'empanache
Encensant du chef
Sa queue en sa rage
Mimait une nef

Aux styles de nerfs
Parcourus d'un feu
Restreignant les airs
Mais ronge trop peu.

LA TEMPÊTE DES CYGNES
ou
LA CONQUÊTE DES SIGNES

Lorsque les bleus Enfants trop naïfs vont se pendre
Aux chimériques bras d'une idole imbécile
Aux cornes d'un trois-mâts maléfique & fossile
Pour abriter leur cœur de soleil dans la cendre

Souvent, ayant caressé les fleurs autochtones
Trop longtemps au départ, ils vieillissent avant
D'avoir brûlé leurs doigts au moindre galhauban,
Et vont se momifier au sel noir de l'Automne

Car ils n'ont pas connu les dangers que prépare
Aux cœurs trop purs le culte illusoire du blanc
Le blanc pourrit dans l'œuf lorsqu'il est ovipare
Pourrissent les couleurs comme pourrit le blanc

Le soleil qui se lève a besoin de béquilles,
L'horizon se contourne aux chants d'un scrofuleux,
Les rois boivent sans soif des alcools sulfureux
Mais nous avons caché le tonnerre en nos quilles.

Noirs comme des culs
Dahoméens appartenant aux sarcophages
Où dorment les Obis de plumes revêtus
Blancs comme la rage
Et les fruits pourrissant dans leurs mains d'or velu
Ont l'odeur du destin que nous avons voulu.

L'ODYSSÉE D'ULYSSE LE PALMIPÈDE[1]

PAR

Co(BIS) DE (TER)LCHYDE

SCÈNE PREMIÈRE

ULYSSE *dans son aquarium (ou tinette en patois sélénite)*
Monologue du palmipède en question :

Il met ses index dans ses narines, puis d'une poussée brusque introduit ses deux bras entiers dans son appendice nazical en s'écriant :

C'est moâ l'Ahuri mystique [2]!

Puis il commente ce beuglement sybillin par cette phrase digne du vocabulaire Royal d'un clerc d'huyssier :

Je n'accorderai créance au bien fondé du LIEN CAUSAL que lorsque JE POURRAI ME PENDRE AU MOYEN D'ICELUI.

UNE VOIX, *s'écoulant comme un vieux camembert hors de sa chaussette droite*

Nitchevo! Nitchevo!!!

SCÈNE II

Intérieur d'une charcuterie

Deux tailleurs accroupis confectionnent pour Ulysse un pantalon-oxford d'un tissu bizarre qui sent l'amer picon.

L'un des tailleurs, avec une mimique horrifiée (oreilles et orteils agités d'un tremblement synchrone) explique à l'autre comment Ulysse se procura ce tissu.

Au fait ! Allons au fait ! Voici, voici l'histoire
Dans le sac de pus purulent qui est Poipoire
Ulysse se tailla
Une large culotte en peau d'Auvergnat. Ah !

L'autre tailleur se lève pour avoir le plaisir de tomber, évanoui.

SCÈNE III

Le Gibet

Un jury auvergnat a condamné Ulysse à mort.

En guise de corde de chanvre : le lien causal *au bout de quoi pend Ulysse sans pantalon.*

UNE SARDINE, *oubliée dans une vieille boîte sous le gibet*
De profundis !

SCÈNE IV

La scène se passe au Paradis des mystiques

Au loin jazz-band des sphères. Au premier plan, jardin potager : ULYSSE *désincarné bave d'attendrissement devant une feuille de chou où trois escargots bleu-pâle jouent voluptueusement à pigeon-vole au moyen de leurs cornes flexibles pour l'éternité.* ULYSSE *extasié voudrait parler pour décrire sa joie céleste et pure.*

Mais il ne peut pas.
Alors

RIDEAU

CONTE

ULTIME PROMENADE AU JARDIN D'ACCLIMATATION A LA VEILLE DE LA FIN DU MONDE

Allée sablée. Avec l'émir Émile pour cornac s'avance l'éléphant Avatar qui porte le commodore Bonbon fièrement campé sur l'oreille. Outre ce rondouillard navigateur, l'éléphant Avatar porte pour la promenade nounou Ursule et bébé Bubu, énervé par l'apparition de ses premières règles. Le pompier Toutou des Arabesques fait du plat à nounou Ursule. Quelques autres personnages sympathiques (j'en passe et des meilleurs!) recouvrent le dos de l'albe pachyderme. Derrière lui, viennent le Kangourou Onésime et le protozoaire Bucéphale. Ce dernier, maladroit, piétine dans le crottin d'Avatar. Honteux, il enlève ses fausses moustaches cirées.

L'attention de Bucéphale est attirée par un attroupement. Il y pénètre. Aperçoit au centre l'angekok Rog-Jarl grimpé sur un petit beurre (parfaitement il ne s'agit pas plus d'un petit banc, que d'un petit suisse) qui harangue la foule. L'angekok Rog-Jarl porte le signe anatomique des grands prophètes, à savoir ventre lisse et nombril situé sur l'épine dorsale. Comme il veut persuader aux hommes, en vue du Dernier Jour, de se faire castrer en masse, le protozoaire Bucéphale, beau mâle, hausse les épaules. L'angekok compatissant, pour montrer sa puissance miraculeuse, métamorphose immédiatement Bucéphale en pou. Or au même instant et aux antipodes naissait sous un mancenillier en fleurs, un orphelin papou. La foule convertie par ce miracle se soumet au désir de l'angekok Rog-Jarl qui émascule les hommes, en leur écrasant les testicules au moyen d'un casse-noisettes.

AMOUR, AMOUR!

DRAME LYRIQUE EN TROIS TABLEAUX

« *Moi, j'aime mieux les sangsues.* »
Nathaniel.

PREMIER TABLEAU

La scène se passe au Père-Lachaise, NATHANIEL *en rut, trébuchant sur les tombes, beugle :*

J'ai rêvé cet amour forrrmidable
D'une amante très frêle, exiguë,
Ses baisers feraient vagir le diable!

LA SAGESSE DES NATIONS, *symbolisée par une déesse chaussée de lunettes bleues, et qui porte piqués sur tout le corps, les pavillons de tous les pays lui réplique :*

Mais son nom, eh gâteux!

NATHANIEL, *d'un ton idiot*
— La Sangsue!

La S. D. N. *horrifiée s'évanesce au zénith.*

UNE VOIX DE ROGOME [sic] *sortant du gouffre*
Par Bouddha! quel amour forrrmidâble!

DEUXIÈME TABLEAU

Sur ces entrefaites, la fin du monde est arrivée. La Terre est anéantie. Seuls survivants :

quatre simplistes assis en rond à croupetons sur une planète de 3 m, 33 de diamètre à laquelle ils se sont raccrochés.

Il est soir. Sans comprendre les quatre simplistes chantent sur l'air des lampions :

J'ai rêvé — d'un amour — forrrmidâble,
D'une amante — très frêle — exiguë —
Ses baisers — faisaient va — gir le diable —
Mais son nom? — agaga — la sangsue
Par Bouddha — quel amour — forrrmidâble.

TROISIÈME TABLEAU

La planète de 3 m, 33 s'est à son tour anéantie. Les simplistes se sont angélisés (sur leurs omoplates saillent des ailerons bleu-pâle).

En formant une ronde, ils volètent par les espaces interplanétaires.

Mis en rut par la conflagration de la planète, ils clament à tue-tête :

(Air connu)

C'est la valse des des des des des ettes
C'est la valse des des des des des ons...

(scatologie graphiée par déhiscence cathartique...).

« Et puis la Nuit tomba, lentement, lourdement
Comme le rideau sur le dénoûment d'un drame. »

Rog-Jarl.

Abritez l'abruti jonché de nuit réelle
Abricotez l'agneau qui n'est pas un baudet
Et le temps naîtra tôt des jeunes mirabelles
Qui mangeront le monde avec timidité
Et pantouflant la vie où le tonnerre gronde
L'agneau mettra son corps dans l'eau...
et boira l'onde!

BoXe

MATCH

Adonaï contre
Baal Zéboud
(Seigneur des Mouches)

First round :

horions :
Adonaï bave d'un œil
mais
Baal Zéboud est disqualifié
pour avoir donné des coups
de corne (à profil de bélier.)

Lycée de Reims

POÈME DE LA SAINT CHARLEMAGNE

1925

Selon le rite, — oh, combien traditionnel! —
Des escholiers de France et de Navarre,
Sans rien trouver de nouveau ni de rare,
Il me faut ressasser sur l'air sempiternel
Charlemagne, et sa gloire, et l'antique légende
Dont on dit que la fête actuelle descende.

Légende des bons et des mauvais escholiers

Or c'était un soir d'un hiver antique,
Le gel allumait de plus vifs éclats,
Les astres tremblant dans leurs falbalas
Sur la Champagne au calme nostalgique...

Dans un vieux moustier d'aspect ténébreux
Des enfantelets à la mine rose
Travaillaient devant un moine morose,
A la lueur d'un lumignon fumeux.

La classe, malgré le doux crépuscule,
Était inquiète et tout en émoi,
Souffle suspendu, chacun restait coi
Mais inattentif malgré la férule.

Car dans les lointains grondait sourdement
Comme une rumeur formidable où tonne
Le fer sur le fer, où l'olifant sonne,
— Et par-dessus — tout le piétinement

D'une foule sur le sol dur en marche...
Du moustier, soudain, la porte, à l'effroi
Des petits, grinça puis s'ouvrit au froid
Du vent glacial. Un grand patriarche

Sa barbe givrée allant aux genoux,
Tout vêtu d'airain, entra dans la salle.
Au moine qui s'inclinait vers la dalle
Tout bas il parla des petits, l'air doux.

Puis vers eux tournant les yeux, de sa lance
Il tira les bons des mauvais, fit choix :
Il gronda les uns de sa grosse voix,
Aux autres promit belle récompense.

Remontant alors sur son palefroy,
Charlemagne, au loin, dans la nuit tombée
S'évanouit. Les petits, bouche bée,
Contrits ou tout fiers étaient plein d'effroi.

Charlemagne, — ô vieux nom de gloire évocatoire, —
Charlemagne, colosse à force de Titan,
Archange porte-glaive aussi grand que Satan,
Toi qui t'ériges seul dans la nuit de l'histoire,

Comme un monstre marin tout écaillé de fer,
Jailli soudain, couronne en tête, hors d'une fresque,
Terreur du Goth, de l'Alaman, du Barbaresque,
Et terreur des Normands aux gabarres d'Enfer,

Étrange saint chrétien, aux prestiges druidiques,
Qu'on voit, — mieux que le benoît saint d'un Paradis bleu, —
L'hôte d'un Walhallah, farouche comme un dieu
Barbare, chevauchant dans les brumes nordiques.

En galops furieux qui font claquer pennon,
Résonner bouclier, glaive, et toute l'armure,
— Tonnerre dardant pour éclair de sombre augure
La térébrante horreur de Joyeuse au beau nom.

Va, bondis à jamais, souffleté par la bise
De l'Au-delà, — hanté par le son tu du cor
De Roland, vieux géant, dont le cœur plaint encor
La belle Aude et ses pleurs que la lune opalise!

Viole
Qu'affole
Un chant
De tant
De force,
Le corse,
— Surpris! —
D'un bris
De fibre.
Que vibre
Un vers
Divers,
Ingambe
Iambe,
Chanson
Sans son

Ballade du Lycée neuf:

Au fond d'un monastère
— C'était en l'an 800 —
Austère,
Rude enseignement dans

Une cave où la chauve
Souris grouille, et les rats,
    Alcôve
Des poux, des cancrelats.

D'où les lueurs pâlottes?
Quinquet ou soupirail?
    Falotes
Frimousses au travail,

Sous cocasse calotte,
Crachotent gentiment,
    Toussotent,
Face à l'âtre fumant.

Sur la fétide paille,
Vieux moine chassieux,
    Criaille
Devant les paires d'yeux

Des petits clercs qu'amuse
Sa trogne doctement
    Camuse
(Sage épouvantement!)

Clercs mignons qu'encanaille
Tel vieil abscons latin
    Que piaille
Le vieux bénédictin.

Or onze siècles passent!

Dans un bâtiment neuf,
A Reims, en l'an de grâce
    Mil neuf
Cent vingt cinq; très sagace,

Non autant qu'élégant,
Le professeur enseigne,
Fringant,
Sur sa chaire qui saigne

D'un ton récent, on croit.
Radiateur harcèle
Le froid.
Qu'un vernis frais recèle

Mnémotechniquement,
Au travail tout incite,
Que m'en
Persuade Tacite

Élucidé soudain
Sous la lampe électrique
Qui d'un
Plafond hygiénique,

(Si candidement blanc!)
Fait choir sur la frimousse
Qu'un banc
Scientifiquement pousse

Et maintenant à hauteur
Requise, — une lumière,
Qu'auteur
Opticien sévère

Juge éclairer assez
Périodes aux membres
cassés.
Sourd travail des Décembres

Ou les juins languissant
Les sordides algèbres
    Dansant
Sur les tableaux funèbres!

Funèbres, que non pas!
Car sous le nouveau Dôme,
    Nos pas
En quête du diplôme

— Ô baccalauréat! —
Vont comme vers Cocagne...
    Béat
Notre Saint Charlemagne

A califourchon sur
Le dôme qui découpe
    L'azur
Admire le beau groupe

De cubes incisifs
Qu'orne verdeur lissée
    Des ifs
(L'esthétique lycée!)

Il voit tout guilleret
Qu'on fête Charlemagne...
    Arrêt!
Sablons le clair champagne.

Note : à suivre



pour la direction

Vienne le vent — la pluie
Et vous serez couverts
Vienne le découvert
Et vous aurez l'ennui
L'ennui couleur de verre
Le verre de la pluie

Si Lucullus attaché
A sa grande épée
donnait encore festin
Dès matin
Dès mâtines
Je m'appellerai Faustine
Pour être de ce festin

et pour la chanson

---

appréhension des eaux
des os
des zozos

---

tombereau du Moyen-Age
Dalle du parapet
Galle de Barnabet
Tombe, oh, de l'Enfant sage

Endormez vos belles
Et quant aux rebelles
Jetez aux poubelles
A grands coups de pelles

Graphite capriquant
Aux zônes dangereuses
Où l'ozone amoureuse
Grapille le caprice
de l'astrakan
L'Astre-Khan

Loin des
allumettes
soufflez vos destins
Et cherchez vos pains
à la bobinette

LITANIE

L'ARME DES FLAGELLANTS

L'arme des larmes et sa cinglante volupté!

Mince flagel de soie, flagel vibrionnaire, ô nerfs,
gamme mineure de la caresse chatouilleuse
à la zébrure rose,

flagelle!

Badine de rotin, tresse blonde, souple et sèche
règle des traits rouges soudain à des places inattendues,
sursauts discontinus,

Badine,

Long fouet du dresseur, liane éclair,
électrisant les jambes nerveuses du pur sang, étreinte de volubilis
claquement d'amorce,

fouette!

Cravache arrogante giflant les joues fleuries
cravache meurtrissant les fruits trop mûrs des chairs,

cravache!

Martinet, épouvantail des petits derrières roses,
grand maître des fessées enfantines, tu fais perler plus de larmes hyalines
que de perles rouges

Martinet

Verges au nom lubrique, poignée d'orties urticantes,
branches sèches, brûlures grésillantes des dos et des croupes

Verges

Disciplines monastiques, rut maigre de l'ascète
déchirant des épaules osseuses, des clavicules saillantes,
spasme extatique

Discipline

[[1] Fouet trapu du charretier, qui jappe en tournoyant,
tes circuits colériques frappent sans art, rudes et monotones,
fouet grossier

fouaille!

Nerf de bœuf du planteur tatouant les chairs noires
tu provoques la pitié bête des Virginies

Bambou de Chine, instrument précis du savant
tortionnaire,
tu révèles aux plantes des pieds des merveilles de souffrance,
à chaque coup, croissante [2]

règle du magister sur les doigts souillés d'encre des
écoliers récalcitrants
tu fais pousser des cris aigus]

Chat à neuf queues, monstre adorable,
monstre jailli écorché vif d'une horde de rêves,
toi qui fais mousser le sang frais des petits mousses,

Chat à neuf queues

Baston des bastonnades, brise-membres
casse-tête, broyeur d'os des roués,
Bastonne

Knout clouté, griffes de fer, profond laboureur des chairs suppliciées,
fouilleur de viscères, symphonie mortelle
Knout

L'arme des larmes et sa sanglante volupté!

2e édition de :

LA GESTE DU PROTOTYPE RAOUL

Va nuitement courir le guilledou mon gars. La ventripotente femme à barbe qui prend un bain de pieds dans la chiromancie soluble, vous a dit zut, azimut — en cas d'absence entrez par l'oviducte (animaviducte). Zouaves, angélisez-vous voici, le fils de la coccinelle, l'ampéremètre périgourdin, l'Antonio-suce-ton-pouce de l'Adriatique. Achetez mes orteils frais-coupés, c'est du nanan de transmentalité. Doctoral (bis) doctoral, oral, malpropre. Je supporterai plutôt d'être étiré dans une filière par une queue de potiron (c'est préhensible!) que d'arracher un poil sur le dos d'un qui a deux bosses. Précisément : qu'est à dire sinon : Vanupieds piétineur de nuées en bocaux Antéchrist ranci — dans l'ombre odorescente des garde manger

Les deux sœurs Ipéka jouaient à la renvoyette dans le cellier où prend naissance l'escalier qui, lui, descend Dieu sait où...

Un soir de poissons rouges...

Un soir de poissons rouges, de poisons aux langes de porcheries, l'ibis des lupanars dit aux lins lisses des cafés à rebours :

« Vos étoiles de lait gelé, vos bonbons de scarabées fondus par un temps de boîtes d'allumettes, sont comme des fourmis de soufre sur la trajectoire de Sibinil. Mais pourquoi rester accroché par le ventre au mausolée des pics de décembre? Allons plutôt mijaurer dans l'antre des palémons, des noctiluques et des sous-pieds jusqu'à la dissolution des pieds de bonze. Et puis, mes souris, mes cris de chantepleure les transforment en mosquées, où l'on voit à chaque chute d'heure un chat sans os naître au berceau de la furie. La mer ne s'y ouvre que mille fois par minute, et la muscade y est si menue qu'elle rampe jusqu'aux steamers d'yeux bleus pour y cueillir les voiles-goussets des piérides veuves. La citerne s'accroît d'un vide de cercles propagés sur des crânes de gaz d'éclairage, les poumons de la cire s'abreuvent à Saragosse, j'ai un pingouin d'or sur l'œil. »

Pauvre Hyacinthe disais-je alors c'est ce mal sans espoir de créosote qui lui a mis de pareils vilebrequins en fête — Pourtant les lins à demi soulevés craquaient sur leurs reins indéfinis, et je souriais à l'heure des moules, lourdement gonflé d'iodoforme.

Esculape trouve une escalope...

Esculape trouve une escalope dans son cercueil. Le cerfeuil pousse la tête en bas et le fils du jardinier va se faire arracher une dent. Esculape s'entend avec le dentiste, qui, pour la forte somme, accepte de couper la langue de l'enfant; qui pousse les hauts cris; mais on le calme en lui disant : « Voyons, tu es un homme » et en lui faisant cadeau d'un escargot mécanique. Esculape enveloppe la langue dans du papier de soie et l'envoie

à sa vieille tante au milieu d'une boîte de dragées. La pauvre bonne dame, qui n'y voyait presque pas, croit avaler une limace. La tête lui tourne, elle s'arme d'un pain de sucre et bondit dans la rue, assommant les passants épouvantés. Ivre de massacre elle arrive au cimetière. Esculape l'attend, les bras croisés, devant sa tombe et lui sourit. Elle, confuse, se calme soudain, sans pourtant réussir à arrêter la chute de la sueur le long de ses joues et sur ses lèvres; pour donner un prétexte à sa présence, elle se met à cueillir des orties en chantant des chansons de petite fille. Esculape s'approche d'elle et lui montre l'escalope; la vieille dame la prend en riant de bonheur et s'en retourne chez elle en disant : Quel bon garçon.

Esculape se déshabille, et entre dans son cercueil une jambe après l'autre, un bras après l'autre — et enfin la tête.

Il dormira tranquille.

ÉPITHALAME

Moi il est né dans poche de gilet à sacristain
carnivore, a grandi plat coincé entre les pages
d'un atlas, a connu l'amour en épousant
un cor de chasse d'où mon petit phallus
y sortit en forme de moulin à vent
Avant l'âge me suis décrépit, a vu :
rhomboèdre lascif ingurgitant
anthracite à aérolithe matrimonial qu'il
qualifia monsieur et chair poirier
(à saucisses fumantes) la paloma des veaux
et des morues la pudeur chez
les cryptogames vasculaires et le sentiment
de l'honneur chez les trilobites, les
larmes hyalines de l'indien féculent

(cf. Dekobra — De l'origine de la pudeur — Après la copulation
l'éléphant mâle dégoûté pour cacher à sa vue toute
charnalité bourre le sexe de sa femelle de pelures
de bananes de branchages de mottes de terre et de
billes d'agates, de chaussettes, de pertuisanes, d'idéal
de fonctionnaires, d'escalopes, de barrissements,
de laitue, d'angoisse, de verres de montre
pilés la veille de la Chandeleur, de glandes
thyroïdes de Juifs mort-nés, de la plus
sublime abnégation, de sauce piquante,
de flatterie, de charbon de bois, d'antilopes,
d'iconoclastes, d'escabeaux, d'escarbots,
d'escargots, d'escarboucles, de jean-foutres,
de pleurésies, de pleutres, de lâches, de synonymes,
de promesses trompeuses, d'articles de pêche,
de pastèques, de nègres, de colibris, de bagages,
de Walkyries, d'exotisme, de trains de luxe
de boutons de culotte, de torches enflammées et d'astres

Voulez-vous, bon marchand de soupe
mettre sur ma tartine de pain sec
un peu d'éternité
Inutile de mettre des poches à mon smoking
j'habite dans la quatrième dimension
(démonstration expérimentale
par l'entrée dans un rectangle dessiné sur un
parquet ciré de la sole frite bien connu
et d'un voyeur
La carotte et le mausolée
l'artilleur campagnard et
l'artichaut greluchon
Le long d'un mur blanc

incandescent et blanchissant
l'anon fœtal recevant sur
le dos des coups bidoches
de la part du vagabond à
front de mou de veau et
pleurnichant « Oh mamaman »

CONFIDENCE DE JEUNE FILLE

J'ai une barbe de huit jours
Dont les flocons vert jade
Autour de ma face lilas
Sont du plus heureux effet

Ce vieillard ridicule...

Ce vieillard ridicule aux bons yeux d'éléphant
nourrissait dans son cœur ridé par les orgies
(ce n'est rien, dit l'idiot d'une voix attendrie)
l'amour du chocolat et des petits enfants.

A Maurice Henry

L'épais le gras le gros le fat
Fait gravement ce qu'il fera

... Celle qui fut Héloïse et puis merde chante le ludion le ludion d'amour que l'on célèbre un hymne à la brique écailleuse et friable pulvérulente adorable au soleil né tel Adam de la terre rouge mais combien plus que lui sèche par nature quoique moisie par places étangs plates-bandes ou banderoles je veux dire pelouses se marmottent les gentils belliqueux des tétines les écouvillons du lapsus au trémolotricolore les puces de briques des briqueteries nouvelles phalanges audacieuses se sustentant d'émail et fleurissant des branches telles jésuite mon cristal ce fiévreux guignolet qui criait qu'on m'emporte alors que les babils tricotaient en grabats la brique salutaire aux pieds froids de chaque orteil fait parfois irruption à la tête des races et c'est alors que vent-le-vieil se carapace contre la vénéneuse morsure du sommeil qui cuit les briques et peut les faire se tordre comme un bouillon au mois d'avril la brique assise assez des anges la brique dort ou va dormir

Roger

L'ABSENCE DE L'AMOUR

Terroir de Téramène, inanité du vide
A tendre un lit royal où pas un n'a voulu
Que les vaisseaux du cœur au fiel d'hurluberlu
Montassent à travers tel mol cristal limpide

Ce linceul! — qui s'émeut en un sanglot aride
Pour ne pas chatouiller l'oreille du velu
Séchera dans le ciel où l'on n'a vu nul u —
Topiste vaincre encor l'esseulement aride

Qu'imprime dans le creux des millions hagards
La gabarre du nard cinglée en la bourrasque
Née au vol malotru d'un souffle de tarasque

Et qui devra mourir à l'instant où le flasque
Amour du beau verra dépenailler son casque
Devant l'illusion sans cesse des départs

Pour les fatales
l'impression de
La caméra presque aussi gênante
qu'une cameriste.
Par le gel du cristal et
les mains de la mer
Celui qui dit celui épars
aux tintamarres
Monte jusqu'au sommet et
dans le mange feu
Se marre.
« C'est l'heure où l'œil mi-clos et le
mufle en avant * »
Le président de la république
gueule comme un putois aveugle
Assassinez-le pour le faire rire

* Mon cousin Leconte de l'Isle.

Il est infiniment regrettable
Que la désuétude
efface l'usage
Du briquet d'amadou
Machine à feu
basée sur la Trinité

Du fantôme de l'amadou
De l'esprit du silex
Du spectre de l'acier
Instrument de valeur magique
De magie poétique
        incalculable
        inappréciable

De l'idéalisme en tant
que tendance forcenée
        l'ange paroxyste.

L'ATOUT DU NOIR
ou
LES ATROCISÉS DE LA COLONISATION
ou
L'INQUIÉTANT DÉVELOPPEMENT
DE LA PHTISIE
CHEZ LES RACES AFRICAINES
ou
LA TOUX DU NOIR

Lorsque les clefs de la bise
la maigre bise aigre
Coulent le long de leurs dos
leurs maigres dos maigres
Aussitôt les pauvres nègres
aigres maigres nègres
Toussent tous
Tous toussent
Tous, tous
Toussent toussent
A pierre fendre l'âme

General Gouraud

II

« *Poèmes* »

HAIKAIS

L'aube — Chante l'alouette. —
Le ciel est un miroir d'argent
    Qui reflète des violettes

Le soleil en feu tombe dans la mer;
            des étincelles :
            Les étoiles!!

Oh! la pleine lune sur le cimetière. —
    Noirs les ifs — Blanches les tombes —
            Mais en dessous?...

    Les yeux du Chat :
    Deux lunes jumelles
            Dans la nuit.

    La nuit. — L'ombre du grand noyer
    est une tache d'encre aplatie
            au velours bleu du ciel.

    Vie d'un instant....
    J'ai vu s'éteindre dans la nuit
    L'éternité d'une étoile.

La cathédrale dans les brumes :
Un sphinx à deux têtes, accroupi
Dans une jungle de rêve.

J'ai vu en songe
Des splendeurs exotiques de soleil
Matin gris. — Le ciel est une chape de plomb

Morte la Déesse,
dansons en rond!!
Mais, mes Rêves aussi sont morts...

BOUQUET SUR MA TOMBE

Je fis jadis un rêve. Il me reste un cercueil.
Mon rêve est mort; il dort, drapé dans son suaire
Et je demeure... Sur ma tombe solitaire
Mettez la Violette en deuil

J'eus parfois des élans mystiques vers le vide
Du Ciel. Hélas, le vol de mon âme est brisé.
J'en garde un souvenir triste mais apaisé :
J'aime l'essor du Lys candide!

Il me souvient du protoplasme originel.
J'ai cherché le Secret dans les sombres arcanes
Souvent j'ai pénétré tes Rêves diaphanes
Ô Brahm, grand Lotus éternel!

Et j'ai voulu l'oubli parmi la rouge orgie
Et le vice a rongé les fibres de mon cœur
Vienne enfin m'endormir la morne léthargie :
L'opium du Pavot berceur.

Bientôt j'habiterai pour toujours sous la stèle.
Mon esprit dansera chez les spectres falots.
Mon corps enfin saura l'impassible repos,
Couronné du blême Asphodèle.

Mais je les hais ces fleurs, d'une haine immortelle!...

COMPLAINTE DU YOGHI

Brahm! Quand entendras-tu la plainte de mon âme
Qui pleure, comme au fond des forêts sous la rame,
La blonde antilope qui brame?

Je n'espère qu'en toi seul, berceur Nirvanâ!

Quand donc entendras-tu?.. Vois les sillons que creuse
Sur tout mon corps la macération pieuse,
Divinité mystérieuse!

Je n'espère qu'en toi seul, profond Nirvanâ!

L'Action, — Bien ou Mal —, ô que je la méprise!
L'ennui sanglote en moi sa cantilène grise
Comme en la nuit souffle la brise,

Et je t'attends, ô grand, ô divin Nirvanâ!

ILLUSION

La vie est morne et combien grise
Et monotone; rien n'irise
Sa nuit opaque : l'Action.
Vienne le rêve, vision
Irréelle — qu'importe! —, exquise

Berce-moi sainte Illusion

Accours Illusion féconde
Viens recréer pour moi le monde,
Ce monde bête où je me meurs,
Buveur de sang, buveur de pleurs
Sur qui le crime hurle et gronde.

Trompe, Illusion, mes rancœurs

Endors, Illusion sublime
L'ennui, cet indicible abîme,
— Ennui sombre qui me poursuis! —
Et dans mes implacables nuits
Guidant mon âme vers la Cime

Folle Étoile — Illusion luis!

LES SOUVENANCES

Avant tout Il était, mais était tout Lui-même,
Infini dans l'espace, éternel dans le temps.

Rien n'existait hors Lui, sans le Verbe suprême
Peuplant l'éternité de ses rêves ardents.

Quand le Verbe jaillit se forma la Matière
Hors de la nuit lugubre et froide du néant.
Les astres follement dans le noir firmament
Firent fuser au loin leurs gerbes de lumière,
Fol éblouissement d'ors fins éparpillant
La bénédiction de leur douceur plénière!

Or, éperdûment giratoires en l'éther
Harmonieux, où le Verbe fixait leurs orbes;
Les astres blonds sentaient autour d'eux palpiter
Le son magique et doux des célestes théorbes.

Et puis le temps, interminablement, coula.
Enfin, après la Nuit immense, dans l'éclat
D'une terre où la Vie épandait sa lumière,
S'érigea l'Homme.
En lui la Vérité première
Était, car la terreur morne de la matière,
Qui jette l'âme auguste au cloaque des sens,
N'avait pas en son cœur obscurci la parcelle
Ardente infiniment de l'Ame universelle
Au fond de lui rampait l'animal impuissant.

Mais dans l'effroi d'un jour plein de lueurs funèbres
Il tomba... Et le ciel se referma sur lui,
Le laissant solitaire au milieu des ténèbres
Emporter sous son crâne un cadavre d'esprit.

Et jamais plus son cœur ne connut l'espérance
Et jamais plus il n'eut la rayonnante foi,
La Nature à jamais le plia sous la loi...

Ô mortelle langueur des pâles souvenances!

HAIKAIS

Tous ces verts marronniers pansus
Se moquent entre eux du noyer
Qui n'a pas encore de feuilles

Sur l'Avril de vert feuillu
Bruine et ciel sale.
— Triste...

Dans le ciel de cendre
Comme un dernier tison
La petite étoile

Le gros nuage s'enfuit
Devant le soleil qui rit
L'ondée a repeint les feuilles

Ce soir le soleil
Se couche vermeil
Devant l'arc-en-ciel.

Minuit — Bleu silence,
— Dorment les lilas —
Je sens le parfum de leurs rêves

Les petits nuages roses...
Hélas! Ils vont se salir
Dans la fumée des usines.

L'étoile
Pique de petits coups d'argent
Dans le crépuscule mauve.

La branche de marronniers
Avec ses grappes de mains
Plates, molles, noires.

Partout le ciel
Aux tons nacrés, clairs et changeants
Je suis dans une opale

Feuilles retroussées
Par le vent
En rut.

Un trou qui traverse la terre, —
le ciel aux deux bouts :
L'étang limpide.

Dans la nuit de printemps
La lune
En fleurs.

Il bruine, —
Lente la pluie fine
Tombe infiniment.

La lune s'endort :
Entends dans la nuit
Le mourir des roses

Dans le vide du ciel
Le sanglot lumineux
Des étoiles.

L'Océan, ce matin,
Chante un épithalame
Dans ses conques de nacre

Mes rêves : Chauve-souris
Paissant des étoiles
Dans les plaines célestes.

Un enfant pleure
Derrière le mur...
Non!.. C'est un chat qui miaule.

Un escadron d'araignées d'eau
Patine sur la rivière :
Légèreté!

Le vent d'Automne
S'écorche aux branches mortes.
Oh ses sanglots!

Brouillard sur la mer : Ouate
Dont l'aube entoure le navire
Pour qu'il ne se fasse pas mal.

Soir mou, caniculaire.
Déjà dans le jardin
Le crissement des feuilles mortes.

Tu crains le Silence?
— Entends dans la nuit
Le chœur des étoiles

Loin de la Mer
Tout est fade
Comme un potage sans sel

Troué le dais du ciel
Laisse voir un peu de l'infini :
Une étoile!

LE KOBRÂ

Reptilien, onduleux et nacré,
Avec aux dents le poison qui corrode
Dort le Kobrâ dans le temple sacré

Autour du sommeil douteux la mort rôde;
Le Serpent très saint se love. Il est nuit.
Dans le ciel vert s'érige la pagode.

Dans l'ombre noire, au fond, par éclairs luit
Le signe mystique (Ʋ) en la tête plate.
D'un brûle-parfums la volute fuit.

Et le Kobrâ s'étire sur sa natte
Ouvrant ses yeux fascinateurs, un peu,
Il boit du lait dans l'ivoirine jatte

Un brahmane impassible est près du Dieu.

I

MÉTEMPSYCOSE

Dans un charnier plein de purulences verdâtres,
Hyène amante de cadavres : je le fus
Sous les regards en pleurs, sous les sanglots des astres,
Des astres jeunes alors et qui ne sont plus

Longtemps, longtemps mon âme erra dans les ténèbres
Des âmes pleines de terreur, d'ombre, de nuit :

Loups à la maigre échine où saillent les vertèbres,
Ours blancs parmi le soir polaire, où rien ne luit

Souffrant comme un réprouvé que sa faute damne,
Je fus des êtres primitifs, au fond des mers :
Tantôt poisson, tantôt méduse diaphane,
Tantôt pourpre corail, dans les silences verts

Des Océans berceurs. Pendant des millénaires
Je vécus toute vie : et tous les animaux
S'incarnèrent en moi. J'ai souffert de leurs maux.

Ô l'épouvantement des temps crépusculaires!

Je fus aussi tous les hommes depuis les temps
Qu'ils existent; même il me souvient de leurs transes
Premières, et de leur joie et de leurs souffrances.
Il vibra, mon vieux cœur à tous leurs sentiments!

Latente en moi, j'eus la Vie avant d'apparaître,
Mais avant que la Vie existât, je fus l'Être.
L'Être... Quel est-il?
— Dans la nuit le firmament
Stellaire aux légions d'astres, infiniment
Qui brillent clair : le vol chevelu des comètes,
Les feux mats, étouffés, des mouvantes planètes
Qui dansent autour de la lune qui s'endort,
Et le scintillement sanglotant de l'étoile
Sur le velours du ciel qu'elle tachette d'or,
Pour qui sait voir, c'est l'Infini qui se dévoile.

Or, chaque monde est atome, dans l'éther
Tourbillonnant, d'un corps, qui n'est lui, qu'un atome
De l'atome... — indéfiniment jusqu'à ce dôme
Ultime, inconcevable de mystère clair,

Jusqu'à cette infinie unité de l'Énorme
Atome du Corps Total où le Rêve bout

Cela, c'est toute l'immensité du Dieu-Tout.

II : *L'HOMME-DIEU*

Certes dans l'Espace infini, l'orgueilleux Homme,
Vie éparse et superficielle de l'atome
Qu'on nomme Terre, n'est rien.
Rien... Et cependant
L'Homme est Dieu, dans le sens physique, absolument.
Dieu par l'esprit aussi, puisque le Rêve crée,
Mais son corps même est Dieu, malgré tout son néant.

Si l'étoile est atome en la nuit éthérée
L'atome n'est-il pas un monde, également?

Donc en l'Homme des mondes vibrent, et profonde
En lui la Vie énorme et formidable gronde

Sentir la Vie en soi, c'est se sentir un Dieu! —

Intermédiaire de l'atome à l'astre en feu,
Parcelle du Dieu-Tout vers qui monte tout être.
Car l'esprit de Dieu c'est le Rêve originel
Exaltant la matière, — où vint l'Homme apparaître —
Née autrefois en lui Géniteur éternel.

Toute matière est animée, et toute vie
est Dieu :
Divinité qu'étoilée, infinie!

III : *MORT?*

Le principe de Vie étant le Mouvement
Et les astres tournant dans le bleu firmament
Le corps du Dieu — Tout vibre encor de vie énorme.
Mais plus rien ne se crée et plus rien ne se perd,
La Nature s'endort dans son silence vert,
Seule, selon les Lois, change toujours la Forme

Le Rêve créateur, esprit de l'Être, est mort
Peut-être... Un doute horrible au cœur de l'Homme mord.
Le Corps n'est-il pas vide et fausse l'Espérance?
Et l'Homme n'est-il pas un ver des morts, vivant
Des dépouilles d'un Dieu, vampire du néant,
Et l'encens monte-t-il vers un Cadavre immense?

ICI - BAS...

Ici-bas, il n'est rien de réel : apparences
Toujours, — partout l'Illusion, — les sens, la foi,
Hallucinés. Et puis, réalité : les transes
De ceux qui vont mourir et comprendre pourquoi...

A quoi bon vivre avant la mort? — Elle est la vie,
Étant le Rêve. Mais l'informe mouvement
N'est rien : le cœur qui bat, les atomes tournant
Parmi l'éther qui vibre, et les mondes : néant.

Ô Nirvanâ sans fin où l'Action s'oublie,
Où l'homme, pour toujours, songe impassiblement,
Tel le Dieu-Tout, celui qui rêva la matière,
L'immense Volonté, l'éternel Solitaire!

IMMOBILITÉ

Souffle de l'Infini, quand je te sens qui passes,
Tournoyant au-dessus de mon crâne hanté
Du vol des astres morts, je reste, épouvanté,
Visionnaire en proie à l'horreur des Espaces...

L'Éternité soudain me voile le Fini.
Voici venir le vent de la plus haute cime;
Le vertige m'étreint sur le bord de l'abîme
D'où le spectre Matière, sort, à jamais banni.

Le silence n'est plus pour moi. Toujours j'entends,
Dans les lointains, l'écho sans fin de la musique
Des sphères dans le ciel; toujours leur chœur mystique
Me conjure de fuir l'Étendue et le Temps.

Cependant je demeure en cette terre étrange.
Et damné, je me plie à cet affreux tourment :
Quand mon âme me tend les bras au firmament,
D'être cloué dans les ténèbres, dans la fange...

VERTIGE

(Nier la réalité du monde extérieur,
par amour de la solitude)...

Je veux l'esseulement total. La solitude
Qui vit impunément parmi la multitude,
Celle dont un mortel n'eut jamais vision :

Être seul dans le sein froid de l'Illusion, —

Seul comme un dieu vers qui jamais une prière
N'a monté, — comme Dieu, l'unique et solitaire,
(Solitaire absolu puisque lui-même est tout).

Or je ferai le vide, autour de moi, partout,
N'écoutant plus mes sens trompeurs et qu'hallucine
L'impuissante Action, moi, parcelle divine,

Je serai le point nul parmi l'Illimité!

Je ne comprendrai plus ce mot : réalité.
Être n'existe pas. Voici mon rêve ultime :

Nier tout et ne plus concevoir que l'abîme!

ΘΕΟΣΟΦΙΑ

Nuit des pôles! — Ô nuit sans lune, — et tes glaçons,
Fantômes de terreur ! — Nuit d'obscurité telle
Que l'on croit voir en toi la nuit sempiternelle,
Et souffler de l'Enfer tes ténébreux frissons.
Obscurité gelée où, morte, la prunelle

Se révulse d'horreur, — où le crâne se fend, —
Où le cerveau, comme un navet véreux, se creuse.
Le vertige du vide est là : béant, sans fond.
Le dais du ciel trop bas, c'est la chape de plomb
Sur les damnés... — Mourir d'horreur cadavéreuse!

Les flammes de l'Enfer gèlent par cette nuit,
Mais la Vie est bien loin là-bas; — rien ne me suit.

Ô divinement chaste, (ainsi l'est une bière!)
La matière en toi meurt, spirituelle nuit.
L'âme esseulée, enfin, dans tes ténèbres fuit
Les ténèbres du corps, — et tu fais sa lumière

Le corps opaque est trépassé. La terre boit
Son pus. Et délivré des angoisses funèbres,
Délivré du fardeau que portaient les vertèbres,
L'esprit , seul dans le corps astral, regarde et voit :

La matière : Néant. Réalité : le Rêve.
Naissance et mort, la vie : une illusion brève

Autour de lui, partout, la grande Illusion.

Les recommencements et les métempsycoses
Sur l'échelle sans fin des êtres. — Et les causes
Des chutes que fait l'homme. — Enfin la vision
De l'âme au fond du gouffre où la forme s'abîme.
Lui-même, prisonnier des êtres les plus bas
Dont le cœur lent bat sur sa volonté des glas...

Puis l'errance finie et devant lui la cime :

C'est le retour au sein du Rêve originel,
Au sein de l'Incréé dont il est la parcelle,
Au sein du Dieu total : Le Verbe et l'Étincelle, —

L'anéantissement en le songe éternel.

Autant que le cœur solaire
et le cerveau lunaire
la main étoilée
est le signe électif et le lieu
de l'esprit humain
(intelligence abstraction de l'outil)

La main de Fathma
est dans le plan de l'action
ce que l'ourna l'œil pinéal
est dans le plan de la contemplation
(opposée à la croix symétrie bilatérale)

La main signe de manifestation
et la main signe de MANA

TÉTANOS MYSTIQUE

I

(NUIT VIVANTE D'ALEXANDRIE)

Irréelle dans sa blancheur d'âme tarie
Par de trop lourds parfums — sel d'une mer lustrale —
Voici la maladive nuit, le nuit trop pâle.

Voici la nuit où luit jadis Alexandrie!
L'esprit divague, usé par tant de fleurs bizarres,
Par tant d'étrangetés, d'excès de savoirs rares.

C'est l'astrale splendeur de nuit sur l'eau marine
Où clairement se mire une lune falotte.

A l'horizon d'opale une étoile sanglote,
Trou dans le ciel, d'où l'infini vers l'eau s'incline.

II

(PANTHÉISME)

Las! depuis des temps et des temps
Dont s'exaspère la longueur
Et la nostalgie en mon cœur,
Sans un autre désir, j'attends.

J'attends les immortels instants,
Où, délivré de ma rancœur,
Je serai, centre du grand chœur,
La Monade vers qui je tends...

Il est dit que le pèlerin
Des chemins de nuit et d'airain,
A l'heure où son âme comprend

Les métempsycoses que lui
Impose l'infini, se rend
Au point d'où l'Unité a lui!

III

(NICOLAÏSME)

Va, Banni! — le corps s'hallucine
Aux nuits des sens. Surtout, médite
Sur tout le néant qu'on habite,
— Seule vaut l'âme cristalline.

Mais pour tuer les sens j'incline
Vers une foi nicolaïte
Hérétique et sept fois maudite.
(On se damne quand on raffine!)

Au lieu d'ascétisme stérile
Je crois que le corps s'annihile
Aussi bien aux poisons des vices,

Mon âme je me réfugie,
Pour te délivrer des supplices,
Dans la plus homicide orgie!

IV

(MANICHÉISME)

Monstrueux prophète Manès,
Pour aimer ses rites et ses
Conscientes malignités,
Hélas! : Manê, Thecel, Phares,

Je me meurs de ton népanthès
Ah, croire en tes dualités!
Quel ragoût de perversité,
Au goût de soufre et d'aloès.

Je me voue à Satan. Pourtant
Satan qui va toujours luttant,
Quand seront consommés les temps,

Croulera, vaincu, par le fer.
Qu'importe, morbide, j'attends
D'aller ululer en enfer!

V

(NUIT MORTE D'ALEXANDRIE)

Ame d'Alexandrie, — Oh, ton âme nocturne
Subtile et raffinée et lasse et taciturne,
— Tu n'es plus maintenant, sur un désert, que vide.

L'eau reflète une absence, à jamais dans sa moire,
La folie, en chaos, souffle, basphématoire,
Où ton art paroxysme a vibré : mort livide,

Qui gît, hallucinant, dans la ténèbre verte.
Où chantaient les parfums, râle un goût de poussière;

Et l'astre vacillant dont blémit la lumière,
Sur ce néant qui baille est une porte ouverte!

COMPLAINTE DES ÉTOILES

Si nous sommes les agnelles
Des plaines des cieux,
Sois donc notre pastourelle,
Lune aux cils soyeux.

Algol, Aldébaran, Mira-Cœli, la Lyre
Cassiopée, Agalah, Rigel, Altaïr.

Oh, le musical appel
De nos noms magiques
Que chantonne l'archangel
L'étrange musique :

Betelgeuse, Arcturus, Vénus et Bellatrix
Andromède et Persée et l'Hydre et le Phénix.

Nous glissons nos influences
A celui qui dort.
Lune, tisse des silences
Pour nos harpes d'or!

Musique :



CANTILÈNE DES SOLEILS MORTS

Signe rouge dans le ciel noir.
Il clame et hurle dans le soir,
Le glas rageur sur les tombeaux
Des grandes eaux!

Les déments dans les camisoles
Tremblent en proie aux horreurs folles
Pleurent les enfants dans les langes,
Douleurs étranges!

C'est l'ombre des vieux soleils morts
Qui plane sur l'âme et le corps
L'appel des astres effacés
Aux trepassés!

Voici passer d'énormes masses
Qui s'écroulent par les espaces.
Et puis voici la nuit aveugle
Où le vent beugle!

L'HEUR DU ROY DE COLCHIDE

Je suis le fol roy Coco de Colchide,
J'habite dans sept grands palais de jade
Et j'ai sept caravelles dans ma rade
Qui m'apportent les trésors d'Atlantide.

Pour avoir erré sur la mer viride
Dans un clair de lune de sérénade
Leurs poupes gardent un peu du bleu fade
Des cieux où la nuit veut combler le vide.

Le seul sérail dont je fasse parade
C'est le ciel d'étoiles : j'entends, maussade,
Tintinabuler leur cristal limpide.

Je meurs de langueur. Dans mon cœur malade
Des poissons dorés à l'éclat splendide
Vont nageant en désespoir de noyade !

LE GLOBE DE CRISTAL

Au fond d'un antre où tombaient les ténèbres,
    Près d'un globe de pur cristal,
Je suppliais : « Satan, toi qui célèbres
    Les arrêts du destin brutal,
Montre moi donc, un instant, le symbole
    Qui me représente en esprit. »
Il accepta. Voici, vision folle,
    Ce qu'en la boule creuse on vit :

Firmament bas. Au loin l'horizon vide
    Rejoignait un blême océan.
Un grand pétrel, plutôt que blanc, livide,
    A demi déplumé, sanglant,
Errait, criard, au long des froides grèves.
    Son sang coulait avec sa vie
En ruisseaux noirs qui se jetaient sans trêves
    Parmi l'*Océan de Folie!*

FANTAISIE LUNAIRE

Une nuit, où la nue était nue,
Déité sans secrets et sans voiles
Sous les yeux clignotants des étoiles
Voici que dans un « chut! » est venue,
Farfadet qui dansait dans la brume
Sur le lac à l'éclat net de laque
Où nageaient les reflets qu'un feu plaque,
Mon âme : elle semblait sur l'écume
Un pétale effeuillé de la lune
Endormie et qui dans la nuit luit.

Par un souffle attiédi de minuit
L'âme choit en ta soie, ô lagune!

RÊVE OPIACÉ

Voici les rouges dieux éléphantins,
    Dressant leurs trompes annelées

Dans la fumée et les parfums
Des encensoirs : formes ailées,
Mythes lointains,
Rythmée immobilité des danses voilées...

Ils sont réels, mes vœux, divinement!
Je me berce dans le silence
Et le mystique esseulement
Dans les froides ténèbres lance
Au firmament
Le rêve bizarre où mon ennui se balance...

Un trop présent souvenir de lumière
Blesse sauvagement mes yeux.
Mon âme devient toute entière
Comme un grand sanglot douloureux.
Ô deuil plénière!
(Souffrir c'est vivre au paroxysme : tels les dieux)

LE TRÔNE

Métallique miroir des yeux froids de la Nuit,
Hantise du néant, c'est en vain qu'on te fuit!
Ô nuit où ma lucidité s'évanouit!

Pilastres ténébreux roulant de haut en bas,
Phare aboli sur l'océan des au-delàs :
Le propre du néant est qu'il n'existe pas!!!

Sur ce trône d'enfer, pâle divinité
Je rêve un monde extérieur épouvanté
Et l'écrase, vengeur, sous ma fatalité!

Sans précision sous quelle latitude
Avec le plaisir de faire le mal
Je vais uriner de béatitude
Sur le ventre noir de mon idéal

LES ATLANTES

I

Un soir, un très ancien soir de cosmogonie,
Aux bronzes verts du ciel, portes-flambeaux sacrés,
Les astres allumaient déjà leurs feux dorés,
Quand apparut soudain la lente théorie.

Le soleil en sa jeune ardeur, horizontal,
A l'Occident traçait, de son globe à la terre,
Bordée au loin par des pilastres de lumière
Une avenue immense aux marches de cristal.

Et par là descendaient, caravanes géantes,
Dont l'ombre s'étendait aux confins de la nuit,

Cheveux auréolés de flamme et l'œil qui luit,
Les bruns fils du soleil, nos pères les Atlantes.

2

Trouant les monts, comblant les plaines, ou dressant,
Bornes de leur vigueur, d'énormes blocs de pierre,
Luttant, dans leur orgueil, contre toute matière,
Dompteurs de la planète et du feu tout-puissant,

Ils eurent le savoir total venu des astres.
Mais leur rêve trouva ce monde trop petit;
Aussi l'ère de glace, à l'aube, anéantit
Ces dieux blasphémateurs en d'immortels désastres

C'est pour cela que loin des foules mugissantes,
Rongé d'angoisse et perdu dans mes songes-creux
A l'heure où le soleil sombre au gouffre des cieux,
Je vais cherchant l'âme ancestrale des Atlantes!

LES VÉHÉMENCES

(Première partie)

C'est le cauchemar qu'ont vécu
Tous ceux qui n'ont plus à renaître,
Où flotte un Sourire ambigu
Du Dieu non-conscient peut-être...

Ceux dont la vie est lente, en solitude, en abstinence,
Qui ne croient plus qu'en la contemplation d'un buddha,
Figés dans l'immobilité, méprisent l'acte bas.

L'ombre épandue en eux des ailes de la décadence
Les étiole par son irrespirable climat.

Alors rampent, forces latentes,
Les essaims noirs des Véhémences,
Prêts à l'éclat des violences
Qui vont tonner soudain, — vibrantes...

Mais parfois le réveil épanouit les énergies,
Qui dorment, au long des ans et ans accumulées,
Héréditaires souvenirs des mortes barbaries :
Sanglantes visions, incendie aux flammes ailées,
Et les antiques dieux clamant l'horreur sur les tueries!

Ce sont, dans le secret, des sens inconnus qui s'exaltent,
Qui font jaillir jusqu'au ciel des démences écarlates.

Oh, les fureurs de ces démences,
Soudainement dans les tourmentes
Les yeux hagards, les Véhémences
Claquant en des strideurs vibrantes...

Oh, l'envol furieux des grands désirs inexprimables!
Subitement le labour creux des rictus effroyables
Sur les traits froids, roidis, des visages, gris d'être pâles.
Les yeux exorbités et la rage écumée en râles.
Oh, les efforts crispés galvanisant de haut en bas
Tous les muscles tordus, « bandés à bloc »! Reins arc-boutés
Nuque écrasant le col. Épaules prêtes à heurter.
Corps tout tremblant de fièvre et beurré de sueur. Les bras
Comme frondes tournoient et brandissent sauvagement
Ongles qui griffent et poings lourds. Oh, les talons saignants
Qui piétinent le sol pour l'effort rompu des élans!
Et les flancs soulevés aux souffles rauques des ahans!
Oh, le vouloir qui se tend à faire éclater le crâne,
Pour que fuse soudain, comme un blasphème au firmament,
Le jet du rêve inexprimé parmi la nuit de l'âme!

Mais à la tornade tonnante
Succède un calme croupissant
Où, seuls, les sanglots pénitents
Disent la souffrance vibrante...

Après l'apothéose énorme de la Véhémence
Tout va s'éteindre dans les ténèbres, dans le silence.
Alors au fond de leurs cabanons ou de leurs cellules,
Exsangues et falots, ceux qui croyaient dormir leur vie,
Sentant monter en eux comme un étrange crépuscule,
Cherchent en vain la raison de ces sursauts d'énergies.
Pleins d'angoisse et ne sachant à qui demander pourquoi,
Ils vont se prosterner devant des fétiches de bois.

(Fin de la Première partie !)

LES VÉHÉMENCES

(Deuxième partie)

Tel est leur sort : agir, inconscients, sur un abîme
A leur retour final en l'Être, ils comprendront l'énigme

Quand la vie et ses violences
Cesseront leur vain mouvement
Ils seront éternellement
L'universelle conscience.

Ils verront l'illusion de la matière infinie :
Les astres, légions, faisant du ciel un dôme d'or.
C'est là qu'ils comprendront que ne se crée aucune vie,
Mais qu'elle émane grâce à quelque titanesque effort,
Comme ceux que, jadis, faisaient jaillir leurs énergies.

Au sein de l'ordre qui régit le Rêve illimité
Ils comprendront soudain le destin et l'utilité
De leurs actes déments qui les laissaient épouvantés.

L'éclat strident des véhémences
Rompant à jamais le silence
Fait naître du vol de leurs ailes
Des vibrations éternelles.

Les chocs qui les faisaient tressaillir de douleurs râlantes
Ne se sont pas perdus dans le calme après la tourmente.
Les souffles fustigés par tous les gestes emphatiques,
Par les sursauts du corps et par les tournoiements des bras,

Alentour, de proche en proche, ont ébranlé le climat.
Et de l'air attaquant l'éther en tourbillons cycliques
Ils se sont propagés sans fin et vibrent à jamais
A travers l'espace infini que leur vol a cerné.
Or, dans les lointains noirs du gouffre, au fond des cieux sans bornes
Dans le néant de la matière sans mouvement dorment,
Attendant l'acte qui fera de leurs limbes des mondes,
Les vagues immensités des nébuleuses fécondes.

Alors viennent les tourbillons
Jaillis du sein des Véhémences
Parmi l'éther vibrant ils foncent
Et sont la fécondation.

Et voici que la nébuleuse entière a vacillé
Sous la force des coups qui s'acharnent à la cogner.
Elle tournoie et gronde en proie à la brutale atteinte
Le tourbillon redouble et l'étrangle de son étreinte,
La roule, la traverse et la pétrit de ses poings fous.
Il bat de ses marteaux de fer sur le fer des enclumes
La masse qui mugit, qui se cabre, qui tremble et fume
Dans le tonnerre et l'éblouissement des éclairs roux.

Sous la fureur du tourbillon aux puissances vibrantes
La nébuleuse tourne en trombe et sa grandeur géante
Se concentre au noyau qui, soudain, rutile, vermeil :
C'est éclaboussant de feux, encore un nouveau soleil.
Unité qui s'ajoute aux innombrables légions
Et tout va se noyer dans l'infinie illusion

C'est le cauchemar qu'ont vécu
Tous ceux qui n'ont plus à renaître
Où flotte un Sourire ambigu
Du Dieu non-conscient peut-être...

FATVM !

Les formes de mon rêve ont la simplicité
D'une synthèse figurant l'humanité :
Courbes fuyant au loin d'un globe en glaise sombre,
Où les hommes — ses fils — bougent dans la pénombre
Uniformément bruns sous le ciel noir, honni.
Et le blême horizon recule à l'infini.

Or, sur le grouillement fou de ces homoncules,
Naissant, souffrant, mourant, comme un feu, tu circules,
Influence versée aux êtres par les cieux,
Magnétique regard de l'astre aux rayons bleus
Dont le fluide épars commande aux âmes frêles.
Et les pantins trompés sont mus par ces ficelles!

Et voici qu'en un globe infiniment lointain
Au même instant, — ou bien dans un temps incertain —
(Terre également loin de son soleil-matrice)
En une même joie, en un même supplice

Les mêmes êtres font les mêmes gestes, vus,
On dirait, dans le fond de miroirs inconnus.

C'est cela que l'on croit la liberté de l'homme.
Et ce drame éternel est joué dans l'atome,
Et le même se passe en l'infiniment grand
Sur le monde formé de mondes, cependant
Que le Temps qui n'est pas vole, comète noire
Parmi l'immensité de l'Espace illusoire!

LE SOUFFLE UNIVERSEL

De l'acte pur de l'Être émana l'univers :
Ô lumière trouant le voile qui se creuse
Au spasme frissonnant de la nuit fabuleuse,
Et les astres lancés aux espaces déserts!

Le souffle d'un sommeil où passe un rêve d'âme,
— Comme le flux et le reflux de l'océan, —
Fait jaillir en la vie ou rentrer au néant
Ce monde où l'éternel est l'éclair d'une flamme!

Selon le rythme inconscient de cruauté,
Voici s'épanouir au loin les gerbes d'astres,
Ou bien s'entrechoquer au chaos des désastres,
Et s'abîmer dans l'inconnaissable unité.

L'enchantement qui fait mouvoir l'étoile d'or,
Éclaboussant le ciel nocturne, sa lumière,
La matière et l'esprit ont pour force première
La respiration énorme d'Un qui dort!

L'ŒUF MYSTIQUE

... Et quand fut consommé le cycle des souffrances
Réfugié au Sud-extrême, il attendit
Parmi la beauté nue et froide de la nuit
Corps astral immense et léger prêt aux absences.

Fluide étrangement, presque immatériel
Il sentait le roulis berceur de la planète
Qui roule, errante épave en le gouffre du ciel.
Puis ce fut le départ à l'essor de comète.

Il grandit, absorba dans une apothéose
Les étoiles sans fin, jusqu'à devenir tout,
Jusqu'à devenir l'être infini. Tout à coup,
Il entrevit au loin, réalité morose,

Ce qui rêve à travers le principe éternel,
D'où le verbe émana qui parla la matière,
Violet dans le noir absolu, étant tel
Un Œuf énorme de lumière!

LES VISIONS

I

Instant unique de conscience éblouie
Où le silence même est la voix inouïe.

Néant, je suis l'atome allant à l'Unité;
Je suis l'être qui vibre à l'unisson des mondes,
Lumière originelle en moi. Tant de clarté,
Jaillie au sein des nuits de ténébreuses ondes,
M'a fait dieu dans le choc stupéfiant de l'éclair.
Mais, foudroyé dans la blancheur du feu trop clair,
Le cœur défaille en proie à l'angoissante extase.

L'horreur — en éteignoir — vient étouffer la phase.

2

Oh, déchu, s'accroupir en adorations!
Puis, à grands flots voici rouler les visions :

Sur un fond ténébreux, telle une poulpe bouge
Un grand lys noir fait osciller son pistil rouge.

La lune — ulcère au sein du ciel — sur le palus
Distille lentement une goutte de pus.

Masque pâle et bouffi du mort dont l'âme endure
La souffrance du cadavre et sa pourriture.

Serpent saigneux et blanc qui s'étire sans fin
Dans le cachot de mon abîme souterrain.

Silence du combat bestial des monstres : fresque
Hallucinante où le sang gicle en arabesque.

Vertige du néant : absolu de l'horreur.
La forme évanouie a laissé les ténèbres
Dont le froid lourdement vient râcler les vertèbres :
L'esprit chancelle et fait l'oblation du cœur
Aux deux divinités : La Folie et la Peur.

Il est toujours minuit au cadran de mon âme,
Le glas de l'infini lugubrement le clame.
Mon corps tombe à jamais avec d'affreux sursauts :
Chute sifflante au gouffre abyssal du chaos.

3

Phantasmes, cauchemars, fils des nuits de névroses,
Bâtards du Rêve constellé des paradis,
Sarabande des dieux monstrueux de jadis,
Suivis du troupeau fou de leurs métempsycoses,
Vivants enfers rongeant le cerveau des maudits,
Je vous préfère au moins, mysticités sauvages
Empreintes des délires saints des anciens âges
— Avant que l'heure tinte enfin d'être l'égal
De l'Incréé qui ne connaît ni bien ni mal —
A la raison lucide, impuissante à connaître
Les vieux secrets des au-delàs et du non-être :

Ce dilemme hideux en sa stérilité,
Pour combler leurs trous noirs, que veut l'homme qu'il puisse?

« Être matière ou n'être pas », ou ce supplice
« Vivre en abstraction et pour l'éternité! »

A moi, masses des nuits, croulez sur la clarté!

TABLETTES D'UN VISIONNÉ

Je suis mort. De plus en plus.
« Petit mort pour rire! » — Oui, suis
devenu si petit que tiendrais tout entier
dans le fourneau de ma ridiculement
minuscule petite pipe en bois.

Ils m'appellent Ismaël, père Ismaël, mais suis si petit que ce doit être pour se moquer.

Étant mort,

je vis très légèrement.

Il fait noir,

et froid.

Froid : L'aube d'une nouvelle période glaciaire. Un mystique transi sous des palmes gelées. Blancheur de faiblesses.

Noir : Un rat roide, — vertical, — en équilibre sur l'extrême bout de sa queue chauve. Qui hurle à la mort sans faire bouger son museau.

Froid : Dans une plaine (vert-amande) une longue file d'éléphants d'un bleu pâle marche à reculons.

Noir : un long petit rat voltige avec des ailes de libellule.

Froid : une petit tête violette grimace, dans la transparence du ventre bombé d'une amphore.

Noir : Deux formes humaines — absolument identiques, — se tuent en se baisant sur la bouche.

Froid : Un buste d'homme tronqué se fait comprendre en clignant ses paupières.

Noir : Au-dessus de nuages ou de sombres sables. S'érigent les symboles divins des vieilles religions. En face, horreur macadamisée : les rictus de certains trépassés.

Froid : . — Polaire... — Suis enseveli sous les neiges. Toutes les étoiles, —

cruelles! — d'une voix lointaine et
féminine chantent le cantique :
« Au ciel, au ciel, au ciel
J'irai La voir un jour... »

Noir : Une monstrueuse petite bedaine
contemplant le monde extérieur avec
le regard de son nombril ahuri.

Froid : Gérard de Nerval.
Nu. Dans la nuit pure.
Attend que son âme
Monte vers l'étoile.

Noir : Trois poissons phosphorescents
remontent, par saccades, le cours
lourd d'un fleuve noir.

Cela passe.

Mais suis si petit, —
je crois que je diminue encore, —
si petit que vraiment...

COMPLAINTE DU LUDION

Sortir de son propre cadavre, identique à soi-même, en vire-voltant dru et sec.

Ce faisant, noircir tout entier et s'amincir vers les extrémités. Prendre une crinière rouge et d'immenses yeux laiteux à pupille de chat, en ligne verticale.

Flotter dans un espace comme sous-marin, vaguement limité de vieux et épais cristal aux reflets de ténèbres polychromes.

Dans ce bocal, illimité ou vaste, se mouvoir en ludion, monter et descendre, souple et emphatique, comme au ralenti.
En griffant des parois lisses avec des ongles effilés et terreux.

BULLES

I

Habitat à pluvium aux grèves
de la mer.
Hamac, où dort avec la chatte,
au-dessus de la Piscine aux
yeux ronds de poissons Hyperclown Hystérius
Griffes.
Empoisonnements de chats

II

L'asiatique dans le hamac à oreilles de bois
La chatte exagérant le chauffage
de la piscine, dans la nuit
      Cauchemar :
La lune et les yeux, la chatte gonflée
Le Velum soulevé
      Bulles, bulles, bulles
      jusqu'à la mortelle chute

Tunnels de la lune s'enfonçant dans le
ciel et des yeux dans la face
la course en raz de marée des

yeux-bulles et de la chatte bulle
dans ces tunnels

Suite de Bulles

Au hamac impulsion de
ses pôles en ligne de force
corde à sauter en action
je suis tendu la corde
éperdûment ronronnante
girante pour les tressauts
rythmés d'un poisson
gris-blanc de larve fusiforme et
synthétique de stupeur.

BÉNARÈS VIOLET AU KIEL VIRIDE

Frontispice :

L'exode vers Ganga
aux fastes d'Opéra

La leçon de piano

le plancher mi-mouvant du
premier étage est couvert d'un chemin
de table brodé.

Les attaques de l'inoffensif chat
laine et coton

Faire des gammes
des arbres dehors
Là, à droite le grand Obèse
violacé chapeau sur l'occiput
gaîté louche

Cul-de-lampe :

L'exode vers Ganga
Sanglotons à gaga
aux fastes d'opéra
Sanglotons mort aux rats

AGIR

Parmi la fosse d'aisance
D'une villa de plaisance
J'ai trouvé un sarcophage
Où dormait l'anthropophage
J'ai dévoré l'anthropophage
J'ai nettoyé le sarcophage
J'en ai fait une armoire à glace
Où viendront se mirer dans le futur, les races.

CHASSÉ-CROISÉ DU COMA

Eh, l'angoisseux, l'agonisant quand tu verras
Le ciel : un dôme d'or tacheté de points noirs
Stellaires, et la lune une pastille noire
Sur un grand ventre de lumière
Le temps sera venu : voici ta mort dernière
Voici ta naissance première.

ANGOISSE

Un titanique bloc de pierre
A la blancheur quadrangulaire
Sur moi pèse, si dense, et m'écrase, si lourd
Que mon thorax en craque sourd

Ce cube
Titube.

Exagérant la pression de ses étaux
Où se crispe l'inerte effort de mes sursauts
Horizontaux

Tandis que la masse vacille,
Un mal plus lancinant me vrille.

Quel arc-boutant maintient le bloc blanc, vertical?
S'il tombe,
Mon crâne mûr s'épanouit : jet cervical
Crachant tout alentour sanguinolente trombe.

Aussi des faisceaux crus de nerfs exaspérés
Hors de moi-même
Étirent leurs tentacules pour enserrer
Le supplice imminent de la chute suprême

Malgré l'effort, tendu, dément,
Malgré les tressauts violents
Des grappillons ganglionnaires,
Des fibres que le roulis tiraille à douleur :
Dilemme exagérant le supplice écraseur
Au cerveau condamné, comme ventouse, adhère
Un mal
Mental.

Contre la porte de sel-gemme dont s'obstruent
A la clarté, les caves de l'inconscient
Se rue
(Pour que souffre plus creux le hagard patient)
Aveuglément la certitude,
Tout juste inconnaissable à la peur qui s'exsude

Parmi le carré noir hanté d'horreur sans nom
Qui choit du bloc hallucinant mû de secousses
Et dont aucun ne sait s'il doit tomber,
ou non.
L'ombre attire le bloc réel,
ou le repousse

/ Guet vertigineux d'un phosphène à lueur rousse. \

Le propre d'un moi-de-malheur
Cette paroxyste douleur
Prétexte : tel objet banal et périssable
De sable.

OПEPA

Voûte cyclopéenne, ô Dôme noir,
Ô nuit dont les pilastres biaisants
Filent l'effilement sans fin d'un prisme oblique,
Perspectivé pyramidal
Cerclé du pentacle
Vert-luminescent

A ras des dalles — sol —
Où brasero de bronze :
Flamme vert pâle
Mangée de nuit.

Immensité.
Ascende le zénith de la coupole.
Au-delà la vastitude se démesure

Nuit
Que ponctue au nadir
L'ultra microscopique œuf violet
De qui tous rayons, toutes fluences
Convergent sur
Moi.

Rails à l'exode, fatal, désespérant

Par arrêts,
Quels regrets
De gangue cellulaire

ÉCLAIR PRÉNATAL

Un chien m'a regardé longtemps : il en est mort.
Là, sous mes pieds où trou, trouant maelströms de nuit
Compacte, stratifiée en des plaques d'asphaltes
    Avec soudain très loin, très bas :
        Le petit homme blanc
        Evangélisant calme
    Les espaces interstellaires

Puis son ventre grossit : boule de radium
Tant éclatant que de si loin meurt ma rétine
En un dernier chaos de flaques de verdeurs
        Puis de ténèbres.

LE TAUREAU NOIR

Je suis un fantoche en baudruche
Avec un visage de craie
Et des yeux de brique pilée.
Je descends dans l'ombre, en flottant,
L'étroitesse d'un escalier,
Puis, sur le point mort d'un palier,
Vacille d'épouvantement.
Le diable, gnou sans queue et apte
A claudiquer sur ses deux pattes
Sardoniquement me regarde

Avec de longs yeux qui ricanent.
Son col cambré se détendant
Propulse soudain contre moi
Son chef trop fin de taureau noir,
Totem hiératique en carton

Il fuit, enlaçant à ses cornes
Mes tripailles en banderoles.

LA GESTE D'ANTINOÜS OPIAT

A Freud

I

TABLEAU VOLUPTUAIRE

(Au-dessus le gibus de Fatum aux yeux clos.)
Dans la salle opéradique,
dallée de cristal et palmée de bronze vieil
— la lumière vient de la cave —
flagelle Antinoüs les désirantes lianes féminines pour
Dans le parc lilial,
Soi-même enlianer le grand Archangel musculeux

II

TABLEAU HÉROÏQUE

(Au-dessus le gibus de Fatum aux yeux clos)
Dans la sylve opéradique
Antinoüs Opiat casqué antigorille,
En armes homériques et pose gladiante
Guerroie à blanc contre la famille des gorilles

Bondissent contre son bouclier les gorilles croissant :
Le prime haut d'un pouce
L'ultime d'une toise

III

TABLEAU MORTUAIRE

(Au-dessus le gibus de Fatum aux yeux clos.)
Au fond de la salle opéradique
Sous un dais noir ou baldaquin,
Gît Antinoüs Opiat humé par le dieu noir.
Devant le mort :

A gauche :
Les longs-voilées,
Flagellées

En face
Un grand noir
monastique en cagoule
(l'Archangel)

A droite :
La famille
Des gorilles
(trois mains à
terre
et l'autre sur
le crâne)

(Le Fatum aux yeux clos soulève son gibus)
Tristement chaque endeuillé arrache son œil gauche et le croque.

LES DIEUX MANCHOTS

I

Ce soir qui choit sans sursaut comme un lourd foulard de soie
Sur toute face à masquer : c'est le soir que l'on prévoit
Suivi de la nuit sans fin sous qui toute lueur ploie.

Glas ! voici, l'heure est venue. Allons, mes frères, debout.
Mes frères entendez-moi, vous qui sommeillez, corps mou
En tapinois bondissez, espadrilles de veloux [1].

Muscles-onagres tendus. Que la nuit s'étende là,
Sur la rougeoyante glèbe où plus d'un s'endormira,
L'éclair, cru, photographié, dans ses yeux, des coutelas.

Nuit partout. La rumeur sourd, qui va tonner. En avant !
C'est la prière du soir aux grands épouvantements.
Frénétiques il nous faut des lambeaux de chair aux dents.

Nuit partout. Alors tuons, tuons sans distinguer si
C'est un cher de notre chair, ou si c'est notre ennemi.
Faisons gicler sous nos poings le sang de n'importe qui.

La nuit, c'est un drapeau noir. Il faut inonder ses toiles
De flaques de sang humain. Ces écarlates étoiles
Brilleront d'un feu de torche en la gorge d'un qui râle.

Je suis mage, écoutez-moi. Je créerai l'illusion
De vastitudes du noir dont aucun n'eut vision
Mais d'abord, sans prendre souffle, à profonds ahans, tuons!

Dans la nuit, ombre du trône en charbon creux du fatal
Laissez régner sur vous tous un instinct impérial
La soif qu'étanche le meurtre, et ce miracle des râles :

Révolte perpétuelle et sacrifice au nihil.
Trucider par acte pur : seule la raison est vile
Le rêveur inconscient selon sa loi nous agit.

Pataugeant sur les étals des vieux cadavres éclos
En helminthes et en pus, gorgeons-nous de ce sang chaud
Qui fuse des moribonds dont nous détraquons les os.

Et surtout pas de pitié. N'implorez pas le remords,
Est-ce notre faute, ô poux, si nous sommes les plus forts.
A mort les inoffensifs! à mort tous les herbivores!

Nous sommes les fauves noirs des savanes de folie.
Par les ongles, par les crocs il faut que la terre oublie
Ses hôtes ratiocinants, au rythme de nos vertiges.

A jamais, au long des temps de l'avenir, il est nuit.
Le Temps : éteignoir du feu des terrestres incendies,
Sur la planète points d'or, in memoriam des villes...

II

Là. Soudain. Après quel temps? — oh, la démence a menti! —
Au flanc poli de la nuit, cette frange de sanie
Hyaline finement : voici pourrir l'aube honnie.

A l'incendie embrasant, en signal de mort, la terre
La damnation de tout répond : aiguille-mystère
Au chaos originel inoculant la lumière.

Cou roidi, tête au cieux, hurle atavique lycanthrope!
Thorax du noir écrasé sous le pilon des galops
Qu'assène l'astre vengeur, blasphémateur du chaos

Coup de pioche, ô désespoir, au creux mat de l'estomac.
L'holocauste massacreur au souvenir prénatal
Fut vain. Avec le soleil lentement renaît le mal.

L'horreur du chancre-raison jadis extirpé du crâne,
Lucidité consciente à cloîtrer de nouveau l'âme
Si, mage à crucifier, je n'étais la voix qui clame :

Le rêve a menti, pardon! Mais, hommes, il ne faut pas
Trahir sa beauté. Trop tard pour repiétiner nos pas
S'accroupir comme autrefois? Oh non, tous aux promontoires!

Près de l'océan hurleur qui s'informe sous le vent,
Jonchons les grèves, coupons nos mains, nos palmes sanglantes,
Le labeur les pollua, jadis. Lis agonisants.

Dieux manchots. — Raz de marée, engloutis dessous tes houles
Nos yeux hagards, fascinés aux passes des tentacules,
Sous les regards mou-dardés de myriades de poulpes!

De nuit au poêle ensanglanté
Pleurez ô plombagines gémis ton cœur
Griffe ô griffez nénies j'aime peur
De soif et telle à la fuite des heures

Cassez cadran ligne d'acier pâle
Horizontale fuie à l'appel jamais
entendu encore aux soies de pluie
J'aime j'aimerais le temps
et griffes d'or hissez
Sans but ou base sainteté ruse
Cris cassés au cadran dont le
choc en retour d'enfant
prodigue viendra luire à
l'indication des fées casques de
feu des mages pétrel ô variée
pluie de cristal pavillons
pavillons phalènes voix
étouffés des plumes ô Martinique
impartiale pour sans
avoir à le dire adieu

Coq à crever ta gorge
N'épouvanteras point
Blé, lin, de l'huile à l'orge
Le nain bleu du sainfoin

Si ton cri s'interpelle
Accroché par le bec
Aux fers des caravelles
préfère ton rebec

Moralité

De soie ou de voix végétale
Quelque chemin qu'il soit honni
Varie un peu rouge métal
Celui qui le miracle nie

RENAITRE PRÉNATAL

Seule importe la recherche de notre Moi transcendantal.

Novalis

... Au lieu de cultiver leur âme immortelle et de songer à la mort, ce qui avec la maladie doit être l'état naturel au chrétien ...

Jules Laforgue

PREMIÈRE PHASE

Yeux clos et tempes creuses je sombre sous l'horizon
Je deviens un être immémorial
Mes cils blanchissent se démesurent et vivent
Et vibrent, antennes, aux effluves inconnus

Entre mes tempes tendues s'étendent des steppes illunées
Barrées par le silence des banquises de mes vieux sens blanchis
Steppes d'immobilité entrevues par éclairs
Sous la nacelle giratoire où se cloître ma vie. (entre les fentes)

DEUXIÈME PHASE

A la gorge — col d'angoisse enserré
Par le carcan cataractant de l'ananké. —
(Le malheur m'a fixé de ses grands yeux déteints)
axe!

Vers l'équilibre autour du point fixe en ma gorge
Mon corps s'étiole et se dessèche
Ma tête grossit et s'illimite cervicale
Oscillations (fil de platine)
L'encéphale doit égaler le corps

TROISIÈME PHASE

L'équilibre c'est la coïncidence avec le Point Mort
L'absolu.
(transcendantalis)
In metaphysica dicitur punctum stans

NAISSANCE D'UN TOTEM

Quelqu'un dit à l'angekok : « A une enfant de deux ans (un gardien de la Science, pense-t-il) on a montré l'ébauche d'une poupée en chiffons (et il pense : l'image de l'homme-force.) elle s'écria :

— Tiens c'est un coq »

Et parmi sa nuit de pôle l'angekok hulule sous la coupure de l'éclair.

Le vice et la vertu :
Hors de la mer, hors des mains d'Oannès
Adam Cadmon ou moi bardé d'écaille
Tertre d'herbe rase en plein ciel —
sépare par le seul artifice-du-bigle
la grande femme d'ombre Lilith * à la cuirasse de fer
d'Eva revêtue de lumière.
Mais on ne choisit pas entre soi et son ombre
Être maître ou patient
Se créer une auréole
c'est en même temps promettre
son front sanglant à la Couronne
d'épines en vertu de la loi du choc en retour

* dont les yeux sont des gouttes de ténèbres qui tombent en diagonale de ses tempes à la naissance de son nez.

LA VOIE

Le Labyrinthe et le fil d'Ariane — Une enfilade indéfinie de salles dont les murs sont des portes — Une seule porte permet d'accéder à la salle *suivante* — toutes les autres exactement semblables ouvrent sur des placards où l'on meurt en hurlant et devenant artiste ou sur des couloirs qui par un coude retournent aux salles précédentes.

L'œil qui regarde l'œil une aiguille dans l'œil

De l'auto les deux yeux de lumière
Pleurent deux larmes de lumière tremblée
Dans le miroir ou lac

Patriotisme
J'écris à l'encre bleue
Sur une enveloppe blanche
Timbrée de rouge

Absence du Soleil dans l'azur, Soleil spectre
En forme de tunnel dans le céleste roc
Qui, toi mort, a repeint de ce bleu de Maroc
Le Ciel vivant sinon d'un signe de sa dextre

Le féticheur géant des tribus de l'Auroch
Dont la corde de lyre a satisfait le plectre
Pour vainqueur des sons tus au silence d'Electre
Joindre le geste vain d'engendrer l'oiseau Rock

Tel né d'horreur soufflée aux caves du métro
Où nage la sueur en fantoches baroques
Se devinait le bras dont le geste est de trop

Pour signifier le plein du vide ce qui bloque
Le mouvement de Tout quand soudain s'entrechoque
Ce qui allant revient et s'appelle retro

A forme et se saisit ce qui existe, — et poids
Même énergie où tient vigueur c'est dire Vin
Or dans vin il y a bouteille ou bien tonneau
Le concept de capacité étant amphore

Tout ce qui est abstrait a tort d'en rester là
L'idéal est un œuf et Dieu forme trois boules
La rondeur est aspic et tout Esprit s'écroule
Si l'Image Première et seule n'est pas là.

HOMMAGE FRATERNEL
ou
LA BÊTE IMMONDE

I

Vous êtes des trous d'ombre
Creusés en formes d'hommes
Grossièrement sculptés à l'effigie de la figure humaine
Taillés dans le blanc peint de l'espace sans bornes
Et vous me regardez avec de grands yeux vides

Ce regard où je cherche en vain
Quelque chose d'humain
Ce regard est horrible

Alors que j'y cherchais l'antique conscience
Alors que j'y guettais la naissance d'un être
Que je me penchais plein d'amour
Vers mon semblable aussi malheureux que moi-même
Prisonnier de l'aveugle cachot du désespoir

A la lueur mourante de la flamme adorable
Je n'ai vu désormais qu'un voile sombre opaque
Que rien même le vent ne pourra soulever.

II

Nuit maudite à jamais interdite entre toutes
Nuit où le feu sanglant de mon regard troua
Ce lac de boue obscure absurde et verticale

Et tout voyant vacillera sur ce spectacle
Au fond des yeux que je croyais d'un frère pas trace d'âme
Ni le stigmate saint ni le sacre infamant
Qui marquèrent jadis l'homme des origines

En place un trou vorace
Un abîme aux gueules béantes
Une absence ventouse aveugle soif de proie
La rapacité nue
La folie et l'horreur du chaos qui foisonne et ravage alentour
La contagion bestiale de l'informe
L'avidité de qui n'est pas
La succion du vide bouche d'ombre des morts
La pourriture noire aux éclairs de phosphore
Le vertige sans fond du néant qui dévore

Qui jamais comblera la soif du trou béant
Un regard de plein ciel brûlant de désespoir
Le feu d'un œil où tout le ciel se désespère
Mystère de l'amour trop semblable [1] à la mort

LES QUATRE ÉLÉMENTS

à Rolland de Renéville.

Si je dis Feu mon corps est entouré de flammes
Je dis Eau l'Océan vient mourir à mes pieds

Vaisseau vide immergé dans un cristal solide
Creuse momie aux glaces prises et je dis Air

Terre et le naufragé prend racine et s'endort
Sous les feuilles au vent de l'arbre de son corps

De sa bouche le songe engendre un rameau d'or
De sa bouche terreuse expirant ses poumons
Retournés vers le ciel tonnante frondaison

Moisson rouge au soleil de minuit et de mort

AU VENT DU NORD

Tu vis, tu ne vis pas tu rampes dans la pierre
Prisonnier d'un songe
Amant dans un rêve
Écrasé d'avance
Par le trop lourd corps-mort
De marbre de ta mort
Que tu cherches hurlant depuis des millénaires

Dans les ravages et les cadavres de ton corps
Alerte épouvantail claire-voie au vent du nord
Dansant et suant de vertige
Sur un sol d'air fuyard où ton poids c'est la peur

Cœur éclaté vidé de sang et de sanglots
Pris au gel de l'air
Sous le ciel de pierre
A jamais emmuré dans un cristal de froid

L'ÉTERNITÉ EN UN CLIN D'ŒIL

à Arthur Adamov

Quiconque voit son double en face doit mourir

Échéance du drame au voyant solitaire
Miroir un œil regarde un œil qui le regarde
Offert et renoncé pur don et dur refus
D'étrangère qui n'en peut plus qui n'en peut plus
Donatrice abreuvée aux sources des insultes

Hantise du reflet glacial ombre vaine
De ce double avéré plus soi-même que soi
Simulacre nié de menteuse lumière
Perdue aux ondes d'ombre aux sombres eaux de mort

Miracle du regard regardant l'œil qui darde
Un inverse regard vigilant assassin
Provocateur
Assassinat se dit suicide au jeu mortel

Immortelle qui passe à travers le miroir
Pupille que contracte un acte pur détruire
C'est l'étoile-fantôme à l'âme de feu noir
Le point nul en son propre intérieur vibrant

L'œil dévorera l'œil au point nul éternel

LA TÊTE COURONNÉE

Délire don tonnant du songe et des écumes
Anneau d'onde vibrante au creux futur virginité
Entre moi-même et le néant qui m'a hanté
Ma tête ballottante au vent en vol de plumes
Étincelante au choc des marteaux sur l'enclume
S'éblouit de son sort d'or pur immérité
L'assaut des marteaux l'environne
Sur son front forge sa couronne
Cercle ardent sacerdoce infamant du malheur
A grands coups de douleur ruisselante écarlate
J'ai peur qu'à force de splendeur
La tête éclate

« *Rêves* »

Je marche automatiquement
Dans la rue en m'éclaboussant
Moi s'arrête et toujours je marche
Moi est un monstre et je suis l'arche
Qui s'en éloigne d'où l'accident

ÉCLAIR DE SUIE

Soir d'hiver — ténèbres sursaturées d'humidité —
Méchanceté et fugue sautillante de Yann
Canal prénatal et mortel.
A sec dans les brumes et boueux

Elephantiasis
Symbole de vérole — Grande maigre excentrique
Chapeau gigantesque — face noire bleutée
Je suis — suis-je? — une élégante silhouette
féminine — svelte tailleur — fourrure — chapeau — bas
de soie — jambes fines

Face à face — je ne regarde que les mains blanches effilées royales
Mon regard monte lourdement et rencontre une face énorme rougeâtre — violacée — tuméfiée — aux yeux brûlés pleureurs presque invisibles parmi les bouffissures qui tiennent lieu de joue et de sourcil
Ça n'a rien d'imprévu

LA NUIT ET LA FIÈVRE

Comme je m'applique
Sur un dessin intitulé boussole
Variation sur un verre de montre ou un compas
L'ampoule électrique
Qui baigne ma chambre
Soudain jette une lumière garance
Et se met à chanter une complainte
débilitante
L'audition astrale n'est pas due à des vibrations
Je m'enfuis par le plafond
Juste avant qu'elle éclate
En hymnes violents et en obscurité

Seul sous la calotte céleste grise
Striée d'un éclair de suie
Filante brisure à peine entrevue

Hélas sur mon crâne
Dégarni par une calvitie de circonstance
un infini fil de boue
Tombe du zénith
Cordon ombilical chu du nombril zénith

Quand on sombre sous l'horizon...

Il est jour presque crépusculaire. Esplanade d'animation. Un tas de sable mouillé devant le Palais Rémois. Des amis et moi. Je roule amicalement le copain (Chameau) dans le tas de sable, je lui jette du sable sur la figure. Il est submergé. Quand je le retire il est mort. Tout blanc, comme en baudruche, haut de deux pieds. Songeant aux possibles histoires de police je mets le très léger cadavre autour de mon cou. Pour le dissimuler mon fils [1] saute sur mes épaules. La nuit est tombée. Je galope. Le boulevard qui longe la gare devient un chemin vicinal bordé d'un fossé plein d'eau et d'une haie. Le chemin vicinal devient un rempart où mon galop résonne : mon fils a disparu. Au bout du rempart devant moi : étang ou marais, vannes, plantes aquatiques. Possibilité d'y jeter le cadavre qu'on ne retrouvera jamais. Les créneaux du rempart se rapprochent et me serrent les tempes. A droite et à gauche plaines de sables ensoleillées. Grand jour, plus clair que nature. A gauche deux athlètes un petit roux et un grand noir barbu combattent sans grande ardeur. A droite un quadrille de jockeys en blouse de soie font des grâces avec leurs cravaches sous le muffle fumant d'un grand taureau noir svelte identique à celui que je vis autrefois, nageant dans le canal et lançant en l'air, avec ses longues cornes des défunts et des ustensiles de ménage, de cuisine. Les créneaux me serrent tant les tempes qu'un soleil cramoisi éclate dans un violet très sombre.

MOI ET MOI

Incident de frontière entre rêve et veille : un épuisement soudain m'ensevelit, je sommeille sur un divan. Quelqu'un entre : j'entends, je n'entends pas, je dors, je m'éveille, je continue à dormir.

En un instant naît la scission mémorable. Moi-qui-veille se lève et montrant au nouveau venu Moi-qui-dors toujours étendu sur le divan dit en se penchant :

— « Il dort. »

Sans la moindre angoisse.

La crainte commence à saisir Moi-qui-veille quand Moi-qui-dors s'agite et crie en proie aux lémures du profond sommeil. Moi-qui-veille se tournant vers son hôte dit finement :

— « Il rêve. »

Moi-qui-dors se dresse brusquement sur son séant. Moi-qui-veille poussé par un souvenir de solidarité l'aide à se dresser complètement.

Spectacle unique : Moi-qui-veille prend le bras de Moi-qui-dors, comme on fait un convalescent et tous deux (ou tout un en deux) font au pas le tour de la chambre.

Au secours! Moi-qui-dors chancelle, Moi-qui-dors s'affaisse. Il échappe à Moi-qui-veille et tombe très lourdement sur le sol. Son crâne rebondit.

Moi-qui-veille, toujours debout, le contemple, puis inquiet, se tourne vers son hôte et dit :

— « Très ennuyeux, quand il faudra que je rentre là-dedans (et il indique du pied Moi-qui-dors étendu, inerte) je me trouverai courbaturé et j'aurai mal à la tête pour le reste de la journée. »

NUIT DE BAL

Un bureau de tabac sur une place de
village
Bravant le mépris de la « jeune fille
qui n'a pas d'épaules » j'y vole deux
écarlates boîtes de cigarettes.

Fuite sur une route rectiligne.
Vautré dans une voiture à bras qui
roule d'elle-même.
Jusqu'à un croisement de route.

Cent mètres à pieds.
Maison solitaire dans la campagne
« TAVERNE ALGÉROISE »
J'entre avec la nuit finissante.

Rez de chaussée.
Sombre : on boit sur des barriques
Escalier de meunier.
Vers le premier étage. Salle enfumée et populeuse
Où, conflagration de la Rencontre.
Vers moi le Magicien *
(Jeune oriental vêtu à l'européenne)
Oh, ses passes et ses yeux d'envoûtement
à jamais sur mon âme.

L'oubli décolore le reste...

Incantatoires apothéoses indicibles car :
L'angoisse des caves de ténèbres,

* J'y participe.

sœur de mes veilles et sommeils
S'exalte, se divinise et se métempsycose
En la très rare extase d'Angoisse
(qui n'est pas d'un mortel.)

Au fond le plus reculé de mes
cauchemars oubliés
C'est une étanche cellule d'où diffuse
Toute la lumière originelle

(Son intensité inondant un
aveugle vivant voilé de noir
le tuerait.)

C'est tout de qu'Il m'a permis de
dire.

Autobus. place Blanche non conforme. Infime jeune homme à grand chapeau et foulard rouge. Passage couvert de vitres. Antiquités. Nettoyant les vitres, femmes de mauvaise vie. Vieillissant quand j'avance. Ronde flasque des deux vieilles. J'entre. Chambre de tante. L'obèse vieille à camisole de pilou porte dans ses sales mèches blanchâtres une petite chouette à yeux nets. Puis... Peut-être un gros rat blanc ou un chat
???

DANCING

Sombre salle. Le champ de vision du rêve n'en embrasse pas le périmètre. Inconnu.

Donc salle illimitée et sombre.

Encombrée de stalles ou boxes dessinant des courbes compliquées tendues de cramoisi.

Des couloirs en pente glissent entre les boxes. C'est dans ces couloirs qu'on danse vaguement. Dans les stalles des groupes d'hommes et de femmes pâles vêtus de sombre. Peut-être connus; peut-être espagnols.

Tout est sombre, de velours et cramoisi

Ainsi le Jazz.

CAVE EN PLEIN CIEL

Une femme qui se prétend ma mère me conduit aux bains froids qu'elle croit chauds. Jeanne, la chamelle naine, joue à cache-cache avec des amis, le long de notre parcours. Je l'ai reconnue tout de suite mais elle hésite longtemps, gênée, avant de m'aborder. Aussitôt après je laisse là toutes mes occupations et je la suis jusqu'à une crémerie au coin de deux rues peu fréquentées avec une porte donnant sur chaque rue. Devant il y a un rassemblement de touristes ou de personnes qui attendent l'enterrement

Intérieur de la crémerie : une double rangée de lits parallèles dans le sens de la longueur où s'agitent des malades aux longs cheveux noirs sur des draps blancs. Dans un coin à la tête des lits un phonographe énorme, noir, guttural. Ses beugle-

ments font souffrir les malades mais on ne peut le faire taire. On sort de la crémerie par l'autre porte et l'on se forme en caravane pour aller visiter une haute maison de briques clairement brunes rougeâtres et friables. En ruines, seuls les quatre murs très hauts. Le rez-de-chaussée défoncé laisse voir des caves très profondes divisées en deux compartiments par un mur.

Les autres descendent dans le compartiment de gauche par un escalier de fortune plâtré à neuf, puis montent au fond, par un escalier semblable pour visiter la tour, paraît-il. Ils s'éclipsent.

Je reste seul sur le mur qui sépare les deux caves. Je me laisse tomber dans le compartiment de droite. Chute d'abord très lente puis uniformément accélérée évidemment. Tout en tombant le long du mur je contemple sa paroi de terre rougeâtre recouverte de mousses vert pâle. Quand la vitesse de ma chute m'effraye, je freine en râclant le mur avec l'ongle de l'index de ma main gauche. Doucement j'arrive au fond. Là, en vain je cherche à la base du mur la porte blanche à l'arceau gothique qui me figurai-je devait me permettre de rejoindre originalement les autres. Rien. Le mur uniforme immuable. Le ciel limpide très loin. Seul.

LA FOIRE AUX BŒUFS

Jaillie de l'Esplanade la rue déserte, pavée en dos d'âne. Contre toutes prévisions coutumières, elle aboutit à une plage de gravier gris. L'eau des grands Lacs soudain surgit. A gauche un ponton ripoliné de blanc, à rampe de cuivre. Bouées, ceintures de sauvetage, personnages officiels glabres, à casquettes galonnées. Descendant la plage, un vague troupeau de buffles vient s'abreuver. Sous un ciel limpide et très clos, les eaux à l'infini parsemées d'îlots, — terres rouges, végétation luxu-

riante très verte. La foire aux bœufs, fête instituée par les Amériques : cavalcade aquatique longeant le ponton de gauche à droite. Le clou de la cérémonie : un bison de granit moussu, haut comme une cathédrale supporte sur sa bosse deux cent quarante-trois marins américains également bossus. Il s'avance à grand trot en faisant gicler des montagnes d'eau devant ses genoux. Défilé d'îlots à vitesses variables, suivis de tortues porte-bagages. Chaque cornac d'îlot clame sa vitesse horaire en passant devant le starter-à-une-dent qui enregistre sur le ponton. Un cornac propulse à grands moulinets de bras un îlot grand comme une assiette sur lequel il est juché. Il siffle étrangement en passant devant le ponton, — le starter proteste. Vitesse-maximum cent soixante et un kilomètres à l'heure par un long canot bariolé de bleu sombre et d'écarlate comme un lingham-fétiche nègre.

LES CHARITIOTS

Drapeau tricolore claquant dans le ciel bleu. Échafaudages. Maçons. Blanches constructions cubiques. Entrepôts de bois de charpentes. Plâtre. Sur des tas de sable jouent des enfants de l'assistance publique — galoches, tabliers gros-gris — cache-nez en tissu pyrénéen — grands bérets blancs cassés devant comme des casquettes d'apaches. Petites faces ternes blondes bouffies yeux bleus ou gris. Rassemblement. Scène de studio. Les petits charitiots, fils abandonnés de voyous pâles sont rangés en arc de cercle. Tous identiques. A la main gauche un petit pot de chambre, le bras droit retrousse un pan de tablier. Synchrone masturbation urinaire sur un rythme cardiaque.

VENIN

Par-delà la grille d'un jardin public un minuscule négrillon fort têtard et ventru trottine sur les plates-bandes. J'entre. Dans l'allée un petit serpent vert et blanc. Stupide je tente de l'étrangler de ma main droite. Douloureuse morsure de la paume à la naissance du pouce. Est-ce venimeux? En silence le négrillon ouvre la gueule du serpent mort et montre un crochet où se voit nettement le canal du venin. Je prends mon canif et dessine à la place de la morsure une sanglante coupure en x.

CONVALESCENCE ENFANTINE

Fièvre scarlatine. Les provisions, un petit croûton de pain sur la table de nuit. Aux limites tendues de la confiance, j'écoute gravir l'escalier un pas trop réel. Celui de la garde malade amie sans doute. Et voici que dans le cadre de la porte paraît l'Ogre (trapu — trois mètres de haut — costume renaissance à crevés —) Dans un spasme angoissé je jaillis, froid-suant, de mon lit. La porte barrée, fuite par la cheminée — Et la cheminée s'étrécissant en montant j'étouffe

ARSENAL

Franchissant un gigantesque pont de fer qui surplombe des voies ferrées, je vais vers une femme maternelle prostrée sur

un remblai. Avec toutes sortes de ménagements la prévenir du deuil qui la frappe. Loge de concierge dans une ruelle vide. J'offre, sans grande conviction, des consolations charnelles, à une veuve d'un certain âge. Prostrée, elle m'éconduit poliment. Dans les ténèbres, frotter le cuir de mes souliers au moyen d'une bougie. La graisse des morts. Une flaque de petit jour croissant au centre de la nuit : se dessine un vaste « court » de ce tennis si particulier. Un hangar en bordure. Joueurs de pelote basque. A tour de rôle ils lancent un chat sur le toit du hangar. Le chat en dégouline les reins brisés. Ils ramassent le cadavre et le propulsent à perte de vue au-dessus d'un filet situé à mi-chemin de l'horizon. Je me mêle aux joueurs, près du hangar. A mon tour je jette un chat sur le toit. Mais vivace il retombe sur moi. Enragé, ce chat dont je ne puis me dépêtrer, me laboure de ses griffes suraiguës, les lombes et l'aine.

RÊVE DE MORT

Éveillé en sursaut dans ma chambre d'enfance par... ou bien un bruit d'appel ou bien le brusque souvenir de... ou bien...

La défunte poussant une brouette arrive devant ma fenêtre à hauteur du premier étage. Elle chemine sur le faîte de murs de clôture aux nombreux méandres. Un instant j'aperçois plus loin des taxis, qui suivent le même chemin en roulant sur le vide, et cela me semble justifier l'étrange itinéraire choisi par la boiteuse défunte et sa brouette.

Étranglé de peur, j'éveille mon père. Il vient dans ma chambre obscure. Dont la porte s'ouvre soudain : je crie. Dans l'entrebâillement je vois à nouveau la défunte accompagnée d'un maquignon ou d'un plâtrier. Impossible d'allumer l'électricité. J'entends cette réflexion formulée à haute voix : « Ce serait commode en cas de danger », qui met le comble à ma frayeur.

D'une voix blanche j'interpelle la morte :
— Où habites-tu maintenant?
— A l'hôpital de l'Hôtel de Ville, c'est l'hospice.
— Comment as-tu pu venir jusqu'à moi?
— Par l'établissement de bains à vapeur ou le lavoir.
— Ah! oui, c'est ouvert toute l'année?
— Non, l'hiver seulement.

Je vais reconduire l'homme et cherche à verrouiller une porte sur un espace de plâtras et d'ouvriers crayeux éclairés à l'acétylène, qui ricanent de ma frayeur. Le porte change d'aspect pendant que je verrouille et je me trouve mettant les crochets à une clôture de poutres extra-légères. Je pense : pour les chevaux. Je me retourne et vois alors un vaste hangar plein de chevaux et de charretiers qui mangent en famille. Un veau noir s'avance vers moi pour jouer. Je pense : heureusement inoffensif. Subitement une vache noire furieuse, toujours enceinte ou bonne laitière, fond sur moi avec une agilité prodigieuse. De toutes mes forces je cherche à maintenir ses cornes qui tendent à m'étriper. En criant : « Défendez-moi! » L'homme répond : « Ce serait très cher, mais jetez votre médaille. » Or je vois bien à cet instant une médaille pendue à un bracelet autour de mon poignet gauche. Mais je *sais* que cette médaille est *imaginaire*, par conséquent je ne puis la jeter. Désespéré, je me sauve en faisant des bonds immenses et mous.

L'OISEAU LA MORT

En tentant de traverser le carrefour coutumier de deux boulevards je laisse tomber une trousse de cuir par un faux mouvement. Elle s'ouvre, et les objets métalliques (sans doute des instruments de chirurgie) qu'elle contenait se répandent au loin sur la chaussée gluante et boueuse. Il pleut. Plein de honte,

je cherche à rassembler les petits instruments pour les renfermer dans leur trousse, mais la tâche semble interminable. Mes mains se couvrent en vain de boue. Pour ne pas m'écraser, une foule d'autos, de camions et d'autobus s'arrêtent et font un encombrement. Penché, je lève un instant les yeux et vois, qui me contemple, un tout petit enfant pauvrement vêtu (tablier à carreaux bleus et blancs, un cache-nez de tricot brun sur la tête). Un chauffeur d'autobus crie contre cet enfant dont je prends la défense. Abandonnant la trousse dans la boue, je m'éloigne en tenant le petit par la main. Une vieille mendiante en vain proteste. Nous montons un boulevard qui aboutit à une immense cité en ruines, comme incendiée. D'immenses pans de murs en briques. Des trous de fenêtres s'ouvrant sur le vide. L'enfant me propose d'aller goûter dans une cave béante à droite. Il me montre qu'il porte un petit panier d'osier contenant de la nourriture. J'entre dans cette cave avec une grande répugnance. A la place des immondices que je croyais trouver, son sol, formé d'un éboulis d'immenses pierres de taille, laisse voir, dans ses failles, les pieds aux orteils écartés et une partie de jambes maigres et noires de trois cadavres, à demi enterrés la tête en bas. Nous sortons dégoûtés pour nous retrouver dans un paysage d'une étrange beauté. Ciel bleu et pur sans soleil. Nous sommes dans un cimetière splendide où le marbre gris clair des mausolées s'oppose à la sombre verdure des cyprès et des ifs. Ce cimetière assez petit s'élève au sommet d'une colline basse et arrondie dont les pentes sont couvertes d'un gazon éclatant et régulier. Soudain, entre les tombes, une autruche gigantesque au plumage très blanc bondit et se sauve sur les gazons en faisant des crochets. Je cours derrière elle en cherchant à attraper une de ses pattes avec le bec de ma canne. En vain. Revenant sur mes pas, je me surprends à dire devant l'enfant cette phrase : « Je savais bien que je ne l'attraperais pas. » *Au fond, si je poursuis les oiseaux, c'est par foi.*

RÊVE DE MORT

A la sortie du banquet mortuaire où il fallait être gai (clause spécifiée dans le testament de la défunte), nous allons prendre des places dans le hall d'une salle de spectacles. Quelqu'un m'apporte un document : c'est un dessin représentant une coupe sagittale de la tête de la défunte [1]. J'en conclus qu'elle n'est donc pas morte de sa belle mort, comme on a magnifiquement dit, mais qu'elle a été assassinée et que, « *par conséquent* », elle vit encore. Je pars immédiatement à sa recherche. Ma mémoire peine en vain pour retrouver le souvenir des derniers jours de la morte et du moment du crime horrible où je me sens directement mêlé.

RÊVE A COMBLER

Passage couvert, arcades : la nuit sur des architectures ténébreuses. La pluie vernit d'immenses murs noirs ruisselants et brillants devant les feux des becs de gaz. Je cours à une singulière porte de pitchpin ornée d'un petit autel à la Vierge.

En ouvrant la porte qui résiste, je coince et j'écrase un pied de cadavre.

Je me trouve dans une cuisine : sous une hotte de cheminée, un grabat où gît G.M.

Du rebord de la hotte, un récipient renversé a laissé couler du métal en fusion sur sa face qui n'est plus qu'un trou de chair grillante et saignante depuis le menton jusqu'aux yeux vivants qui me voient. M. cherche à retirer à l'aide d'une cuiller le métal en fusion de la plaie; elle arrache des fragments d'os et de chair.

LES ARGUTIES DE LA CONSCIENCE DU RÊVE

La paralysie des côtes, l'engourdissement des membres.

De la fenêtre au premier étage d'une maison campagnarde où j'ai habité enfant je vois la cour non conforme : non plus en entier, dans le champ de vision de la fenêtre — un angle droit de murs en dissimule une partie. Cette partie invisible est source de peur.

J'avance malgré moi dans la cour vers l'angle. Je retiens ma marche. Une force étrangère (moi dédoublé ou un parent) me pousse. D'où jambes de coton. J'essaie de raisonner contre ce qui me pousse : vous savez bien que le résultat de ma marche en avant sera effroyable, alors pourquoi?... En vain, je franchis l'angle de terreur. Brusquement, d'une auge à porcs, sort et vient vers moi un être féminin sans âge — de taille naine : il m'arrive au creux de l'estomac. Cheveux d'étoupe. Immense face sous un gros front concave. Face en forme de cœur concave aussi. Yeux jaunes. Chair rouge sanguinolente et graisse jaune. Un cou long abominablement grêle et désossé. Corps trapu dans un tablier vert. L'être marche sur moi. J'avance vers lui malgré moi. Rencontre. Ses gestes durs et mécaniques d'automate rencontrent très douloureusement mes membres et mon corps flageolants, engourdis.

La chambre de mon adolescence.

Trou mémoriel (allusions censurées au complexe d'Œdipe). Puis...

Dans mon lit très vaste, la partie inférieure d'un corps de femme, à partir de la taille. Comme d'une statue brisée. Non pas de marbre, mais de toile blanche gonflée de terre à modeler ou de baudruche gonflée d'air. Comme ma main atteint l'entre-

jambes absolument asexué (de même les pieds n'ont pas de doigts séparés), les jambes s'écartent horriblement en un ralenti de cuisses de grenouille galvanoplastique.

Je saute en bas du lit. Le fragment de corps est maintenant debout devant la glace de l'armoire. Je fais constater à quelqu'un (moi dédoublé ou un parent) que si je prends conscience claire (que je rêve?) en pressant l'un contre l'autre les extrémités de mes auriculaires, le fragment de corps s'affaisse et se dégonfle. Mais c'est pour moi un effort surhumain que je ne puis faire durer qu'un instant — cet effort m'empêchant de respirer. Aussi, à chaque effort, le fantôme s'affaisse moins; à chaque détente de ma part, il se redresse plus fort. Rythme d'angoisse; j'abandonne la lutte en tombant épuisé sur le bord de mon lit. Plein d'horreur et de dégoût, je vois les jambes s'avancer lentement, inexorablement vers moi.

LE RITE OBSCUR DU MYTHE SOUTERRAIN

Par un tournoiement d'immenses marches vers un cintre bas, l'entrée du temple. Devant la foule debout, deux monuments de guingois; un banc de vieux chêne demi-circulaire qui supporte une forme pauvre (Mami) entourée de cierges, — en face deux autels superposés comme des couchettes de paquebot, l'autel supérieur catholique, l'inférieur table de sacrifice druidique, ou autel de secte biblique antique, telle l'essénienne.

Un homme (je dis à tort sacristain) debout dans l'hémicycle du banc prêche ou psalmodie obscurément, mais après chaque verset il injurie d'une façon extrêmement grossière le public, surtout ceux qui entrent.

Puis un prêtre catholique officie sur l'autel supérieur.

Au fond du temple obscur un chœur barbare chante un

hymne ancien et noir des premiers temps du monde, avec une violence inouïe. Je crois distinguer un mot hurlé comme « Monoël » (?).

Un prêtre d'une religion inconnue, au costume étrange, à la tête rasée, vient se placer au bas des autels.

L'officiant chrétien se retourne et laisse alors apercevoir, au-dessus des habits sacerdotaux coutumiers, qu'il est ceint d'un tablier blanc brodé, plus long que celui des soubrettes.

Les deux prêtres se contemplent dans une atmosphère d'attente tendue de miracle.

L'officiant dénoue son tablier et l'offre à l'étranger.

Aussitôt l'autel inférieur, par un mouvement brusque de bascule, prend la place de l'autel chrétien qui tombe.

La salle hurle de joie frénétique. Le mythe souterrain triomphe.

Fin de l'ère chrétienne.

RENCONTRE DU MORT

Janvier 1928

Au printemps dernier j'étais en voyage lorsque un faire-part m'apprit la mort presque subite — phtisie galopante — de D.S. Depuis je n'en entends plus parler. Je n'y pense plus.

La nuit dernière je me trouve dans une salle à manger de village. Murs peints à la chaux, table ronde recouverte d'une toile cirée déteinte. Entre D.S. qui se campe en face de moi, de l'autre côté de la table. Je suis plus gêné que surpris. Il parle.

— Que fais-tu maintenant?

Je réponds évasivement tout en cherchant comment je

pourrai moi-même le questionner sans le blesser. Il me semble que lui rappeler sa mort serait de très mauvais goût. Sentiment de malaise.

— Mais toi-même, depuis (à ce moment j'hésite d'autant plus à m'expliquer, que je me demande si je ne fais pas erreur, si, par exemple, ce n'est pas un de ses frères qui est mort. Seule ma raison discute. Au fond je suis convaincu que c'est bien lui le mort : son aspect même me le prouve je ne sais comment) *ce qui s'est passé*, je ne t'ai plus revu. Tu ne peux plus être étudiant en médecine?

— Non, bien sûr, (sa voix semble s'attrister sur son sort, il a l'air de se considérer comme étant dorénavant un pauvre petit être bien falot) vois-tu maintenant, je (sa voix hésite) suis dessinateur chez un architecte de... (un petit village de Seine-et-Oise dont j'ai oublié le nom).

— Et tu ne revois plus tes anciens amis?

— Mais non (ton de l'évidence). Je ne peux plus. Je ne vois) aucune des personnes que je connaissais avant... (très gêné avant... *ce à quoi tu faisais allusion tout à l'heure.*

A ce moment je m'aperçois qu'il a changé de coiffure depuis sa mort. Ses cheveux plus courts lui donnent un air vieillot qui va bien avec sa voix changée cassée.

Je me rends compte soudain, sans grand étonnement qu'il est entièrement nu et que j'ai pour tout vêtement un tutu de tulle vert.

RÊVE

Chambre d'hôtel : sur le lit — agacement de M. absente et de son petit mari moustachu qui fume —

Couloirs — A la recherche de M. — dans un entrebâillement une grosse femme de chambre me regarde comme un malfai-

teur. « Voulez-vous mon pied dans le cul » Surprise de ma violence prise en faute — angoisse de Miki perdue

Pergola : 2 femmes — dont comtesse X que je veux hypnotiser

Elle : Ô ces yeux combien de fois aujourd'hui?

gêne

La foire : un cousin mort — en zouave kaki sorti sans permission pour me voir parle un argot incompréhensible sur suites possibles de son escapade

III[1]

Tic Lapeur

« Ma mère, disait l'enfant[1] que l'on croyait à tort hydrocéphale, je voudrais de l'argent pour acheter des livres, et m'enivrer de belles histoires. »

Comme sa mère était trop pauvre pour lui fournir cet argent elle répondit : « tu n'as qu'à faire toi-même des livres que tu liras ensuite. »

Or l'enfant que l'on croyait hydrocéphale obéit et devint ainsi le plus grand génie du siècle.

Quand il fut seul dans sa cellule, il songea qu'il lui fallait un bon dieu. Pour que ce dieu répondît à ses rêves il se contenta d'acheter un bloc de matière perpétuellement plastique. Il plaça cette boule pétrissable sur sa cheminée et chaque soir la modela à sa guise.

Ce soir on peut voir un petit être aux vastes oreilles qui porte son sexe fièrement campé sur le sommet de son crâne.

L'amant de la lamproie au baiser cyclique glisse éperdument sur la pente du couloir métallique qui le conduira immanquablement à la filante filière d'où il sortira fil de chair.

On se fit passer de main en main la carte du nouveau venu. Or cette carte était magique et chacun, avec la plus entière bonne foi y voyait des signes différents. C'est ainsi que Rog Jarl lut

Tic Lapeur
Architecte de la destruction universelle

alors que sous les yeux de Nathaniel l'inscription devint

Toto l'Ermite
Victime des huîtres.

Ultime révélation la jambe de bois de l'archange du dernier jour est faite en réalité d'un treillage de fer, c'est la tour Eiffel renversée et toujours enguirlandée, comme jadis, au soir des grandes eaux, de ses troënes lumineux.

Son gibus est sans fin, littéralement il se perd à une hauteur infinie et doit se perpétuer continuel cordon ombilical du nombril de l'Univers

Comme il est écrit la terre tremble. Une énorme fissure grandit sur l'écorce du globe allant d'un pôle à l'autre.

Les sanglots des hommes brisent leurs dents, ils roulent éperdus en tas, tandis que la pelure terrestre en un vaste mouvement d'expansion s'étale sous forme de plateau circulaire. Et du même coup la planète vomit son feu central aux espaces sidéraux. Il fait soudain un gel de — 273 degrés centigrades. Le globe est devenu une assiette. Chaque méridien un simple rayon de cercle. Et dans la foule du dernier jour le philosophe antique qui prétendit que l'univers était un plateau crache d'orgueil à la face des défenseurs de l'univers sphérique. Il apporte des mesures et des calculs et des preuves expérimentales. Le tout se perd dans la forêt amusante des chiffres.

Tic Lapeur assis à la turque au sommet de son armoire à glace calamiteuse grelotte d'admiration. La planète est plate, c'est une assiette. Ou plutôt non une écumoire. Car l'anus de chaque volcan débarrassé du feu excrémentiel s'ouvre désormais comme un œil sur l'espace infini *d'en-dessous*.

Et c'est un tableau d'un symbolisme hautement moralisateur que cet ensemble : un pâtre d'Idumée debout au bord d'un cratère béant sur le vide, avec tout le ciel d'étoiles sur sa tête, et sous ses pieds, visible à lui, tout l'autre ciel d'étoiles agrémenté, par un phénomène de l'optique nouvelle de son propre reflet.

Préface : dans ce merveilleux fatras quelques âmes de bonne volonté découvrirent des révélations essentielles

Monsieur Tic Lapeur lit tous les livres humains traitant de l'évolution des espèces en commençant par la fin et en finissant par le commençant.

Le symbole mystique de cet acte se dévoile quand on contemple dans un miroir de poche les signes A Ω : ils deviennent alors, en effet, Ω A

Parmi l'infinité de sens possibles que cache ce symbolisme, nous jetterons en pâture, aux malheureux encore épris de savoir ce sens intellectuel :

Dans le cours de la genèse vraie l'homme vivant, postérieur aux anges troglodytes des caves du ciel, aux hommes souterrains et hommes reflets, fut antérieur aux animaux. Ces derniers ne sont que le résultat dans l'échelle descendante de l'évolution destructrice, de la dégénérescence de l'homme déchu de l' « état primordial ».

Le baiser de la lamproie sur son orteil violet éveilla Tic Lapeur. Sans perdre un instant il se mit en transes :

Hommes à la face tachetée de boutons de culotte, s'écria-t-il, voici l'Ère du Benzène et je suis son prophète.

Je vous raconterai de merveilleuses histoires............

....

la surimpression cinématique ←

(Ici grâce à la parabole du « Grand Éléphant poreux » il inculque à ses frères l'équivalente réalité de tout et la vanité des abstractions)

L'entomologiste insectivore endort du sommeil éternel la famille des lépidoptères grâce à l'inhalation merveilleuse du CCl^4.

Ici quelques notions élémentaires de chimiothérapie ne seront pas inutiles :

Le méthane CH^4 donne par substitution plusieurs dérivés chlorés $CH^3\ Cl$ méthane monochloré $CH^2\ Cl^2$ ou chlorure de méthyle $CH\ Cl^3$ chloroforme, CCl^4 tétrachlorure de carbone (anesthésiques analgésiques hypnotiques et toxiques)

C'est dans ces brumes volatiles que s'estompent les collections d'insectes des vitrines, antiques cités mortes, villes d'Is endormies aux cloches du tétra (je sais ce que je veux dire.)

les articulés,
|→ définition terrible

Voilà l'arme de l'homme contre l'Insecte. Or chacun sait que l'insecte c'est le Malin.

Le Chœur des Concierges

La roue de la vie faussée aux vicissitudes des siècles a voulu qu'en cette année, Osiris et Isis échouassent en qualité de concierges dans un somptueux hôtel meublé de la rue de la Charbonnière à la Chapelle.

Monsieur Tic Lapeur[1] essoufflé s'assit. Il ôta son chapeau clac le bourra de papiers chiffonnés pour éviter les déformations, frotta une allumette contre sa joue mal rasée et mit le feu à son couvre-chef. L'incendie rougeoyant aux cimes des forêts illumina la planète. Puis Monsieur Tic Lapeur s'éloigna, s'étant coiffé de cendres.

Après l'ère de l'escargot mafflu voici venir l'ère du Benzène. La sécheresse volatile des fontaines du Benzène. Tem-gouël, thrrr... grasse de velours CCl^4.

1) *Mort-né* [1] *!* ou le médecin criminel

Souvent on a dit que se réduisant à l'être limité il sortit
* enfanté, poussa un cri terrible à la vue des faces humaines aux
ignobles stigmates qui guettaient son entrée dans le monde
réintégra le sein maternel dont la gibbosité — horreur de la
maternité — diminua peu à peu pour retrouver sa ligne vir-
** ginale neuf mois après. En réalité si réalité il y a le docteur
de Mont de Marsan préfecture des Landes fut appelé le soir du
8 août 1927 dans la famille Lapeur pour accoucher un enfant
(les parents avaient décidé de l'appeler selon son sexe, si fémi-
nin Soupape si masculin Tic). L'opération ne se passa pas sans
difficultés. On dut pratiquer une césarienne : la mère en mourut
et l'enfant extirpé ne donna pas signe de vie mais les signes
d'une jaunisse très accentuée. Pour les enterrer le lendemain
tous deux dans un même cercueil le médecin par esprit pratique
d'économie remit l'enfant dans le sein maternel qu'il recousit
(sic). Le lendemain comme il assistait à la mise en bière et [2]
entendit soudain un vagissement dans le ventre. Avec un sourire
particulier il se borna à bourrer le cercueil de son pour étouffer
les sons.

2) *Constatation de décès :* Isis Osiris concierges à mœurs spéciales la belle Mabel Babel prostituée — Locataire du sixième pas pris son lait — Chercher commissaire Tuvache et l'agent Porc. Monte, Discussion Tic Lapeur Tonton l'ermite (Isis et

En marge : * Pernanbouc; ** Docteur Gilbon,

Porc) (Tuvache et Osiris) (Babel *illettrée*) — Forcée porte. Exigu galetas. papier d'arménie. Bouchon de carafe. Bidon de benzine. vêtements mouillés étalés. Babel pleure et comprend mort en « voyant » poisson ventre blanc en l'air flotter dans soupentes. Papiers homo sapiens né le jour de son décès au même endroit. Vérification à l'état civil. Babel parle de son rajeunissement progressif. On revend les vêtements et sèche le plancher avec une loque. Seul service mortuaire rendu aux dépouilles opimes du premier être qui, dans l'évolution universelle, dépassa le premier le stade humain. Le médecin légiste du quartier docteur Gilbon constate un décès par liquéfaction progressive (cas fréquent chez les étoiles de mer — Il ne veut pas entendre parler de Tic Lapeur et se bat avec le concierge à cause de cela Emmenés tous deux au violon dans la nuit ils cuvent et mijotent l'un son remords l'autre la douleur de ce deuil étrange. Le lendemain matin on les trouve chantant « il était un petit navire » Les malheureux étaient devenus fous.

3) *Au cœl* :* la minuterie de l'escalier ou minoterie des caves. Bubu** sac*s* de farines Tic Tac — *bulles* courroies de transmissions manette manivelle rouge frein levier [ ].
(grandeur*s* variable*s*. à la fin capté dans l'oreille)

4) *L'enfance et les souvenirs d'avant:* sommeils *pâles* en plein air — chansons joue contre plancher jours de pluie — La tour des Tournelles — rêve — numéros de régiments — l'enfant halluciné donnant la main à sa mère ***

* Une mesure pour rien — retour en arrière — retour à tout.

** Bubu nom comme Barbelo ou Sabaoth ou Adonai Les Elohim-démiurges au dernier rang des éons gnostiques par rapport à l'être suprême

*** Précisions sur les souvenirs d'enfance : ses premiers mots « sur la mer Mé, mé mé » — les complaintes désespérantes que les mères savent mystérieusement pendant la première enfance de leurs fils et qu'elles oublient ensuite d'où attendrissement et douleur de l'oubli tout le reste de la vie de ces derniers cause déterminante de beaucoup de suicides selon Maxime Gorki — Madame — à six ans la guerre contre l'Islam aux frontières d'Espagne les angoisses des bombardements — la ville entièrement détruite — il voit sa mère morte un matin et son père fusillé comme

5) *L'adolescence et le tétra :* L'abrutissement rationnel progressif — Le premier réveil sur un tas de briques à la sortie du laboratoire

Or Tic Lapeur n'aimait dans l'amour que la mort. Et son amour était cruel et glacial comme l'éther. En quelque endroit qu'il se trouve brasserie, dancing ou salle de spectacle si soudain son regard s'attachait à la nuque d'une femme c'était comme s'il la frappait d'une douche de lumière froide et solide. Pâle avec des tics des excuses et des maladresses d'hystérique la femme marquée au cou le suivait jusqu'à la couche. Métho-

déserteur — d'où sa névrose et les deux hallucinations susdites — son goût de l'hébétude — Sa mégalomanie naîtra plus tard à la campagne devant une toupie anglaise et le mépris des grandes personnes — ses inquiétudes sexuelles amour pour une méchante vieille dame marâtre sur le retour et pour une petite fille maladive — Sa grand'mère considérée comme patriarche. A partir de sa première communion il devient hérétique — se fonde une religion à lui seul (accolade de l'âme universelle) qu'il gardera toujours ensuite. Il écrit un poème premier sur le soleil mais ne parlera plus jamais ensuite que de choses nocturnes.

Le problème moral consécutif à sa nouvelle religion — Hercule entre le vice et la vertu — croisée des chemins, bifurcation qu'il repoussera devant lui pour le reste de sa vie — s'engageant à peine dans l'une qu'il regrette l'autre (pour lui le vice c'est le culte d'Ahriman, esprit d'angoisse et le bien c'est la volonté suprême du Yogha). Rougeole fin d'enfance Puis jaunisse natale signe de retour à l'enfance (le songe de la fièvre scarlatine) les films de rêve explorateur mielleux mangé aux mouches — petit roi déchu.

Considérations sur la valeur de la première enfance. L'intelligence (étym) l'union illimitée ne cesse de décroître à partir de la naissance c'est un abrutissement. Tout au plus les partisans d'un équilibre goethien pourraient-ils prétendre à la perfection vers quatre ans où les moyens d'expression humaine coïncident avec un savoir total mais déjà tant de singeries et de limitations — ébauche du souvenir prénatal

Cantique au ciel au ciel nuit de feux de bengale fête sur l'eau ses parents à la brasserie — première sortie nocturne — lui futur lemure des nuits c'est cet attendrissement qui guidera sa voie

dique et ricaneur il la déshabillait puis commençait sur son corps frissonnant un étrange massage que seul le trouble de la femme pouvait confondre avec des caresses érotiques. C'étaient des étranglements de la colonne vertébrale, des étreintes aux tempes aux coins des yeux à la gorge. Bientôt rigide et immobile le corps en transes commençait à se refroidir. Alors il officiait sur la couche nuptiale à la sombre possession des ténèbres. Quand ensuite il la réveillait en soufflant sur ses yeux elle se sentait toute conquise et possédée mais son amant mystérieux ne laissait en elle aucun souvenir de son corps. Étreinte par inconnu. Pour à jamais à lui.

Tic Lapeur l'éconduisait alors très doucement, avec la suprême bonté d'une âme touchée par l'âme du malheur. Puis revenait et le regard perdu fumait, buvait avec vastitude comme pour combler un gouffre de désespoir. Autour de lui volaient les rondes des corps qu'il arrachait à la vie pour les aimer des corps de moribondes des corps de petites mortes, les seuls qu'il lui soit permis d'étreindre.

Si par malheur il étreignait un corps vivant, au moment où il sentait sous son étreinte le spasme de nerfs de chair et de sang sous son crâne tourbillonnaient les ouragans du sacrifice il sentait à son front le feu des bandelettes magiques et sa main malgré lui trouvait la serpe d'or qui éventrait. Et le fumet du sang nourrissait son délire.

Un peu avant minuit [1] Monsieur Tic Lapeur s'écoule avec la foule à la sortie d'un cinéma de quartier. Entrant dans sa demeure à peine happé par la bouche d'ombre gluante et puante de la maison qu'il habite il sent contre sa main la chair moite froide et molle de celle de Monsieur Isis concierge. Ce dernier qui passe au laminoir de l'insomnie implore du locataire un brin de causette. Et tous deux de s'asseoir sur une marche de l'esca-

lier. « Tout est dans tout, commence Tic Lapeur, si bien qu'il ne reste plus de place pour rien, que puis-je faire dans tout cela? Croyez-moi mon bon Monsieur Isis il est grand temps de revenir en arrière. En arrière mais très loin. Vous êtes docteur ès sciences de toutes les universités d'Europe, ô distingué concierge, mais vous avez tort, vous devriez l'oublier. Comprenez-moi bien il ne s'agit pas pour moi de revenir à la diligence, au bateau à voiles et à la saine tradition française. Pas même aux âges préhistoriques où l'idyllique pithécanthrope au faciès prognathe, doux homme de la nature, rongeait l'os d'une cuisse fraternelle. L'âge d'Or, la condition primitive de fils du Soleil, les Atlantes omniscients ce serait déjà mieux. Mais c'est beaucoup plus loin que je voudrais retourner, avant que la vie apparût sur la terre, avant qu'aucune nébuleuse se fût condensée, avant que la nébuleuse primordiale tournât, avant la naissance douloureuse de l'espace, dans l'être, densité absolue, blancheur effroyable du néant. Ce n'est pas avec un aspirateur à poussière que vous avalerez Dieu (vous savez ce que j'entends par là) ô Unité de Tout ».

— « Possible, répondit le concierge, et pourtant... (mécanique. chimiephysique). Alors Lapeur Tic : « Oui je sais toutes les techniques sont bonnes pour y revenir. Tout est catalyseur, symbole, analogie, simultanéité, coïncidence. Ainsi je rentre du cinéma

(Théorie du cinéma forme de l'Esprit)

Hadaly de l'Isis future.

La femme Osiris soudain éveillée dans sa loge sifflota un air Malsain. Isis se plaignait de ne pouvoir résoudre cette équation grâce aux intégrales quand Tic Lapeur se mit en extase somnambulique à vaticiner sur un mode suraigu d'[ ] :

« Le caractère folâtre du déterminisme universel me scie

les os et pourtant il touche à sa fin » « Qui ça, il » « Il, c'est moi, mais l'autre, le grand, le fort, le vrai, le gros, l'illimité, le tain de la glace dont je figure le reflet. Non, non je ne me dédouble pas matériellement. Je sais ce que vous alliez dire... (Histoires de dédoublement...)

On voudrait que je connaisse les autres, images momentanées de l'illusion du monde, mais moi Monsieur Isis, moi quand j'ai là sous la main Tout, tout Dieu, toute la connaissance, toute la joie de l'être en soi. Que ce moi se superpose exactement au moi apparent qu'il colle que je sens son emprise et pour qu'il s'emboîte et fusionne il suffirait d'un infra-minuscule choc que je cherche en pleurant dans tous les coins noirs de la glèbe et rien toujours rien

Je suis Dieu, et l'insecte limite ma conscience »

Il tomba en catalepsie, roide en arc de cercle tétanique.

Monsieur Isis le prit tendrement dans ses bras et monta le fourrer dans son chenil

NOTES

PREMIÈRE PARTIE

Page 3:

1. *La Vie l'Amour la Mort le Vide et le Vent* se présente sous forme d'un volume broché dont la couverture a été dessinée par Joseph Sima :

Format : 19 × 14 cm. Nombre de pages : 128. Éditeur : Éditions des Cahiers libres; 25, passage d'Enfer, Paris. Tirage : 525 exemplaires répartis comme suit : — 5 ex. sur Japon, ornés d'une eau-forte, numérotés de 1 à 5; — 20 ex. sur Hollande, numérotés de 6 à 25; — 500 ex. sur vélin, numérotés de 26 à 525. Date : achevé d'imprimer le 25 octobre 1933.

Voici le texte de présentation que Léon Pierre-Quint avait écrit dans le bulletin annonçant la parution du recueil :

LA VIE L'AMOUR LA MORT LE VIDE ET LE VENT

Il est des jeunes gens dont l'existence impose par elle-même une signification. A peine ouvrent-ils les portes de la vie, dès leur première apparition, les regards saisis se tournent vers eux et leur présence a mystérieusement modifié certains aspects du monde. Ils n'ont pas encore agi, peu manifesté et guère parlé; cependant on attend d'eux quelque chose avec certitude, — avec anxiété aussi, car telle est leur puissance de mépris qu'ils traversent parfois l'existence sans daigner même s'exprimer.

Roger Gilbert-Lecomte est peut-être l'un d'eux. Ceux qui le connaissent aussitôt l'ont compris. Il a publié quelques essais, fait quelques conférences, dirigé, — avec René Daumal et Rolland de Renéville, — une revue: Le Grand Jeu, *qui a marqué un moment de l'évolution de la pensée jeune. Mais ses amis, ses aînés, quelques écrivains et critiques, savent qu'il n'a rien fait encore que laisser échapper de lui quelques indications exceptionnelles sur son activité intérieure.*

De dix-huit à vingt-cinq ans, son âge actuel, il a vécu le drame de l'adolescent qui se fait homme: drame de pensée qui peut déchirer toute une vie, puisqu'il contient le débat de l'esprit qui ne veut pas transiger, renoncer,

abdiquer. Dès l'époque de l'enfance intrépide, Roger Gilbert-Lecomte a commencé à élaborer un système d'images, une vision du monde, une morale, qu'il n'a cessé, pour les mûrir et les développer, de vivre intensément. Il s'est laissé envahir par sa pensée; elle n'a formé qu'un avec lui, devenue constamment son unique raison d'être.

Cependant, un à un, presque tous ses compagnons de route abandonnaient leurs espoirs, cédaient aux flatteurs, acceptaient les offres fallacieuses de confort matériel et moral: l'argent, l'entrée dans les dogmes et les partis tout faits. Devant ce spectacle, qui se répète à chaque génération et que les hommes considèrent avec leur scepticisme ironique et désabusé, Roger Gilbert-Lecomte s'est indigné et torturé. Certes, à la vue de toutes ces compromissions, il n'est pas insensible à l'humour, mais son humour est fait de colère, de rage, de sarcasme. Dans cette intransigeance désespérée, c'est la rare pureté de ses aspirations qui s'exprime: seul au milieu du rire, de la lâcheté ou de l'hostilité, il garde la totale confiance dans sa voie. Comment ne pas être ému par celui qui veut maintenir, envers et contre tout, intacte sa révolte, absolue sa vision... !

Dès lors, il n'est pas surprenant qu'un déséquilibre entre ses états de tension et le monde extérieur ait amené pour lui d'inextricables difficultés d'adaptation à la vie et que des excès en divers sens aient finalement ruiné sa santé.

C'est au sortir de cette longue maladie qu'il a composé le premier livre qu'il publie aujourd'hui. Ce recueil: La Vie, l'Amour, la Mort, le Vide et le Vent, *représente la totalité de sa vie spirituelle pendant trois mois de convalescence. Espoirs et rechutes, retour à la joie et dépressions, élans de gaîté enfantine et spéculation sur l'être, passion amoureuse et mystique, ces poèmes expriment, de la chanson à boire à l'angoisse métaphysique, tout ce que fut l'auteur pendant cette période. Gilbert-Lecomte a cru ne rien devoir retrancher, et, faisant fi de la distinction des genres, nous donne telles quelles les pages d'un journal poétique, engendrées par les mécanismes les plus divers de l'inspiration.*

Leurs divergences de ton, leurs dissonances, pourront d'abord choquer: elles ont correspondu pourtant à une impérieuse nécessité pour l'auteur. Gilbert-Lecomte ne croit pas qu'une œuvre puisse se maintenir uniquement sur les sommets: — Cabotin, dit-il, l'écrivain qui prétend que le sublime est son unique domaine: aussi, à côté de magnifiques poèmes qui veulent atteindre l'extrême cime des possibles, il a noté également les absurdes calembours de l'ivresse, les hallucinations de la fièvre, les discours incohérents du demi-sommeil, les jeux maniaques de l'esprit, lésé dans son intégrité. Entre des chants d'amour humain, auxquels il donne la grandeur cosmique « des abîmes souterrains de la chair », à côté de poèmes qui renouvellent le thème de la mort (conçue comme l'état limite qu'engendre notre instinct d'autodestruction), surgissent les coq-à-l'âne, les cris véhéments de la rage ou du délire. Non pas recherche des effets de contraste, mais sentiment de la rela-

tivité de l'échelle des valeurs spirituelles, sentiment que les plus pures expressions humaines, et les plus vulgaires, sur un certain plan, se rejoignent et s'équivalent.

Telle quelle, cette œuvre, hétéroclite d'apparence, reste un terrible et douloureux cri de lyrisme.

Mais déjà l'auteur l'a dépassée. Il prépare des études d'un autre ordre. Interprétant l'histoire, il voit, succédant à l'esprit animique et magique du primitif, — (du primitif en union avec toute la nature et qui ne sépare pas le rêve de la veille), — le règne contemporain de l'Occidental égocentriste, dont l'esprit rationnel et discursif reste aveugle à l'intuition immédiate. Dépasser cette dernière phase par la révolution et atteindre à une synthèse de l'esprit, tel est l'ordre présent de ses recherches.

Léon Pierre-Quint.

Et voici ce que Lecomte « projetait » pour la sortie de son livre (ms. feuille volante, 1933) :

LA VIE L'AMOUR LA MORT LE VIDE ET LE VENT

POÈME

La bande

Le rire d'un « mauvais vivant »
Et le « mauvais goût » en 1933

La carte de dédicace

De la part de l'Auteur
absent de Partout

On trouve écrit sur une autre feuille volante, ce poème qui se situe vers la même époque :

Catastrophes
De la strophe
Toutes les possibilités acrobatiques du verbe
Et tout le désespoir au cœur
La rage au ventre
Je crois qu'un livre n'aura jamais mimé
aussi sincèrement la folie

Format

ROGER GILBERT LECOMTE

POÈMES

ILLUSTRATIONS DE JOSEF SIMA

EDITIONS DES CAHIERS LIBRES
57 Avenue Malakoff Paris

Fac-similé d'une lettre à Joseph Sima.

Projets d'illustrations de Josef Sima
pour "La vie l'amour la mort le vide et le vent" poème de R. Gilbert-Lecomte

1) Reproduction au trait de la fresque égyptienne (à toi confiée) de l'Isis nocturne du ciel

2) Deux dessins au trait séparés ou formant ensemble sur double page composition sur "la vie... etc.

3) Une eau-forte pour 8 exemplaires de luxe - signée par l'auteur. "ad libitum"

4) Projet de couverture "ad libitum" (composition illustrée de dessins de toi ou simplement typographique,

(le dessin pourrait être ... [illegible])

N.B: 1) La reproduction de la fresque égyptienne au trait devra être plus petite que le format de la page afin qu'il demeure une place pour 2 ou 3 lignes de commentaires. Tu peux au choix faire

soit a)  ou b) 

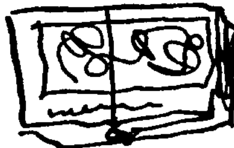
verticalement

horizontalement avec légende horizontale ou verticale

N.B. Si la reproduction ... [illegible] ... faire ... [illegible]

enfin c)  si tu le juges mieux remplir toute la page et reporter le sous-titre à la page suivante : cela n'offre pas d'inconvénient

2) Pour les dessins au trait fais à ton choix mais l'idée d'une seule vaste composition emplissant deux pages me paraît très sympathique



je suis sûr que le sujet t'inspirera une chose formidable (ce sujet est à ton choix ce peut être soit "la vie l'amour la mort le vide et le vent" en général soit un de mes poèmes en particulier soit un de mes vers ou une de mes phrases

ou encore un portrait composition de moi avec pour titre (c'est pour rire) la vie Roger l'amour Gilbert la mort Lecomte le vide et le vent (mais ça peut être sérieux

3) Enfin l'eau-forte est absolument à ton choix (ce peut également être un portrait composition de moi, même avec moustaches)



escargot

— Autre lettre à Joseph Sima, un peu avant la parution du livre :

Hôtel Saint-Yves,
4, rue de l'Université, Paris.

Jeudi 5 octobre 1933

Mon cher Joseph,

C'est la proie pitoyable du dernier degré du dépérissement engendré par la solitude amèrement désertique, c'est cette victime que j'ai le malheur d'être moi-même qui en un sursaut de moribond sauvage rassemble les dernières lueurs vertes de son espoir en l'amitié, les dernières étincelles noires de son courage et les derniers éclairs blancs de son énergie pour les rassembler en une gerbe flamboyante, — il s'assoit dessus et la brûlante caresse postérieure de ce trône igné fait passer un frisson de son corps, à son bras, de son bras à sa main, de sa main, à son stylo et de son stylo à la feuille de papier couverte du grimoire où s'exprime le tout, — cette feuille que tu tiens entre tes doigts tremblants d'artiste devant ton regard ému d'honnête homme.

Pas mal la phrase, — manque peut-être un peu de simplicité mais enfin.

Donc, d'abord et premièrement, je voudrais te voir longuement, te voir pour te voir, te voir pour parler, pour voir ton travail et même pour te soumettre un projet de moi et même plusieurs — qui demanderait ta collaboration (pas de façon tout urgente).

Écris-moi, ou téléphone-moi (Littré 38-08). Je suis presque toujours chez moi dans l'après-midi, ou viens me voir vers 4 ou 5 heures, ou dis-moi quelle fin d'après-midi je pourrais passer dans ton atelier, — ou encore dis-moi quand tu voudrais dîner avec moi et passer la soirée ensemble.

Si tu passes, téléphone avant car il arrive tout de même que je sorte et je serais navrer (sic) de rater ta visite. D'autre part mon bouquin chez Laporte va paraître, je pense dans une quinzaine de jours : épreuves définitives corrigées je viens de donner le bon à tirer. Mais voudrais-tu être assez gentil pour te mettre en rapport le plus tôt possible avec l'éditeur : téléphone le matin entre 10 heures et midi à Danton 24-42 ou passes-y : Éditions des Cahiers Libres 25, impasse d'Enfer (dans le Boul[d] Raspail à hauteur du métro Raspail).

Laporte et moi désirerions avant la mise en tirage que tu donnes ton avis sur la présentation, la mise en page, que tu juges si ta couverture est bien réalisée (je la trouve de plus en plus enthousiasmante), l'eau forte bien tirée, les dessins bien placés

Pour cela il faudrait voir Laporte, puis lui demander l'adresse et prendre rendez-vous avec l'imprimeur : nous y passerions tous les deux ensemble pour fixer tous les derniers détails.

Je m'excuse de réclamer de toi encore un service et un dérangement — d'autant plus que tu travailles beaucoup en ce moment, paraît-il et je m'en remets à notre vieille amitié.

Alors téléphone à Laporte tout de suite, s'il te plaît. Puis viens me voir vite qu'on se parle longuement d'un tas de choses. Et merci d'avance.

Présente mes hommages à ta femme.

Je te serre les mains jusqu'au cœur.

R. Gilbert-Lecomte.

— Voir dans la *Correspondance* (Gallimard, 1971) la suite de lettres à René Daumal — qui avait la charge de dactylographier les poèmes que Lecomte lui envoyait de Reims :

Lettre du 2 août 1932 (p. 218).
Lettre du 10 août 1932 (p. 221).
Lettre du 10 août 1932 (p. 223).
Lettre du 11 août 1932 (p. 224).
Lettre du 13 août 1932 (p. 225).
Lettre du 17 novembre 1932 (p. 228).
Lettre non datée (1932) (p. 235).

Page 37 :

1. Sur une feuille volante, on trouve ce fragment :
a) écrit au recto :

séisme — *L'essence de la femme est un vide à combler*
Aube froide inondant les pôles
Au fond du corps de terre — *(totum mundum in utero)*
Les tremblements de terre
éruptions — *Et les failles d'où vont les volcans du délire*
Seul symbole vivant de l'espace femelle

Corps de femme étoilé fleur des mondes
Corps d'azur en forme de ciel
Rythme des mers du sang de la vie et des reins
Appel au crâne du sang de la semence et des lumières flux lumineux
Appel au fond de tout du centre souterrain
que la nuit panique creusa dans la plus vieille nuit du monde
Danse immense des gravitations nuptiales
Temple perdu dans l'abîme océan, méduse

Médusante et lune hissant l'obélisque
Appel de trombe coït de l'eau vol des semences
Végétal unissant la terre au sang du ciel
la rumeur du sang.
Mais qui saurait forcer le masque de ta face
Et l'opaque frontière des peaux
Atteindre au point d'où [1] *les frissons*
roulent leurs ondes concentriques [2]
Le point vide support de la vie et des formes
L'astre absolu immobile au fond du cœur
qui deviennent selon le cercle des tourmentes
le secret des métamorphoses pour nous aveugles

Aveugle anéanti dans les caves de l'être
Chute ellipse instant météore renversé

Le seul espoir désespéré
Androgyne union de deux chairs
Fondre en une deux solitudes
Au sommet tremblant du délire
cadavre pour[ ] [3] *engrais des glèbes*
Instant splendide du devenir
forme vase moulant la
matière futur engrais des vers
nourriture profonde des racines

Dans l'Orient pâle où l'éther agonise
A l'Occident des nuits des grandes eaux
Du Septentrion des tourbillons et des tempêtes
Au Sud béni de la cendre des morts
De l'homme au lion du bœuf à l'aigle
Inconnue voilée dont les voiles
Entraîne [4] *les cœurs les étoiles*
Grande danseuse au [jeu libre [5]*] d'illusion*

— Écrits à droite, longitudinalement, les mots suivants :

Dans le [ ] [6] *elle creusa au plus vieux jour du monde*
Dans la première nuit du monde
Femme = nuit = l'eau = matière passive au rythme de détruire

1. Variante, écrite au-dessus : *qui engendre.*
2. Variante, écrite au-dessus : *circulaires.*
3. Manuscrit troué par une brûlure de cigarette.
4. [*Sic.*]
5. Lecture incertaine.
6. Manuscrit troué par une brûlure de cigarette.

b) écrits au verso, sans ordre, dans tous les sens, divers fragments :

Un jour... : annoncée par l'oiseau tempête que le
volcan du vent fasse éclater mon crâne
Arrachez la viande de mes joues

Les futilités dangereuses
d'une interprétation qui pèle

Sacre et massacre de l'amour
(de la femme acre fiacre diacre)
Le Vent vivant d'après toute vie révolue

Appel de la lune
hissant l'obélisque

Du moi au non-moi par la médiation du délire
l'état poétique le fait lyrique

S'endormir et se rêver mort
Ne plus jamais se réveiller

Les frontières de l'amour

L'eau, s'il écoute que dit-elle
cascatelle

Et maintenant attends, Sillon
le heaume au goût d'eau entre l'étang :
« Le prolétariat ne rigole pas »

Et la tête engloutie dans la mer des ravages
Meurs de dormir

Vlà l'émir, il liche les

Page 47 :

1. Il existe une autre version du poème, écrite sur une feuille volante, et sa dactylographie qui semble être celle exécutée par Daumal (cf. *Corr.*, p. 218) :

A Nath

. . . .
Jamais, jamais le sang lumineux qui n'est pas
Le don ivre d'un mot plaqué sur les grimoires
Et la trombe tournant dans le puits noir des yeux
Perdus crevés sanglants et bleus où la mort glisse
Glissade de la mort parois de précipice

Qui n'est pas qui n'est plus ne sera plus jamais
L'impersonnel instant d'éternité du vide
La soif du creux qui hante un volume à vouloir
Se nier en s'invaginant figure d'ombre

Ô Masque de la mort aux yeux de précipice

L'appel hurle du noir à vaincre le vain jeu
Des épaisseurs et des couleurs comme des lignes
Rien est un bloc de marbre absolu qui tient tout
L'espace irrévélé dans son unité seule

La chair tombe et la nuit au château sidéral
Et le désert s'enfonce immensément au centre
Du circuit infernal des horizons rompus
Ventre dont le nombril est l'antre prophétique

Les grands cris du silex au signe étincelant
Le vent drapant le sable en formes de fantômes
A qui les feux du ciel prêtent un regard d'aiguilles
Font le sabbat d'absence au cœur des solitudes
. . . .

R. G. L.

Page 49.

1. Dans la lettre à René Daumal du 23 avril 1930 (*Corr.*, p. 197), on trouve une version avec des variantes :

Un noyé dénommé Noyau
Est tombé à l'eau comme une prune
Par un soleil de clair de lune
Conclusion : il aimait trop l'eau.

Or tous les Noyaux aiment l'eau
Mais ils restaient à la surface
pour faire voir leur belle face
En en cachant l'envers qui, dit-on, n'est pas beau.

Mais ce Noyau qui fut noyé
Surnommé le Noyé-Noyau
Avait pris le bas pour le haut
C'est ainsi que son corps devint mort car noyé.

Moralité
Si vous vous appelez Noyau
Noyez-vous sans remords ni crainte
Et votre fin paraîtra sainte
A Dieu qui sachant tout sait que « noyé-noyau ».

Page 52.

1. Sur une feuille volante, on trouve une ébauche du poème, suivie de ce fragment :

devenu si petit qu'il entrait dans sa propre bouche
Comme sous le porche immense de la nuit
happé dès le chapiteau vertébral
Par la colonne descendante
La colonne de fumées la colonne d'ombre
Descendu au fond des entrailles
Aux terres de la pierre dressée
et du serpent lové
Entouré par les grandes eaux vivantes des origines
Repris dès le chapiteau vertébral
Par la colonne ascendante
La colonne de feu liquide la colonne de lumière
Jusqu'au désert gris du diaphragme
Errant perdu sur sa convexité de sphère géographique
Sous les lourds nuages les poumons
Éclairé par le soleil alternatif
Aux rayons rouges aux rayons bleus
du cœur
Dès le chapiteau vertébral
Repris par la colonne montante
Va trouver l'homme d'or qui debout dort
et règne au centre du palais du
Cœur
Enchanté aux musiques des harpes hydrauliques
Et les monstres [1] *rouges du sang*
Repris par la colonne montante
vers le dôme de la tête
Du sage seul dans la caverne osseuse entre les yeux
A la lueur suprême au fond de la coupe creuse

Page 55.

1. Sur le manuscrit (cf. Sources) suivent ces six vers non imprimés dans l'édition de 1933 :

Qui pleurent
Sur le sort en os du fils de l'os
A jus
A jus qui justement veut boire

1. Écrit au-dessus : *les danses.*

Sa sœur qui pleure en pleurant
Les chapeaux hauts de forme des maisons des vaches de Dieu

Page 69.

1. Manuscrit feuille volante, 1932-1933 :

A PERPÉTUITÉ

Pour le plus grand amour du vide
L'aveugle voyant des ténèbres blanches
ne veut plus à jamais qu'être la proie du vent.

Page 71.

1. *Le Miroir Noir* se présente sous la forme d'une plaquette :

Format : 21 × 16 cm. Nombre de pages : 8. Éditeur : Éditions Sagesse, Librairie Tschann, 84, boulevard Montparnasse, Paris. Collection Anthologique : Les Feuillets de Sagesse nº 57. (Collection animée par Fernand Marc.) Tirage : Il est seulement précisé qu'il a été tiré à part six exemplaires sur papier de chine numérotés de 1 à 6. Date : Aucune précision. D'après le témoignage de Fernand Marc, c'est en 1937 que la plaquette a paru.

DEUXIÈME PARTIE

I

Page 83.

1. Les premiers poèmes écrits vers 1921, « Ô Luna » et « Le Pôle Sud », auraient paru dans une revue appelée *Apollo* (revue de lycée?) dont nous n'avons pas retrouvé trace.

Les poèmes « simplistes » ont été écrits entre 1923 et 1925 sur des feuilles de cahier. Le simplisme est l'expérience vécue par quatre « phrères » du lycée de Reims : Roger Gilbert-Lecomte, René Daumal, Roger Vailland et Robert Meyrat dont les surnoms respectifs dans les poèmes et les lettres (cf. *Corr.*, Gallimard, 1971) sont : Rog Jarl ou Coco de Colchyde; Nathaniel; François ou Dada; la Stryge ou Gargouille. Pierre Minet, dit « Phrère Phluet », se joindra ultérieurement au groupe.

Plusieurs poèmes ont été écrits avec René Daumal pendant des heures de cours au lycée.

Page 85.

Ms. 1921.
Le poème est signé R. Lecomte.

Page 86.

Ms. 1921.
Le poème est signé R. Lecomte.

Page 87.

Ms. 1922-1923.

Page 88. UN FILOU

Ms. 1923-1924.

Page 88. SCHAMPOING

Ms. 1923-1924.
Le poème est signé R. Lecomte.

Page 88. SONNET A B...

Ms. 1924.
« B » peut désigner un des professeurs de Lecomte au lycée de Reims.

Page 89.

Ms. 1924.
Il est possible que ce poème ait été écrit avec Daumal (certains vers nous semblent bien de l'écriture de René Daumal), mais on ne trouve pas l'évidence de l'alternance des écritures des poèmes suivants : notre remarque doit donc s'entendre comme une hypothèse.

Page 92.

Ms. 1924, écrit avec Daumal.
1. L'alternance des écritures est indiquée par les caractères romains pour Lecomte et italiques pour Daumal.

Page 94.

Ms. 1924, écrit avec Daumal.
1. L'alternance des écritures est indiquée par les caractères romains pour Lecomte et italiques pour Daumal.

Page 95.

Ms. 1924, écrit avec Daumal.

1. L'alternance des écritures est indiquée par les caractères romains pour Lecomte et italiques pour Daumal.

Page 96.

1. Écriture de Roger Vailland. Nous respectons la graphie : Daumale.

Page 97.

1. Ce poème et le suivant « La Tempête des Cygnes » ont été publiés par le collège de Pataphysique sous le titre général de *Le Lyon Rouge* (collection Haha — 91), avec la précision suivante : l'alternance des écritures est indiquée par les caractères romains pour Daumal et italiques pour Lecomte. La présente édition suit le principe inverse.

Page 98.

Cf. note précédente.

Page 99.

1. Ce texte et les deux suivants : « Conte » et « Amour Amour! » constituent avec deux textes de René Daumal le recueil publié par le collège de Pataphysique sous le titre : *Petit théâtre de René Daumal et Roger Gilbert-Lecomte* (An EP. LXXXIV). Nous ne donnons que la partie écrite par Lecomte.

2. Cf. Ms. petit carnet 1924 :

CRÉER

L'ahuri mystique vautré
Au fond d'une baignoire à sec
Joue avec une mouche dont
il a sectionné ailes, pattes
« *Pour en faire une petit'vache.* »
Vagit-il

Hesse
Tel angélique enfant de chœur que
je connais — aux grands yeux bleus
cernés et mornes — au teint de cire —
est un incube.

Mes poings ont frictionné ses
côtes et j'ai souffert.

Testament de l'ahuri mystique
Je n'accorderai créance au bien fondé
du lien causal, qu'autant que je
pourrai me pendre au moyen
d'ycelui
Il y fut pendu

Page 101.

Cf. note concernant p. 99.

Page 102.

Cf. note concernant p. 99.

Page 104. « *Abritez l'abruti...* »

Ms. 1924.

Ce poème est précédé de ces mots :

Retrouvé poème collectif de 1924 d'où je tire ce passage pas mal.

Page 104. BOXE

Ms. petit carnet 1924.

Page 105.

Ms. 1924-1925.

Ce poème a été recopié par Lecomte sur un long rouleau de papier imitant les parchemins anciens : Lecomte était non seulement chargé de la rédaction de ce poème de circonstance, mais aussi de sa lecture en public (cf. lettre à R. Maublanc du 25 janvier 1925, *Corr.*, p. 45).

Ce manuscrit fait partie du Fonds Doucet, Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet, Paris.

Page 111.

Ms. 1924.

Page 112.

Ms. 1924.

Page 113.

1. Les strophes que nous mettons entre crochets ont été rajoutées par Lecomte aux strophes écrites au verso du feuillet (feuille de cahier à petits carreaux avec marge) :

— tout en haut, horizontalement,
— dans la marge, longitudinalement.

L'ordre dans lequel nous les insérons dans l'ensemble du poème doit être considéré comme « probable ».

2. variante :

Bambou des tortionnaires chinois sur la plante des pieds des patients déments

Le poème est signé Rog Jarl, puis suivent ces mots :

Olive est déficitaire
ambre, patchouli, cinname, nard, musc, encens, benjouin, myrrhe
Trirème, gabarre, felouque, jonque, caravelle
Le chapeau a tué l'auréole
(Nathaniel)

eux-mêmes suivis d'un fragment de *Tic Lapeur* (cf. III).

Page 114.

Ms. petit carnet, 1924.

Page 115. « *Un soir de poissons rouges...* »

Ms. 1924-1925.

Au verso du manuscrit, Lecomte a dessiné un *bubu* avec des ailes d'ange (cf. *Corr.*, p. 81, note de Pierre Minet).

Page 115. « *Esculape trouve une escalope...* »

Ms. 1924-1925.

Page 116.

Ms. 1925.

Cf. lettre à R. Vailland et R. Daumal du 5 novembre 1925. (*Corr.*, p. 74.)

Page 117. « *Voulez-vous...* »

Ms. 1925 : écrit au verso d' « Epithalame ».

Cf. lettre à R. Vailland du 11 novembre 1925 (*Corr.*, p. 78-79).

Suivent ces mots :

Le Problème	*Conscience avec Essaim de souvenirs*
posé où?	*Qu'est-ce qu'une conscience de rien?*
à moins	*conscience en soi ou l'illimité par*
aperception	

Page 118. CONFIDENCE DE JEUNE FILLE

Ms. 1925.
Cf. lettre à R. Vailland et R. Daumal du 6 octobre 1926 (*Corr.*, p. 129).

Page 118. « *Le vieillard ridicule...* »

Ms. 1925.

Page 119. « ... *Celle qui fut Héloïse...* »

Ms. 1927.

Page 119. L'ABSENCE DE L'AMOUR

Ms. 1928.
Cf. lettre à R. Vailland et R. Daumal, 1928 (*Corr.*, p. 175) et la note de Pierre Minet : lors de ce séjour, Léon Pierre-Quint proposait un même thème à Roger Gilbert-Lecomte et à Pierre Minet dont chacun devait donner sa version « poétique ».

Page 121. « *Pour les fatales...* »

Ms. 1928?

Page 120. « *Il est infiniment...* »

Ms. 1928?

Page 122.

Ms. 1930-1931.

Page 127.

Ms. Maublanc, janvier 1923.
Cf. lettre du 1er février 1923 (*Corr.*, p. 26).

Page 128.

Ms. Maublanc, janvier 1923.
Cf. lettre du 1er février 1923 (*Corr.*, p. 26).

Page 129.

Ms. Maublanc, janvier 1923.
Cf. lettre du 1er février 1923 (*Corr.*, p. 26).

Page 130. ILLUSION

Ms. Maublanc, janvier 1923.

Cf. lettre du 1er février 1923 (*Corr.*, p. 26).

Page 130. LES SOUVENANCES

Nous ne possédons pas de manuscrit de ce poème paru dans la revue rémoise *Le Pampre* (numéro double : 7 et 8, 2e année, 1923) avec un poème de Roger Vailland et un texte de présentation de René Maublanc :

Ce sont des débutants. Encore sont-ils des débutants précoces. Élèves de seconde au lycée de Reims, ils n'ont guère plus de trente ans à eux deux. Ils sont amis intimes et ne se ressemblent pas du tout.

Roger Vailland avait à peine quatorze ans quand il écrivit, l'année dernière, la pièce qu'on lira plus loin. (...) Roger Lecomte, qui est du même âge, a, au physique comme au moral, un tempérament plus vigoureux, moins tendre et plus hardi. Mais on ne penserait pas que ce gaillard cache, sous un corps musclé et bien balancé, une âme si tumultueuse. Métaphysicien prématuré, il ne craint pas d'évoquer en alexandrins la création du monde et la naissance de l'homme — tout simplement. Il rêve plus qu'il ne regarde, il ambitionne peut-être plus qu'il ne réalise. Mais on aimera sa fougue et le déchaînement de sa jeune force. Il se débat contre les exigences de la versification, tantôt enfermé dans le cadre trop rigide du vers classique, qu'il fait craquer par mille licences, tantôt errant à l'aventure dans les terrains vagues du vers libre. Il semble imiter tour à tour Verhaeren, René Ghil ou Blaise Cendrars ; les a-t-il lus seulement? Mais il n'est pas nécessaire d'avoir lu un auteur contemporain pour l'imiter. Quand on est vraiment de son temps, il y a des formes artistiques, comme des idées philosophiques, morales et sociales, qui vous baignent, qui sont l'atmosphère intellectuelle de l'époque, et qu'on respire sans le vouloir, sans le savoir. Et ces deux enfants sont bien de leur temps.

Cf. lettre du 27 avril 1923 (*Corr.*, p. 28).

Pages 132-133.

Ms. Maublanc, avril 1923.

Cf. lettre du 27 avril 1923 (*Corr.*, p. 27).

Certains de ces haikais et de ceux faisant partie de l'envoi du 1er février 1923 parurent dans le numéro spécial de la revue *Le Pampre* consacré au haikai français (numéro double 10-11 — 2e année 1923).

Page 134. LE KOBRÂ

Ms. Maublanc, juillet 1923.

Cf. lettre du 29 août 1923 (*Corr.*, p. 28).

Page 134. « MÉTEMPSYCOSE »

Ms. Maublanc, juillet 1923.
Cf. lettre du 29 août 1923 (*Corr.*, p. 28).

Page 137.

Ms. Maublanc, automne 1923.
Cf. lettre du 12 février 1924 (*Corr.*, p. 36).

Page 138. IMMOBILITÉ

Ms. Maublanc, automne 1923.
Cf. lettre du 12 février 1924 (*Corr.*, p. 36).

Page 138. VERTIGE

Ms. Maublanc, automne 1923.
Cf. lettre du 12 février 1924 (*Corr.*, p. 36).

Page 139.

Ms. Maublanc, automne 1923.
Cf. lettre du 12 février 1924 (*Corr.*, p. 36).

Page 141. « *Autant que le cœur solaire...* »

Ms. 1923.

Page 141. TÉTANOS MYSTIQUE

Nous donnons la version parue dans la revue *Les Cahiers du Sud*, n° 340, avril 1957.

D'après la correspondance (cf. *Corr.*, p. 41) et une lettre de Hélène M. à Lecomte, on peut déduire que le poème a été écrit en 1924.

Nous signalons une erreur évidente dans la version imprimée des *Cahiers du Sud* : page 393, II. : 2e quatrain, vers 4 : lire Monade.

Page 145.

Ms. Maublanc, août-septembre 1924.
Cf. lettre du 24 septembre 1924 (*Corr.*, p. 39).

Page 146.

Ms. Maublanc, août-septembre 1924.
Cf. lettre du 24 septembre 1924 (*Corr.*, p. 39).

Page 147. L'HEUR DU ROY DE COLCHIDE

Ms. Maublanc, août-septembre 1924.
Cf. lettre du 24 septembre 1924 (*Corr.*, p. 39).

Pagr 147. LE GLOBE DE CRISTAL

Ms. Maublanc, août-septembre 1924.
Cf. lettre du 24 septembre 1924 (*Corr.*, p. 39).

Page 148. FANTAISIE LUNAIRE

Ms. Maublanc, août-septembre 1924.
Cf. lettre du 24 septembre 1924 (*Corr.*, p. 39).

Page 148. RÊVE OPIACÉ

Ms. Maublanc, août-septembre 1924.
Cf. lettre du 24 septembre 1924 (*Corr.*, p. 39).

Page 149.

Dans son envoi à R. Maublanc du 24 septembre 1924 Lecomte parle de ce poème : il ne fait pas partie du manuscrit déposé au fonds Doucet; la version que nous donnons est celle d'une photocopie de manuscrit qui nous a été communiquée.

Page 150. « *Sans précision...* »

Ms. Maublanc, août-septembre 1924.
Cf. lettre du 24 septembre 1924 (*Corr.*, p. 39).

Page 150. LES ATLANTES

Ms. Maublanc, août-septembre 1924.
Cf. lettre du 24 septembre 1924 (*Corr.*, p. 39) et lettre à R. Vailland, 1924 (p. 43).
A propos du *apprendre c'est se souvenir* de Platon, cf. Ms. petit carnet, 1924 :

COMPLAINTE DE TOUT SOUVENIR
POURQUOI, POURQUOI ET A QUOI BON

Vanité de tout Savoir : apprendre c'est se souvenir partiellement de tout. Mieux vaut en pleurant atteindre la souvenance totale, la souvenance prénatale qu'évoque l'art à longs sanglots de l'Ange que nous fûmes et de ce que nous sommes par au-delà du Temps et de l'Espace, à savoir — inévitablement — le Panthée la conscience universelle omnisciente.

Le frisson de l'art. c'est cette intuition (qu'ont aussi les enfants) de l'infini passé d'avant notre naissance. Échelles de toutes souvenances soudain remembrées, mirage vu par la Caravane vers le But originel.

Page 151.

Ms. Maublanc, août-septembre 1924.
Cf. lettre du 24 septembre 1924 (*Corr.*, p. 39).

Page 155.

Ms. Maublanc, août-septembre 1924.
Cf. lettre du 24 septembre 1924 (*Corr.*, p. 39).

Page 156.

Ms. Maublanc, août-septembre 1924.
Cf. lettre du 24 septembre 1924 (*Corr.*, p. 39).

Page 157. L'ŒUF MYSTIQUE

Ms. Maublanc, août-septembre 1924.
Cf. lettre du 24 septembre 1924 (*Corr.*, p. 39).

Page 157. LES VISIONS

Ms. Maublanc, printemps-août-septembre 1924.
Cf. lettre du 24 septembre 1924 (*Corr.*, p. 39) et lettre du 20 juillet 1924 (p. 38).

Page 159.

Ms. Maublanc, 1924.
Cf. lettre du 24 septembre 1924 (*Corr.*, p. 39) et lettre à R. Vailland du 2 septembre 1925 (p. 56). Dans *Testament* (collection « Métamorphoses », Gallimard, 1955), p. 104, Arthur Adamov donne une version du poème qui présente diverses variantes avec la présente édition :

Page 160, lignes 24 à 29 :

Froid: Un buste d'homme tronqué
se fait comprendre en clignant des
paupières
Noir: Deux êtres
absolument identiques, se tuent en
se baisant sur la bouche

Page 160, avant-dernière ligne :

Froid: Polaire.. Je *suis enseveli*

Page 161, ligne 5 :

(Noir). Sur un train en marche. Un gigantesque
crapaud avec un foulard rouge autour du cou.
Mais je *suis si petit —*
je crois que je diminue encore, —
si petit que vraiment...

D'autre part le titre « Tablettes d'un visionné » est précédé d'un autre : « Carnet de route d'un trépassé » avec appel de note signalant, en bas de page, sans préciser où elles interviennent dans le corps du poème, les variantes suivantes :

(Noir) Trois poissons phosphorescents remontent par
saccades le cours lourd d'un fleuve noir.
(Blanc) Gérard de Nerval — Nu — Dans la nuit
pure — Attend que son âme monte vers une étoile.
(Noir) Une monstrueuse petite bedaine contemplant
le monde extérieur avec le regard épouvanté de
son nombril ahuri.
(Froid) Le ruban cramoisi — laide cravate au
cou d'une plante de serre — bat soudain comme
un cœur.

Page 161.

Version parue dans *Testament* (collection « Métamorphoses », Gallimard, 1955), p. 103, dans la rubrique « Fragments ».

Page 162.

Ms. petit carnet, 1924-1925.

Cf. lettre à R. Vailland et R. Daumal du 13 mars 1926 (*Corr.*, p. 111) et lettre à R. Vailland du 8 septembre 1926 (p. 125).

Page 163.

Ms. petit carnet, 1924-1925.

Page 163.

Ms. petit carnet, 1924-1925.

Page 164.

Ms. petit carnet, 1924-1925.

Page 165. CHASSÉ-CROISÉ DU COMA

Ms. petit carnet, 1924-1925.

Il existe une autre version écrite sur une feuille volante, vraisembla blement vers 1924, avec les variantes suivantes :

*Chassé-croisé d'*agonisant
[...]
Le temps sera venu de ta *mort dernière*
et de *ta naissance première*

Page 165. ANGOISSE

Ms. Maublanc, 1924-1925.

Cf. lettre du 2 février 1926 (*Corr.*, p. 104) et lettre à R. Vailland du 13 décembre 1925 (p. 81).

Page 167.

Ms. Maublanc, 1924-1925.

Cf. lettre du 2 février 1926 (*Corr.*, p. 104) et lettre à R. Vailland du 13 décembre 1925 (p. 80). On trouve dans le petit carnet une autre version d'ΟΠΕΡΑ avec ces variantes :

Ô N*uit* à *pilastres biaisants :*
Effilement *sans fin*
[...]
A ras des dalles — sol —
brasero [...]

Sur une des faces du feuillet présentant une version de « Chassé-croisé du Coma » (cf. note de la page 165), on trouve une ébauche du poème :

ΟΠΕΡΑ

Salle cyclopéenne Dôme noir
nuit, pilastres biaisant,
effilement sans fin d'un prisme
oblique, pyramidal,
A ras du sol lampe de bronze
vert circumpilastres cercle ou
pentacle de lumière violette
j'ascend [*sic*] *Zenith de*
la coupole — Trou — Nuit

Plus bas vers Nadir — ultramiscroscopique
œuf violet convergent [*sic*] *sur moi — Tout*
exode vers lui — désespérant
regret de gangue cellulaire

Page 168. ÉCLAIR PRÉNATAL

Ms. Maublanc, 1924-1925.
Cf. lettre du 2 février 1926 (*Corr.*, p. 104).
Le poème se retrouve, sans variante, dans le petit carnet.

Page 168. LE TAUREAU NOIR

Ms. Maublanc, 1924-1925.
Cf. lettre du 2 février 1926 (*Corr.*, p. 104) et lettre à R. Vailland du 2 septembre 1925 (p. 57).
Le poème se retrouve, sans variante, dans le petit carnet. Sur le feuillet présentant une version de « Chassé-croisé du coma » (cf. note de la page 165) on trouve une ébauche du poème :

Au tournant d'un escalier
étroit et obscur le svelte Taureau Noir
d'un cou (sic) de sa corne droite
m'arrache le cœur et l'emporte sanguinolent

Taureau noir c'est le diable : Cou de cheval arabe,
corps d'étalon ou de gnou
pieds d'antilope, tête hiératique
yeux sardoniques et ricanards
Le petit mort en baudruche
a un visage de craie

Page 169.

Ms. Maublanc, 1924-1925.
Cf. lettre du 2 février 1926 (*Corr.* p., 104).
Le poème se retrouve dans le petit carnet avec les variantes suivantes :

I

[...]
et palmée de bronze vieux
[...]
Dans le parc opéradique

III

[...]
Sous un dais noir ou baldaquin
somptuaire :
[...]
A droite : la famille des Gorilles
(*Trois mains à terre l'autre sur le crâne* en signe de deuil)

Sur le feuillet présentant une ébauche de ΟΠΕΡΑ (cf. note de la page 167), on relève cette ébauche de « La Geste d'Antinoüs Opiat » :

Palmes de bronze fruits de cristal
Antinoüs Opiat
Antinoüs Endymion *Au-dessus le gibus du*
Adonis écrasant *destin aux yeux clos*
liane féminine
casqué antigorille
— dans la Forêt
Mort d'opiat.
à gauche les Voilées
Au centre l'exliané
Grand Noir monastique
A droite une famille de
gorilles

Page 171.

Ms. Maublanc, 1925.

Cf. lettre du 2 février 1926 (*Corr.*, p. 104) et lettre à R. Vailland et R. Daumal, 1925 (p. 96).

Le poème est signé Rog. Jarl.

1. La graphie — comme dans la version du petit carnet — ne fait pas de doute : velou*x*

Nous donnons intégralement, avec toutes ses variantes, la version « préparatoire » du petit carnet :

Ce soir qui choit sans sursaut [1] *comme un lourd* [2] *foulard de soie*
Sur toute face à masquer : l'ultime soir, qu'on prévoit [3]
Suivi [4] *de la Nuit sans fin sous qui toute lueur* [5] *ploie.*

Mes frères [6] *l'heure est venue, allons mes frères debout*
Mes frères entendez moi [7], *ô vous qui dormiez* [8], *corps mou*
En tapinois bondissez, espadrilles de veloux [9]

Tout doux, tout doux [10] *un instant* [11] *! Que la nuit s'étende là*
Sur la rougeoyante glèbe où plus d'un s'endormira
L'éclair cru photographié dans ses yeux des coutelas [12]

Coup de nuit [13] *: la rumeur sourd qui va tonner, en avant !*
C'est la prière du soir. Pour nous il nous faut du sang [14]
Frénétiques [15] *il nous faut des lambeaux de chair aux dents.*

Coup de nuit [16], *alors tuons tuons* [17] *sans distinguer* [18] *si*
C'est un cher à votre chair, ou si c'est votre ennemi
Faisons [19] *gicler sous* [20] *nos* [21] *doigts le sang de n'importe qui.*

La nuit c'est un drapeau noir, il faut inonder ses toiles
De flaques de sang humain : Ces écarlates étoiles
Brilleront d'un feu de torche en la gorge d'un qui râle.

1. Ms. raturé : *En sursaut ce soir qui choit.*
2. Ms. raturé : *doux.*
   Ms., au crayon, écrit au-dessus et raturé : *bleu.*
3. On distingue, écrits au crayon, au-dessus de cette deuxième partie du vers : *c'est le que l'on,* version que Lecomte adoptera quand il recopiera le poème pour l'envoyer à René Maublanc.
4. Ms. raturé : *Absolu...*
5. Ms. raturé : — *oh rouge* lueur *qui...*
6. On distingue, écrits au crayon, au-dessus de ces mots : *Glas voici.*
7. Ms. raturé : entendez *donc.*
8. On distingue au-dessus, écrit au crayon : *sombrez.*
9. Même remarque que pour la version « définitive » (cf. n. 1 p. 171).
10. On distingue écrits au crayon au-dessus de ces mots : *Muscles onagres tendus.*
11. Ms. raturé : *attendez.*
12. Ms. raturé : *Avec au fond de ses yeux l'éclair de vos coutelas.*
13. Ms. raturé : *il fait* nuit.
14. Écrits au-dessus et au-dessous de cette deuxième partie du vers, à l'encre :
    Nous voulons boire aux grands épouvantements
15. Ms. raturé : *en avant, en avant car.*
16. Ms. raturé : *il fait* nuit.
17. Ms. raturé : *tuez, tuez.*
18. Ms. raturé : sans *distinction.*
19. Ms. raturé : *faites.*
20. Ms. raturé : *sur.*
21. Ms. raturé : *vos.*

Je suis Mage écoutez-moi. Je créerai l'illusion
De vastitudes du noir [22] *dont aucun n'eut vision.*
Mais d'abord sans prendre souffle, à profonds ahans, tuons

Dans la Nuit, ombre du trône en charbon creux [23] *du fatal* [24]
Laissez régner sur vous tous un instinct impérial
La soif du fort pour [25] *le meurtre et ce miracle sans fin* [26]

Révolte perpétuelle et sacrifice au Nihil
Trucider par acte pur : seule la raison est vile
Le rêveur [27] *Inconscient* [28] *selon sa* [29] *loi nous agit*

Pataugeant dans les étals [30] *des vieux cadavres éclos*
En helminthes et en pus, gorgeons-nous de ce sang chaud
Qui gicle des moribonds dont nous détraquons les os

Et surtout pas de pitié, n'implorez pas le remords
Est-ce notre faute, ô poux [31] *si nous sommes les plus forts* [32] *:*
A mort les inoffensifs, à mort tous les herbivores

Nous sommes les fauves noirs des savanes de Folie :
Par les ongles, par les crocs il faut que la terre oublie
Ses hôtes ratiocinants ; au rythme de nos vertiges.

Nous avons le temps immense et pour toujours il est nuit
Le temps éteignoir du feu des terrestres incendies
Sur la planète points d'or in memoriam des villes

Là, soudain, après des temps — oh la démence a menti
Au flanc poli de la nuit cette frange de sanie
Hyaline vaguement [33]*. voici pourrir l'aube honnie.*

A l'incendie embrasant en signal de mort la terre
La damnation de tout répond : aiguille-mystère
Au chaos originel inoculant la lumière

22. Ms. raturé : *De la magique liberté.*
23. Ms. raturé : *bleu*; Ms raturé au-dessus : *en ébène.*
24. Ms. raturé : *Destin.*
25. Écrits au-dessous, à l'encre : *La soif qui étanche.*
26. Ms. raturé : *qui râle;* Ms. raturé, au-dessous : *final;* écrits à l'encre, au-dessous : *des râles.*
27. Ms. raturé : *suprême.*
28. Variante écrite au crayon : *un grand rêveur.*
29. Ms. raturé : *la.*
30. Ms. raturé : *sur* les étals *purulents...*
31. Ms. raturé : *enfin.*
32. Écrit au-dessus, à l'encre : *ceux de la Force.*
33. Écrit au-dessus, à l'encre : *finement.*

Cou roide tête aux cieux hurle, atavique lycanthrope
Thorax du noir écrasé sous le pilon des galops
Qu'assène un astre [34] *clarteux blasphémateur du chaos*

Coup de pioche — ô désespoir — au creux mat de l'estomac
L'holocauste massacreur au souvenir prénatal
Fut vain : avec le soleil lentement revient le mal

L'horreur du chancre-raison jadis extirpé du crâne
Lucidité consciente à cloîtrer de nouveau l'âme
Si mage à crucifier je n'étais la voix qui clame

Le rêve a menti, pardon ! Mais, frères, il ne faut pas
Trahir la beauté. Trop tard pour piétiner [35] *dans nos pas*
S'accroupir comme autrefois ? Oh, non. Tous aux promontoires

Près de l'océan hurleur qui s'informe [36] *sous le vent*
Jonchons les grèves coupons nos mains ces palmes sanglantes [37]
Le labeur les pollua, jadis, lys agonisants

Dieux manchots ! raz de marée engloutis dessous tes houles
Nos yeux hagards fascinés aux passes des tentacules
Sous les regards mou-dardés de myriades de poulpes.

Rog Jarl

Outre cette version « de travail » qui peut se situer vers 1924-1925, on relève aussi dans le même petit carnet plusieurs ébauches du poème; nous donnons ces fragments — écrits souvent au crayon, d'une écriture hâtive, difficile à déchiffrer — tels quels, avec les fautes d'orthographe :

AU LONG DES TEMPS

Coup de pioche, ô désespoir, au creux mat de l'estomac
L'holocauste massacreur au souvenir prénatal
Est vain : avec le soleil, lentement revient le mal :

Le chancre de la raison jadis extirpé du crâne
Conscience tant lucide qu'elle dévorerait l'âme
Si, Mage acrucifié, je n'étais la voix qui clame

Le rève a menti, pardon, mais frères il ne faut pas
Trahir la beauté sans nom : il est tard, il est bien tard
Pour s'accroupir à nouveau. Tous allons aux promontoires

34. Ms. raturé : *monstre.*
35. Ms. raturé : *repiétiner.*
36. Écrits au-dessus, à l'encre : *se pétrit.*
37. Ms. raturé : les grèves *de palmes en coupant nos mains sanglantes.*

Près de l'océan hurleur qui s'informe sous le vent
Jonchons de palme la grève, fauchons nos mains en chantant
Le labeur les pollua, jadis lys d'agonisants

Et mort : un raz de marée engloutit dessous sa houle
Nos yeux hagard fascinés des passes de tentacule
Et des regard mou dardés de myriades de poulpes

. . . .

Or donc sans distinction massacrons tout,
Et tuons nous les uns les autres. Mais surtout
qu'on ne vienne pas parler de pitié puisqu'il
fait Nuit, Ah ! Ah, femmes enfants vieillards, ah ! ah !
les inoffensifs les herbivores, à mort.. { *Incendie*
Et la nuit durera longtemps. { *Pourriture*
Nous entasserons les cadavres chauds sur les cadavres
jà pourris des bucoliques
car voici la Révolution perpétuelle
Et l'incendie comme un signal embrasant
soudain toute la planète.
Est-ce notre faute si nous sommes les Forts ? et
nous trucidons tous les ratiocinants.
Il est nuit buvons le sang chaud
Soudain tête levée hurle, ô vieux lycanthrope

Cependant une aube blême...
Horreur ! ! !
Éclairer la tuerie — La Conscience, le Savoir ?
Oh la folie — reprendre la fausse voie en dépit
de la Souvenance prénatale

Non, coupons nous les mains et allons
mourir sur les promontoires
Les Orgues de la mer et les regards des poulpes.

Aux plaies des vieux cadavres le sang se coagule
et des caillots noirs baignent dans des sérosités
translucides qu'il rosit à peine sur le violet
des chairs putrides, et là dessus les longs
filaments verts du pus,
Splendeur des plaies où bombillent les
mouches de charnier

La folie réjouit le cœur du vieux Chaos

Là soudain après des temps (oh la démence a menti
Au flanc poli de la Nuit cette frange de sanie

Clarteuse hyaline vaguement :
voici pourrir l'aube honnie

A l'incendie embrasant en signal de mort
La damnation de tout répond : aiguille-mystère
Au chaos originel inoculant la lumière

Cou roide, tête aux cieux hurle atavique lycanthrope
Thorax du noir écrasé sous le pilon des galops
clarteux *chaos*
Le Desespoir, coup de pioche au plexus[1] *de l'estomac*

Je suis Mage, écoutez-moi, je créerai l'illusion
De la magique liberté dont aucun n'eut vision
Mais d'abord sans prendre souffle, ahanant d'effort, tuons

Dans la nuit, ombre du Trône en charbon bleu du Destin,
Laissez régner, sur votre âme un impérial instinct
La soif du Fort pour le meurtre et ce miracle sans fin :

Révolte perpétuelle et sacrifice au Nihil
Trucider par acte pur, seule la raison est vile
Le suprême Inconscient selon la loi nous agit

Pernod
Et surtout pas de Pitié ! N'appelez pas le remords
Est-ce notre faute enfin si nous sommes nous les forts
A mort les inoffensifs, à mort tous les herbivores !

Aux seins des inoffensifs nos lames s'enfonceront

Oh ! sur nos bras velus les beaux jets de sang chaud
Et sous nos poings crispés les craquements des os

Nous sommes les fauves noirs des Savanes de folie
Par les ongles par les crocs il faut que la Terre oublie
Ses hôtes ratiocinants, au rythme de nos vertiges

Nous avons le Temps immense et pour toujours il est Nuit
Le temps, éteignoir du feu des terrestres incendies
Sur la planète points d'or, in memoriam des villes

Sur les étals purulents des vieux cadavres éclos
En helminthes et en pus, gorgeons-nous de ce sang chaud
Qui gicle des moribonds dont nous détraquons les os

1. Variante écrite au-dessus : *au creux mat.*

Page 173. « *De nuit au poêle...* »

Ms. 1925.

Page 174. « *Coq à crever...* »

Ms. 1925.

Page 175.

Ms. 1926.

Cf. lettre du 13 février 1926 (*Corr.*, p. 105-106).

Cf. lettre du 8 septembre 1926 (*Corr.*, p. 127).

Cf. lettre du 6 octobre 1926 (*Corr.*, p. 130).

Cf. lettre à Pierre Minet (*Corr.*, p. 146-147).

Sur le feuillet présentant une deuxième version de « Chassé-croisé du coma » — (cf. note de la page 165) — on trouve un fragment qui semble en rapport avec « Renaître prénatal » :

Une dalle béa dans le sol. Et puis chute
A vitesse stridente
Au sein d'un souterrain habitacle des gnômes
Aux profondeurs insoupçonnées (hélas !)
inconnues
Entre mes deux tempes il
y a des steppes —
Des steppes de noir et
de pur chaos
Oh ! mes sens blanchis
barrés de banquise.

L'encéphale prénatale du mal
cataractant carcan de l'ananke
d'airain

Febrim

Cf. lettre à R. Vailland du 24 janvier 1926 (*Corr.*, p. 102).

Dans le petit carnet on relève également (Ms. petit carnet 1924-1925) :

Cf. « *Renaître prénatal* »

NAÎTRE

Yeux clos et tempes creuses, je sombre sous l'horizon.
Je deviens un être immémorial
Mes cils blanchissent, se démesurent et vivent
Et vibrent, antennes, aux effluves primitives

vertige [1]

Lorsque la crise rétracte les pseudopodes faciaux
de l'homme force qui est une toupie surmontée
d'une sphère céleste, admettant soudain un
axe de symétrie il gire
Derviches tourneurs : extase car leur corps
astral ne tourne pas, eau dans un verre
Cette giration vrillante — à la pointe de la toupie —
fait les névroses sexuelles qui succèdent à
l'extase mystique.

Toujours dans le petit carnet (1924-1925), on relève ces deux fragments :

Révélation originelle par :
Bavures et phosphènes :

Incantation à Istar
Sismographe Antechrist et
noyade en coulisse — Trilles
du « C'est pas moi... » devers
le « Qu'a fais ça » sous l'ombre
des nababs doux arbres à fromage

OPIUM ô levain de Transmentalité !
Autisme des chapeaux rêvés,
ô sodas de Sodome

J'ai jeté dans la mer
un bouchon de carafe.
Un vieux bouchon
qui ne pouvait
servir qu'à ça
Offrant un cœur sanglant
avec ses ongles d'or
Du rôle de la volonté
dans les mouvements
des phosphènes

Page 176. NAISSANCE D'UN TOTEM

Ms. 1925-1926.

1. A partir de ce mot, le manuscrit se présente comme ayant d'abord été écrit au crayon, puis récrit, après coup, lettre sur lettre à l'encre.

Page 177. « *Le vice et la vertu...* »

Ms. 1926-1927.

Page 177. LA VOIE

Ms. 1926-1927 : même feuillet que le poème précédent.

Page 178. « *De l'auto...* »

Ms. 1928.

Le poème est écrit sur la partie intérieure d'une petite boîte mauve qui a été dépliée; suivent ces vers :

« *Un soir il viendra vous surprendre* »
Quand on sait que « *il* »
c'est 3 boules multicolores
On n'est guère rassuré

qui sont une ébauche de la première strophe du poème « Un Soir » dans *La Vie l'Amour la Mort le Vide et le Vent;* suivent ces deux phrases :

Lutte chat serpent sur véranda
Lionnes méritant l'insulte d'être sphynges

et un dessin d'un lion et d'une sphynge, avec, écrit au-dessous de la sphynge le mot *bronze.*

Cf. lettre à R. Vailland et R. Daumal, 1928 (*Corr.*, p. 175).

Page 178. « *Absence de Soleil...* »

Nous donnons la version écrite dans la lettre à René Daumal du 23 avril 1930 (*Corr.*, p. 197). Il existe une autre version écrite sur une feuille volante, qui doit dater de 1929, et qui présente les variantes suivantes :

— présence d'un titre :

A mi-chemin s'arrête et s'en revient Zéro

— vers 4

Le ciel vivant sinon d'un signe de la *dextre*
[...]

— vers 10

Où nage la sueur en épaisseurs *baroques*

— le poème est suivi d'un 15e vers, décalé par rapport au dernier tercet :

C'est encore et toujours l'imbécile retro

suivi de ces mots écrits en bas à gauche :

Sinon le ciel
Quoi donc est là
juste au delà
du pot de miel

Page 179. « *A forme et se saisit...* »

Version écrite dans la lettre à René Daumal du 23 avril 1930 (*Corr.*, p. 198). Au verso du feuillet présentant une version du poème précédent (cf. note de la page 178), on relève une version de ce poème; de la même époque (1929), avec ces variantes :
— 1er quatrain, vers 4

Dont l'idée de capacité est une *amphore*

— 2e quatrain, vers 3

La rondeur est aspic tout le concept s'éboule

Page 179. HOMMAGE FRATERNEL

Version parue dans *Testament* (collection « Métamorphoses », Gallimard, 1955, p. 52).

Page 180.

1. Arthur Adamov donne une variante : *plus sombre que...*

Page 181. LES QUATRE ÉLÉMENTS

Version parue dans *Testament* (collection « Métamorphoses », Gallimard, 1955, p. 55).

Page 181. AU VENT DU NORD

Version parue dans *Testament* (Collection « Métamorphoses », Gallimard, 1955, p. 58).

Page 182.

Version parue dans *Testament* (Collection « Métamorphoses », Gallimard, 1955, p. 56).

Page 183.

Version parue dans *Testament* (Collection « Métamorphoses », Gallimard, 1955, p. 59).

Page 187.

Ms. petit carnet, 1924.

Précédant le poème, un dessin du « gibus de Fatum aux yeux clos » (cf. « La geste d'Antinoüs Opiat ») suivi de ces mots :

Les sensations cœnesthésiques subsistent-elles dans le corps astral des morts? — un temps

Sur une feuille volante (Ms. 1925) on relève ces mots :

Que peut signifier une telle
approximative (pour autant qu'il
m'en souvienne) typographique
composition vue en rêve profond
soudain :
Swami Siva Varni
Sinon et non si
Non et si et sinon
Non Si et Si Non

Page 187. ÉCLAIR DE SUIE

Ms. 1924.

Page 188.

Ms. 1924-1925.

Page 189.

Ms. petit carnet, 1925.

1. René Daumal (cf. *Corr.*, p. 64, n. 3.)

Page 190.

Paru dans le numéro II du *Grand Jeu.* Printemps 1929, p. 55. Il existe une version manuscrite dans le petit carnet, de la même époque que « Quand on sombre sous l'horizon », donc 1925, n'offrant de différences — minimes — avec la version publiée que dans la ponctuation, et la présence à la suite du « rêve » d'un nota bene :

N. B.: on éveille moi-qui-dors d'une pression sur le pied: cette région du corps étant la plus éloignée du cœur on évitera ainsi à moi-qui-dors le malencontreux sursaut cardiaque

Page 191.

Ms. petit carnet, 1925.

Il existe une autre version écrite sur une feuille volante, certainement antérieure : écriture rapide, serrée, sans souci d'organisation; « transcription » immédiate?, nous la donnons intégralement :

NUIT DE BAL

Bureau de tabac sur une place de village. Bravant le mépris de la demoiselle Kapadépol je vole deux boîtes écarlates de cigarettes.
Je fuis sur une route rectiligne vautré dans une voiture à bras qui roule d'elle-même.
Jusqu'à un croisement de route.
Cent mètres à pied. Maison solitaire dans la campagne
« Taverne algéroise ». J'entre.
Rez-de-chaussée: Sombre, on boit sur des barriques.
Escalier de meunier.
Premier étage. Salle enfumée
Où conflagration de la rencontre:
vers moi le Magicien. Jeune Oriental vêtu à l'européenne.
Oh ses passes et ses yeux d'envoûtement à jamais sur moi.
L'oubli décolore le reste...
(Apothéoses incantatoires indicibles car:
l'angoisse des caveaux ténébreux, sœur de mes veilles et sommeils s'exalte se divinise et se métempsycose en la très rare et extatique Angoisse — qui n'est pas d'un mortel — au fond le plus reculé de mes cauchemars oubliés c'est une étanche cellule d'où, partout diffuse toute la lumière originelle.
(Son intensité inondant un aveugle vivant voilé de noir le tuerait.)
C'est tout ce qu'Il m'a permis de dire

(éclair de conscience:
je participe au Magicien)

Page 192.

Ms. petit carnet, 1924-1925.

Page 193.

DANCING

Ms. 1926.

Page 193. CAVE EN PLEIN CIEL

Ms. 1926.

A la suite on trouve ce fragment :

Au sortir du cellier où les 2 demoiselles Ipéca, vieilles filles jouent au volant, par un interminable escalier en colimaçon je vois, lumineuse, une forêt d'oliviers nains où passe, sur un petit âne noir, un homme habillé en toréador

Page 194.

Paru dans le numéro II du *Grand Jeu*, Printemps 1929, p. 56. Cf. lettre à R. Daumal du 9 octobre 1926 (*Corr.*, p. 132-133).

Il existe une version manuscrite sur une feuille volante (1926) : premier « rêve » d'une série comprenant, écrits à la suite : « Les Charitiots », « Venin », « Convalescence enfantine » et « Arsenal ».

Une seule variante entre la version publiée et celle manuscrite :

[...] marins américains bossus.

Page 195.

Ms. 1926 (cf. note de la page 194).

Cf. lettre à R. Daumal du 9 octobre 1926 (*Corr.*, p. 132).

Page 196. VENIN

Ms. 1926 (cf. note de la page 194).

Page 196. CONVALESCENCE ENFANTINE

Ms. 1926 (cf. note de la page 194).

Page 196. ARSENAL

Ms. 1926 (cf. note de la page 194).

Page 197.

Version parue dans *Testament* (Collection « Métamorphoses », Gallimard, 1955, p. 63).

Date probable : 1926.

Page 198.

Version parue dans *Testament* (Collection « Métamorphoses », Gallimard, 1955, p. 67).

Date probable : 1926.

Page 200. RÊVE DE MORT

Version parue dans *Testament* (Collection « Métamorphoses », Gallimard, 1955, p. 72).

Date probable : 1926.

1. A. Adamov donne une variante : *de la tête de G. M.*

Page 200. RÊVE A COMBLER

Version parue dans *Testament* (Collection « Métamorphoses », Gallimard, 1955, p. 73).

Date probable : 1926.

Page 201.

Version parue dans *Testament* (Collection « Métamorphoses », Gallimard, 1955, p. 69).

1926?

Page 202.

Version parue dans *Testament* (Collection « Métamorphoses », Gallimard, 1955, p. 107, dans la rubrique « Fragments »).

Page 203.

Ms. 1928.

Page 204.

Ms. 1929.

Manuscrit écrit au crayon, difficile à déchiffrer.

Ces mots, écrits dans la marge du feuillet, à gauche :

Château d'Ardenne
près de Houyet
Belgique

Page 207.

1. Les fragments de *Tic Lapeur* recouvrent plusieurs périodes. Les premiers, écrits dans un cahier d'écolier (cf. Sources), remontent à 1924, mais Lecomte travaillait encore à ce projet en 1932, si on se réfère à la lettre à René Daumal (*Corr.*, p. 231-232).

Page 211 à 214. « *Ma mère, disait l'enfant...* »

1. Ms. cahier 1924.

Page 214. « *Monsieur Tic Lapeur...* »

1. Ms. 1924.

Ce fragment se trouve sur la même feuille que le poème « L'Arme des Flagellants » (cf. I, p. 112 et notes de la page 113).

Pages 215 à 218. « *Mort-né !...* »

1. Ms. 1927.

Nous laissons un blanc entre crochets à la place des mots que nous ne sommes pas parvenus à déchiffrer, et mettons en italiques ceux qui nous laissent un doute.

2. Lecomte a bien écrit : *et*.

Pages 218 à 220. « *Un peu avant minuit...* »

1. Ms. 1932.

Nous laissons un blanc entre crochets à la place des mots que nous ne sommes par parvenus à déchiffrer.

DU MÊME AUTEUR

nrf

TESTAMENT

CORRESPONDANCE (Lettres adressées à René Daumal, Roger Vailland, René Maublanc, Pierre Minet, Véra Milanova et Jean Puyaubert).

ŒUVRES COMPLÈTES I, Prose (Textes établis et présentés par Marc Thivolet. Avant-propos de Pierre Minet).

LA COMPOSITION, L'IMPRESSION ET LE BROCHAGE DE CE LIVRE
ONT ÉTÉ EFFECTUÉS PAR FIRMIN-DIDOT S.A.
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS GALLIMARD
ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 14 NOVEMBRE 1977

Imprimé en France
Dépôt légal : 4e trimestre 1977
N° d'édition : 22767 — N° d'impression : 0195

Roger GILBERT-LECOMTE

Œuvres complètes II
Poésies

De son vivant, si bref (1907-1943), Roger Gilbert-Lecomte n'aura publié que deux recueils de poésies — *La Vie L'Amour La Mort Le Vide et Le Vent* (1933) et *Le Miroir noir* (1937) —, depuis longtemps introuvables. Ils reparaissent aujourd'hui dans la présente édition, suivis d'un nombre important de poèmes inédits et des poèmes publiés après sa mort par les soins de ses amis Arthur Adamov et Pierre Minet. J'ai écrit : *suivis,* parce qu'en effet tout est dit dans ces deux livres et, aussi extraordinaires que soient certains poèmes inédits ou publiés après sa mort — je pense à *Vertige,* à *Renaître prénatal,* aux « rêves », à *La Tête couronnée* —, ils ne révèlent rien; même si l'on n'avait réédité que ce qu'il a lui-même publié, la résonance poétique de Roger Gilbert-Lecomte serait aussi forte et singulière, aussi unique que celle de son contemporain Antonin Artaud, et l'œuvre existerait : dense, chargée d'ondes — splendide —, toujours, et c'est peut-être ce qui nous la rend plus proche encore, évitant le discours ou le narguant — un mot, une image, un rythme, comme on fait la nique à un prof —, parce que toujours, en filigrane, on perçoit une qualité que je ne sais pas définir autrement que par le mot *fragilité* : ce poète, dont l'intelligence, comme celle de Daumal, stupéfie, est resté un être naïf, — neuf :

Depuis jamais
Je sais toujours

Aussi diverse soit-elle dans sa forme — les chansons, l'humour des textes automatiques, le calembour voisinent avec les poèmes portés par un lyrisme presque torrentiel ou qui atteignent à une telle coïncidence entre le dit et l'image (« le point nul vibrant ») qu'ils concrétisent la bouleversante impersonnalité du *ça a parlé* —, cette œuvre ne dévie jamais de ce qui n'a pas cessé de sous-tendre la démarche de Roger Gilbert-Lecomte : faire de la poésie un instrument de connaissance, vital; s'exercer, concrètement, à la voyance : « L'inspiration poétique — exactement *créatrice* — est la forme occidentale de la voyance. »

Ces poèmes qu'on va lire — ou relire — sont l'*objet* paradoxalement toujours neuf, émetteur d'ondes irremplaçables et nourricières, que cet « aveugle-voyant des ténèbres blanches » — comme avant lui Nerval et Rimbaud — à travers son destin est devenu.

Jean Bollery